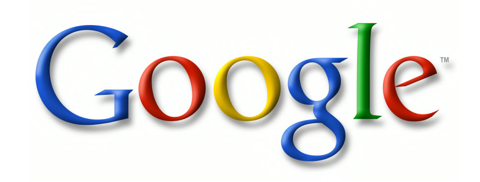
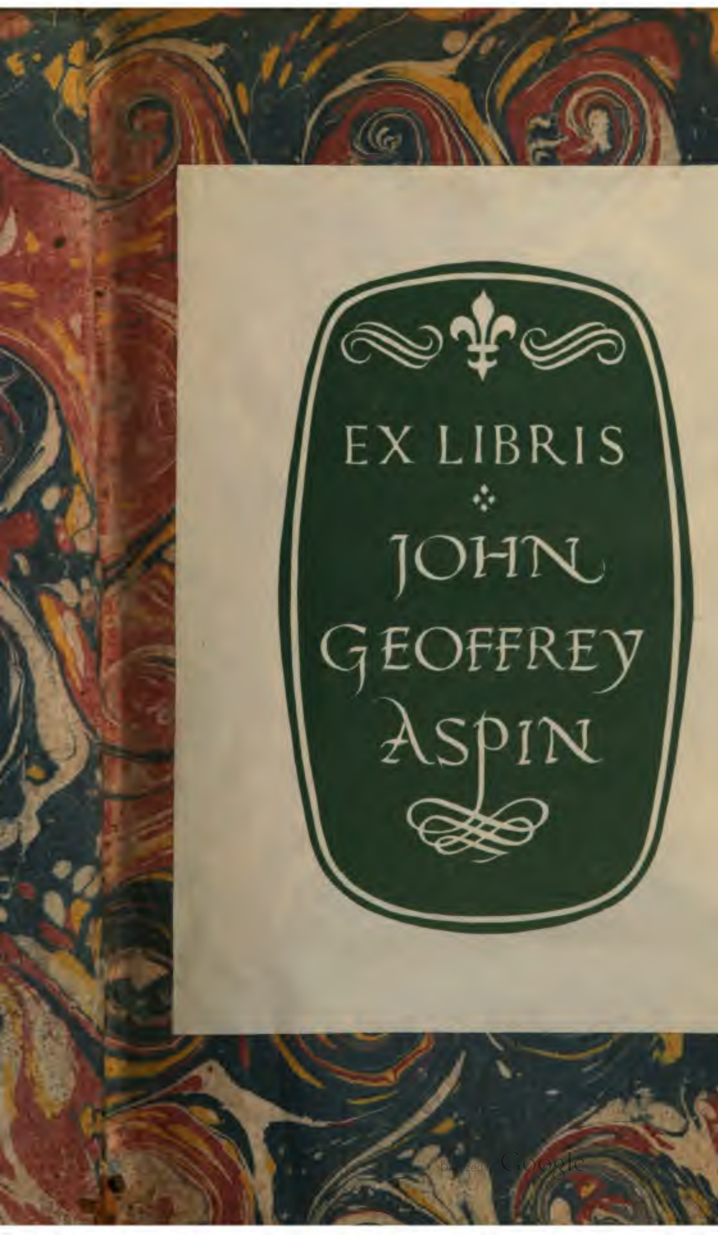





Wodehouse
FRAPPE FORTE
Kimberly 1838


EX LIBRIS
JOHN
GEOFFREY
ASPIN

E. A. Philippe de Prétot

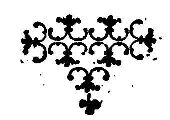
2 vol.

LE RECUEIL *DU* *PARNASSE,* *OU* NOUVEAU CHOIX *DE PIECES FUGITIVES* *En Prose & en Vers.*

TOME PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

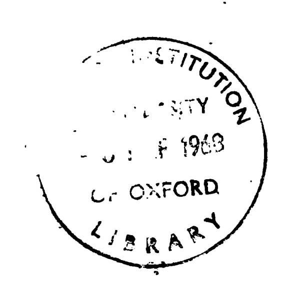
Choisis, tout n'est pas précieux.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacque, à la Science.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVERTISSEMENT.

ON ne s'aviſeroit point aujourd'hui d'offrir au Public un *Nouveau choix de Piéces fugitives en Proſe & en Vers*, tant anciennes que modernes, ſi l'on n'étoit perſuadé qu'un Recüeil bien fait, & dont l'aſſortiment eſt varié, plaît dans tous les tems ; qu'il devient une étude agréable pour une infinité de gens qui ont beſoin de ſe diſtraire quelquefois d'occupations trop ſérieuſes, & que pour ceux dont la vie eſt une continuité d'inaction, il peut être une lecture peu fatiguante, & réparer en quelque façon la perte du tems qu'on ne ſçait point regretter.

Depuis que les Lettres ont repris, ſous le regne de Loüis XIV. la vigueur & l'éclat dont elles avoient brillé ſous Auguſte, on a vû les talens de toute eſpéce ſe diſputer l'immortalité. Pendant ces jours brillans, des

hommes d'eſprit & d'un mérite diſtingué n'ont pas crû qu'il fut indigne de leur réputation de veiller par eux-mêmes à l'Edition des Ouvrages qui, par la brieveté, le ſel, & le piquant de la nouveauté, s'étoient fait lire avec plaiſir, & avoient paſſé dans les mains de tout le monde. Malgré cette publicité, ces morceaux ingénieux couroient riſque d'être anéantis, tant qu'ils ſeroient demeurés en manuſcrits ou en feuilles volantes.

Ces Editeurs zélés ont enchéri ſur leur premier deſſein, en déterrant dans les Cabinets des Sçavans quantité d'écrits intéreſſans qui, par la ſuite des années, auroient eu le même ſort qu'ont éprouvé ceux qui excitent nos regrets.

On ſçait par tradition que chez tous les Peuples polis, dans les ſiécles où les Lettres étoient en honneur, les gens d'eſprit, ainſi que ceux de notre tems, compoſoient, ſuivant les circonſtances, d'agréables écrits, qui devoient faire l'amuſement des

Citoyens du *bon ton* & des ſocietés choiſies. Eh! quel ſiécle fut jamais plus fertile en jolies productions que celui où nous vivons? C'eſt donc agir prudemment que de raſſembler ſous un même point de vûë tout ce qui peut ſoutenir les regards des honnêtes gens. J'ai vû de nos jours applaudir aux recherches de ceux qui glanent ſur le Parnaſſe. C'eſt une eſpéce de reconnoiſſance anticipée que l'on accorde à des Editeurs qui reſſemblent aſſez à ces bons Peres qui travaillent de bonne heure à aſſurer quelque fortune à leurs enfans.

Celui qui ſe charge de donner périodiquement pluſieurs ſuites de la compilation dont voici l'eſſai, ſent qu'il a, comme ſes confreres, beaucoup d'écüeils à éviter. Le pire de tous eſt de ne pouvoir garder l'incognito. A peine eſt-il indiqué, qu'il ſe voit aſſailli par une foule de petits Littérateurs qui emploiient la ruſe & les importunités pour ſéduire un Editeur dans des cas où il ſe rendroit

méprisable & ridicule par une lâche complaisance. Ces Messieurs veulent-ils qu'on affiche un Idiotisme évident, & que l'on partage leur prévention aveugle? Ne comprendront-ils jamais que *le foible* (c'est quelque chose de pis que le médiocre) est au dessous du rièn, & n'en viendront-ils jamais à se faire l'application de ce principe en matiere d'écrits?

Un sot, à la vérité, *trouve souvent un plus sot qui l'admire:* mais le comble de la sotise, c'est l'adoption qu'un Particulier fait des plates productions émanées du cerveau des plus minces Auteurs. Il se prive, par cette folle conduite, des ressources qu'il pourroit trouver auprès des Génies du tems, qui contribueroient peut-être volontiers à l'embélissement de son Répertoire, s'ils ne craignoient de se trouver en mauvaise compagnie.

Pour moi, convaincu par l'expérience que donne un peu de goût naturel & acquis, que le siécle où

nous vivons, ne peut ni ne doit souffrir tout ce qu'il néglige, je tâcherai de ne rien présenter à mes Lecteurs, qui puisse les refroidir, encore moins les indisposer. Je sçais bien qu'on ne tient pas grand compte à un Editeur des peines qu'il prend à faire un choix digne à peu près de tous les suffrages. On joüit de son travail sans s'embarrasser un instant de sa personne : quelquefois on lui rend justice, souvent on ne la lui rend pas : il seroit propre à quelque chose de mieux, on le néglige, il ne perce point, & il vit dans l'obscurité, faute d'avoir quelqu'un qui l'éleve, le fasse valoir, & le préconise. Les différens caractères de ceux qui lisent son Livre, s'opposent à l'unanimité des éloges qu'ils voudroient mériter. Chaque Particulier, unique en son goût, semble être fâché que, sans le connoître, on n'ait pas déferé à ses vûës personnelles. Un petit Auteur a aussi des raisons secrettes de se plaindre. On a refusé

d'emploiier ses rapsodies ; il cache son dépit avec soin, & il murmure tout haut contre le Recüeil : il devient un ennemi né. J'espere n'en avoir jamais d'autres, & je m'en félicite d'avance. Je finis en invitant tout le Parnasse choisi à m'honorer de sa confiance, & à m'envoiier des Poësies ; & je dirai avec M. de la Bruyere : *Si on ne goûte point* ce Recüeil, *je m'en étonne ; & si on le goûte, je m'en étonne de même.*



LETTRE



LETTRE
DE MADAME LA P. F.
A M. l'Abbé R. Docteur de Sorbonne.

A Paris, le 21. Janvier 1721.



PERSONNE ne prendra jamais, MONSIEUR, plus de part que moi à la justice que l'on rendra au mérite de Madame Dacier, si digne des éloges des plus fameux Ecrivains, parce que personne n'a tant estimé ses vertus & ne l'a éxaminée avec plus d'attention pendant plusieurs années que j'ai été du nombre de ses amies : ce que j'ai toûjours tenu à grand honneur.

Ceux qui ont parlé de Madame Dacier se sont plus attachés à faire l'éloge de ses Ouvrages, que celui de sa personne ; cependant c'est retrancher une partie de sa gloire, que de ne pas entrer dans un détail qui lui est infiniment avantageux, & qui peut même

être très-utile. Il feroit voir aux hommes qu'ils doivent souhaiter, loin de le craindre, que les femmes ayent le goût des Livres, & les femmes apprendroient que la science est si peu opposée à leurs devoirs, qu'aucune ne s'en est acquittée aussi excellement que Madame Dacier.

En me rappellant le souvenir de ce que j'ai vû d'elle dans son domestique, je sens naître une tentation à laquelle je vais succomber : c'est, M. d'entrer dans ce détail où je souhaitois que quelqu'un plus capable que moi fût entré. Je n'ai besoin, après tout, que d'un récit simple & fidele pour réussir.

Montagne dit que l'on est principalement obligé à Plutarque de nous avoir fait connoître les grands Hommes, *à leur à tous les jours* : on me sçaura donc gré d'avoir mis Madame Dacier dans un point de vûë également propre à faire aimer la science & la vertu. La réputation de Madame Dacier, comme sçavante, m'avoit donné de l'admiration & de l'humilité, sans nulle envie de la connoître plus particulierement ; je connoissois la distance infinie qui nous séparoit, & je ne me jugeois pas à portée de profiter de son commerce, jusqu'au moment que la fortune m'ayant liée d'amitié avec de ses amis intimes, ils me dirent des choses d'elle qui me firent désirer ardemment de la voir,

Je la trouvai filant, d'une politesse judicieuse, éloignée de toute affectation, parlant aux femmes des choses dont on les entretient ordinairement : je me souviens que je pensai m'en fâcher, & que me croyant plus habile qu'elle dans ce que je supposois qu'elle traitoit de bagatelles, j'aurois voulu qu'elle me parlât de ce que je ne sçavois pas ; mais je connus bientôt que l'on pouvoit toûjours s'instruire avec elle : les ajustemens, les meubles, rien ne lui étoit inconnu ; elle sçavoit les différentes fabriques des étoffes, & leurs differens dégrés de bonté, aussi-bien que leur juste prix ; & j'aurois donné la préférence à Madame Dacier sur toutes les femmes de ma connoissance pour des emplettes considérables.

Sa fille vivoit alors ; une santé qui avoit toûjours été délicate, n'avoit pas permis à Madame Dacier de l'engager dans la même carriere, où elle avoit acquis tant de gloire ; mais de sages ménagemens & les heureuses dispositions de cette aimable fille lui avoient procuré tout ce qui peut perfectionner la raison & ouvrir l'esprit. Elle s'étoit d'abord amusée de l'étude de la Musique ; mais tenant de sa famille, l'idée & l'amour de la perfection, elle étoit devenue si habile, que dans des Concerts qu'elle faisoit avec les plus fameux Musiciens, elle montroit une

capacité presque miraculeuse; sa figure donnoit un nouveau lustre à un talent si agréable, & semblable à Clio, elle en avoit les graces & la modestie, aussi-bien que la science; elle étoit digne en toute maniere de l'amour de M. & de Madame Dacier, & du tendre souvenir de ceux qui l'ont connue. Elle a eu le destin des Roses; elle a vécu l'espace d'un matin.

Madame Dacier n'oublioit rien de sa part pour rendre les Concerts dont je parle, d'agréables régals; soit par une compagnie choisie, soit par des colations qu'elle composoit de ce qu'elle faisoit elle-même; sa pâtisserie, ses confitures, ses liqueurs, tout étoit d'un goût exquis; elle sçavoit même faire du pain excellent. Quand je considerois dans ces sortes d'occupations cette même personne qui étoit si bien entrée dans le sublime d'Homere, je croyois voir ces mêmes Héros passer des emplois les plus sérieux aux soins de recevoir leurs hôtes; Madame Dacier & ses Héros m'en paroissoient plus aimables, & ce sentiment me confirmoit dans la pensée que nous avons une fausse idée de la véritable grandeur.

J'admirois encore plus Madame Dacier dans ses talens domestiques que dans ses Livres; j'avoue que ces differens mérites étoient ce qu'est le clair obscur en peinture;

leur opposition les relevoit; mais elle faisoit sentir dans toutes ses actions une convenance & une bonté qui seules leur auroient donné du prix; le jugement que j'en portois étoit conforme à ses propres sentimens; car jamais personne n'a fait tant de cas des mœurs. Nul ménagement de vanité ou d'interêt ne lui a fait mettre au rang de ses amis des gens sans vertu; indulgente cependant, ou du moins très réservée à blâmer ce qu'elle n'approuvoit pas, elle ne cherchoit point à mettre son mérite au jour, en lui opposant les défauts d'autrui; on ne lui remarquoit nul retour sur elle-même, elle ne faisoit jamais sentir le *Moi*; sa bonté naturelle l'éloignoit des opinions qui favorisent la dureté; elle se délassoit, en s'amusant de plusieurs sortes d'Animaux qu'elle nourrissoit, & dont elle prenoit soin elle-même. Qui l'auroit vûe au milieu de ses Oiseaux l'auroit crûe toute livrée à ce goût là. Il faut avoir vû familiere-milierement Madame Dacier pour comprendre le loisir que donne l'aversion de l'oisiveté & des vains amusemens qui consument le tems des autres femmes; elle trouvoit du tems pour tout, & tout se faisoit avec tant d'ordre, qu'elle n'avoit jamais l'air affairé. Je ne sçai où j'ai lû que les actions du sage forment l'harmonie la plus parfaite qui soit sous le Ciel.

Après ce que je viens de dire, on ne peut douter des soins qu'elle avoit de ses Domestiques; elle sçavoit être libérale & économe, bonne sans se familiariser, ne connoissant rien de petit de tout ce qui lui paroissoit nécessaire au bon ordre de sa maison; bonne mere après avoir rempli les devoirs de fille d'une maniere digne du pere que la Providence lui avoit donné; amie sure & solide, sans humeur, supportant les torts de ses amis avec une douceur également éloignée de l'insensibilité & de la délicatesse outrée qui ne pardonne rien; enfin épouse si parfaite, que l'on peut assurer sans exagération, qu'elle n'a pas eu sa pareille. C'est un assemblage que la Nature & la fortune ne font peut-être qu'une fois, que de joindre tant de vertu, tant d'esprit, & tant de science, à mille qualités agréables & utiles.

Je n'entre point dans un détail qui me meneroit trop loin: mais vous sçavez, M. qu'on ne pouvoit souhaiter à Madame Dacier aucune sorte de connoissances; elle les avoit toutes; ayant lû en tout genre ce qu'il y a de plus excellent, elle en avoit profité d'une façon à ne laisser pas lieu de douter qu'elle n'eut eu principalement en vûe sa propre perfection, & que son dessein, en écrivant, ne fut de procurer aux autres les mêmes avantages.

Je ne me ſuis pas engagée à parler de la maniere d'écrire de Madame Dacier, quoique j'aye eu la hardieſſe d'en juger, & que j'aye écrit quelque part que ſon ſtyle formé de bonne heure ſur celui des meilleurs Auteurs avoit la force & l'exactitude du ſtyle des hommes, jointes à une certaine douceur propre aux femmes, qui rendoit ſa maniere d'écrire ſupérieure à toute autre; mais je ne puis me taire de ſes Lettres, j'entends celles que l'on écrit dans le commerce ordinaire. Cette perſonne ſi remplie des beaux traits des Poëtes & des Hiſtoriens, connoiſſoit ſi préciſément en quoi conſiſte principalement la beauté de chaque choſe, que ſon érudition diſparoiſſoit dans ſes Lettres, & qu'elles pouvoient paſſer pour avoir été écrites par une femme du grand monde, qui a beaucoup d'eſprit, & dont l'éducation n'a pas été négligée.

Ceux qui l'ont crue animée à un certain point dans les diſputes qu'elle n'a pû éviter, l'ont bien mal connue; elle ſéparoit les Auteurs, de leurs Livres, avec une exactitude ſcrupuleuſe; & comme on peut avoir de la probité & de la vertu, & ſe tromper ſur un point d'érudition, elle ne prétendoit pas attaquer leurs perſonnes dans cette ſorte de combat. J'avoue que cette ſorte de diſtinction n'eſt pas trop du goût d'un Auteur,

dont ordinairement la partie la plus ſenſible eſt ſon ouvrage ; mais comme cela ne devroit pas être, Madame Dacier a fait honneur à tous ceux avec qui elle a eu des differends, de les ſuppoſer tels qu'ils doivent être. C'eſt une honte à un Sçavant * du premier ordre d'avoir attaqué Madame Dacier, comme il a fait. A la vérité le Public l'a vangée, & la poſtérité la vangera encore davantage. Quand j'ai vû des Sçavans relever les prétendues fautes de Madame Dacier, au lieu de la combler des louanges qu'elle a ſi bien méritées par ſes excellens Ouvrages, je n'ai pû m'empêcher de ſoupçonner les hommes de voir d'un œil d'envie la ſcience dans les femmes, & que ce ne ſoit à eux que nous devions nous prendre de la puérile éducation que l'on nous donne. Ce que je viens de dire de la diſpoſition de Madame Dacier, s'eſt principalement fait remarquer par rapport à M. *de la Motte*. Je ſuis témoin qu'elle n'a pas ſouffert en ſa perſonne le moindre trait qui ſortit du fait de la diſpute. Les amis de cét Auteur ont regardé le Livre *de la corruption du goût*, comme un outrage, & je crois qu'il eſt un effet de l'eſtime que Madame Dacier faiſoit de M. de la Motte ; elle ne pouvoit, en façon du monde, être de ſon ſentiment ;

* *Le P. Hardoüin* Jéſuite.

mais elle avoit si bonne opinion de lui, qu'elle se flatoit de le ramener au vrai, & elle le croyoit si propre à séduire, qu'elle n'a jamais voulu suivre le conseil que quelques uns de ses amis lui donnoient de laisser Homere avec sa vieille réputation de 3000 ans vis-à-vis M. de la Motte. Craindre pour Homere, c'est me semble, mettre la main à l'arche, si j'ose me servir de cette expression. Après tout, il est juste de laisser le droit à ces Messieurs les Antihomeristes de trouver Homere un rêveur; les autres ont droit aussi de peser l'autorité des Longins, des Quintiliens, des Cicerons, des Horaces, & des Racines, avec l'autorité de ces Messieurs: ce que je ne puis comprendre, c'est que M. de la Motte n'ait pû deviner de quel côté pancheroit la balance. Après avoir parlé de la modération de Madame Dacier dans les disputes, je dois parler de celle que l'on remarquoit en elle par rapport à la fortune: cette femme si connue & si honorée dans l'Europe, recherchée avec empressement par les Etrangers, s'est trouvée en d'étranges embarras: un présent pénible, un avenir incertain, rien n'altéroit sa modération; dans les dernieres années de sa vie, elle parloit de se retirer en Languedoc; le seul intérêt de M. Dacier retardoit sa retraite, elle craignoit qu'il ne s'en accommodât pas,

je suis persuadée que pour elle, elle s'y seroit trouvée contente ; mais quoiqu'elle ne parlât de son dessein qu'à ses amis, il ne lui échappoit pas la moindre plainte ; elle n'appelloit point la fortune injuste ni aveugle, & toujours également éloignée de flatter ou de blâmer les Puissances, elle surprenoit par une conduite si exactement sage qu'elle paroissoit plus qu'humaine. Cette modération n'étoit rien moins qu'une certaine disposition de tempéramment qui produit la foiblesse & la timidité : les Ouvrages de Madame Dacier prouvent que son esprit étoit plein de feu & de vigueur, son courage n'étoit pas moindre ; jamais personne n'a été plus sensible, & n'a aimé plus tendrement ce qu'elle devoit aimer, & cependant jamais personne n'a réprimé avec tant de force les excès où peut jetter la sensibilité, ménageant les autres, en renfermant en elle-même ses propres sentimens, exempte de la vanité qui souvent nous fait montrer nos larmes, & nous parer de nos malheurs, toujours vraye, toujours sage, c'étoit par la connoissance que l'on avoit de son caractère, plutôt que par ses plaintes que l'on étoit instruit de ses afflictions ; elle avoit perdu un fils à qui on peut dire qu'elle avoit donné une double naissance, en se chargeant de son éducation. Que ne promettoit point

un enfant qui à l'âge de dix ans, avoit porté sur Hérodote & sur Polybe un jugement que M. & Madame Dacier auroient pû avoüer; quel coup pour Madame Dacier que la mort d'un tel fils? mais à quelle épreuve ne fut pas mise sa vertu, quand elle vit cette fille, l'objet de tant de soins & de tant d'amour, consumée par une longue maladie? quel spectacle pour une telle mere? mais persuadée que sa présence étoit nécessaire à sa fille, elle dévoroit sa douleur, pour se conserver le droit d'en être la garde assidue jours & nuits, & de ne la quitter que dans le funeste moment où elle pourroit dire, je ne la verrai plus.

Cét endroit de ma Lettre me rappelle le souvenir de mes propres pertes; quelle douleur de voir périr ce qu'on aime, quand l'estime publique s'accorde avec notre tendresse? Madame Dacier mêloit ses larmes avec celles d'une autre elle-même, & ce qui sembloit augmenter son affliction, servoit à l'adoucir; mais mes larmes avoient tant de differentes causes, que je ne puis comprendre comment j'ai résisté à une situation si cruelle. Je suis presque honteuse de vivre. Vous sçavez mieux qu'une autre, Monsieur, par la confiance que j'ai en vous, d'où j'ai tiré ma force; & que c'est de cette même source, où l'innocence de la vie de

Madame Dacier lui donnoit droit de puiser abondamment : c'est à vous qui la connoissiez à fond à mettre la derniere main au Portrait que j'ai entrepris de cette aimable femme, en vous parlant de sa solide pieté & de ses réflexions, également édifiantes & instructives, sur l'Ecriture Sainte, dont la lecture commençoit tous les jours ses occupations; vous n'oublirez pas ses aumônes souvent excessives, presque toujours ignorées de ceux mêmes qui les recevoient, & que nous ignorerions aussi, si vous ne vous étiez dispensé du secret qu'elle avoit exigé de vous; pour moi je n'ai plus rien à dire, non que je croye avoir tout dit, mais par l'impossibilité qu'une personne plus habile que moi trouveroit à épuiser un sujet inépuisable.

¶ *TRADUCTION D'UNE ODE GRECQUE, SUR LA MORT DE Mme DACIER.*

LE POËTE.

EST-CE bien toi que je vois soupirer,
Charmant *Anacréon*, toi qui, riant sans cesse,
Ne songeois qu'à ton luth, ton verre, ou ta Maîtresse :
Anacréon, qu'as-tu donc à pleurer?

ANACRÉON.

Anne n'eſt plus, je languis, je ſoupire,
Anne, amante de mes chanſons,
Anne qui remontoit ma Lyre,
En exprimoit de plus doux ſons :
Anne qui ſe plût tant à marcher ſur mes traces,
Qui fut du ſexe, & l'exemple & l'honneur,
Le doux ſouci des Muſes & des Graces,
Anne n'eſt plus ! ce qui fit mon bonheur
Cauſe aujourd'hui ma triſteſſe mortelle,
Les Ris qui me ſuivoient ſont giſſans avec elle :
Moi-même, ô regrets ſuperflus,
Je ne puis plus toucher ma Lyre,
Dans ma douleur je ne puis que redire,
Anne n'eſt plus !

¶ L'Ouvrage ſuivant eſt la traduction d'un Poëme Latin, compoſé par un Jéſuite,* enſuite d'un diſcours éloquent, qu'il avoit prononcé en faveur de la Langue Latine contre la Françaiſe. Cela fait voir qu'avec de l'eſprit, on peut ſoutenir également le pour & le contre.

* Le R. P. Lucas.

PALINODIE.

RAisonnemens trompeurs, Eloquence funeste,
Vains discours, que je vous déteste!
J'ai voulu lâchement trahir votre parti,
France, mon aimable Patrie :
J'ai voulu signaler mon aveugle furie,
Et moi seul je me suis trahi.
Ah, Mere des Beaux Arts, pardonne à l'insolence
D'un Orateur trop véhément.
Vien, Langue des Latins, rens à celle de France
L'honneur que tu lui dois si légitimement.

✲

D'où vient que malgré ta vieillesse
Tu veux te piquer de beauté?
Sçais-tu que ton éclat, qui surprend la jeunesse,
N'a rien qui ne soit emprunté?
C'est vainement que l'on s'entête
Des foibles ornemens que ton adresse aprête,
Tous ces airs concertés, cette fausse candeur,
Ce fard qu'on voit sur ton visage,
Ces termes affectés qui forment ton langage,
Te font Sibille en âge, aussi-bien qu'en laideur.

✲

Voilà ce qui te fit si long-tems Souveraine
Des Romains prévenus en faveur de tes loix;
Mais aujourd'hui tu tiens à peine
Un petit coin de terre où tu maintiens tes droits.
Rarement on t'entend dans la bouche des Rois,
Le beau monde te fuit; tes plus beaux priviléges
Sont renfermés dans les Colléges.

✡

Déterrons des Latins les plus vieux monumens,
Foüillons dans leurs sombres Archives;
En verrons-nous un seul exempt des invectives,
Et des censures des Sçavans?
Ciceron, le premier en butte à la Critique,
Laisse un peu trop voir d'art, dit-on, quand il s'explique,
Il est diffus en trop d'endroits.

✡

Live qu'on mêt au rang des Auteurs les plus rares,
Garde de son païs certains termes barbares
Dont on le raille quelquefois.
Plaute, cét illustre Comique,
A-t-il aujourd'hui rien qui pique?
Voit-on un Peuple assez badaut
A qui plût sa bouffonnerie,
Et sa fade plaisanterie
Ne seroit-elle pas siflée à *Guenegaut*? †

† *Les Comédiens Français avoient alors leur Théâtre dans la ruë Mazarine, vis-à-vis celle de Guenegaud.*

Térence a tout pillé *Ménandre :*
Seneque eſt empoullé ; pour ne le pas entendre,
L'Auditeur effrayé ſe retire à l'écart.
Enfin la Scène antique eſt ſans régle & ſans art.

☆

Laiſſons le Cothurne tragique,
Pour parler du Poëme Epique :
Virgile a-t-il rien de ſi beau ?
En parlant de ſes Dieux, des Troyens, de ſon pere
Que ſes Vers ont-ils de nouveau
Qu'un ennuyeux tiſſu des dépoüilles d'*Homere !*

☆

Eſt-ce d'*Ovide* l'Amoureux
Dont on voudra vanter la plume ?
Que n'a-t-il été plus ſoigneux
De remettre ſes Vers mal polis ſur l'enclume ?
Scaliger nous apprend qu'ils en vaudroient bien mieux.
Quand au-deſſus du vent je vois voler *Horace*,
Il tombe, dit un autre, & ſa chute me glace.
Lucain eſt trop guindé ; *Juvenal* eſt trop dur ;
Evitant d'être long, *Perſe* devient obſcur.
Le badinage de *Tibulle*
Ne me charme pas plus que celui de *Catulle*,
Dont le Vers ſautillant, ſiflant, & mal formé,
Reſſemble à ſon Moineau dans la cage enfermé.

☆

Mais, France, Pépiniere agréable & féconde
Des plus fameux Auteurs du monde,
Nous voyons aujourd'hui que tes heureux Destins
Te mettent au dessus des Grecs & des Latins.
Aristote est vaincu, son Traducteur *Cassandre*
Est plus poli, plus doux, & se fait mieux entendre.
Philippe qui craignit *Démostene* & sa voix,
Trembleroit aux Sermons du tonnant *Bourdaloüe*;
Et quand le divin *Fléchier* loüe,
C'est bien mieux que *Pline* autrefois.



Jamais Rome au Barreau vit-elle une éloquence
Egale au grand *Patru* plaidant pour l'innocence,
Et du vainqueur d'Asie en lisant les combats,
N'estime-t-on pas moins *Curse* que *Vaugelas*?
Malgré les Vers pompeux que *Lucain* nous étale,
César eut de *Brebeuf* adoré la Pharsale;
Tout sçavant qu'il étoit il auroit fait sa Cour,
Pour avoir un cahier chez l'illustre *Ablancour*.
Mais Rome enfin se glorifie
D'avoir eu dans son sein la docte *Sulpicie*:
Elle se vante encor d'avoir donné le jour
A la sçavante *Cornelie*:
Notre France bien plus polie,
A de charmans objets à vanter à son tour.
Elle n'a pas pour une Muse;
Brégy, *Des-Houlieres*, *la Suze*,

Et mille autres Saphos que je ne nomme pas,
Font de notre Parnasse un lieu rempli d'apas.

✡

Qu'on ne nous vante plus le Théâtre d'Athène,
Dont les Acteurs cruels ensanglantoient la Scène;
Si dans *Sophocle*, Ajax meurt de sa propre main,
Et si dans *Euripide* une mere cruelle
Plonge à ses deux enfans un poignard dans le sein,
Avoüons que chez nous la métode est plus belle.
Le Cid, *Pompée*, *Horace* en seront les témoins;
    C'est là que le divin *Corneille*
    Touchant le cœur, charme l'oreille.
    Dans *Cinna* que croiroit-on moins
Qu'un ingrat accablé par les faveurs d'Auguste,
Conspirant contre lui par un retour injuste?
Il eut fallu dans Rome un spectacle sanglant
    Pour punir cette audace extrême;
    Mais le pardon tient lieu de sang,
    Auguste oublie, *Emilie* aime,
    Cinna devient reconnoissant;
Et les Vers du Poëte ont un tour si puissant,
    Qu'on croit entendre Auguste même.

✡

Représente-t-on *Phédre* & toutes ses fureurs?
    On y plaint le chaste Hyppolite.
Si la veuve d'Hector pleure, Dieux, qu'elle excite
De tendres sentimens dans le fond de nos cœurs!

Racine, ce charmant Génie,
Tire des soûpirs & des pleurs
Des Peuples attendris au récit des malheurs
D'une mourante Iphigénie.
Chacun, d'Agamemnon abhorre le dessein,
Voyant le couteau prêt d'égorger la victime;
Chacun soupire de ce crime,
Et croit sentir le coup qui lui perce le sein.

☆

Las de pleurer si l'on veut rire
Et dans le même instant s'instruire,
Qu'on aille de *Moliere* écouter les leçons.
En voiiant le Tartuffe & son masque hypocrite,
On apprendra comme on évite
De tant de faux Dévots les trompeurs hameçons.
Les Marquis, les Fâcheux, l'Avare,
Et le Misantrope bizarre,
Les mauvais Médecins, les Femmes, les Maris,
Y verront de leurs mœurs la critique subtile,
Comme ont fait la Cour & Paris.
Heureux, qui joint ainsi le plaisant à l'utile!

☆

Le piquant *Despréaux*, dans ses excellens Vers,
Découvre des humains tous les défauts divers.
L'avarice sordide & la fausse Noblesse
Y sont peintes avec adresse.

Là, l'heureux Partisan, l'habile Financier,
Nous montrent que le chiffre est le plus sûr métier.
Là, qui veut au Sermon être assis à son aise,
A l'*Avé* trouve une fort bonne chaise,
Dans les lieux où *Cotin*, par ses tons gracieux,
Fait descendre du Ciel des pavots sur les yeux.
Là, d'un mauvais Rimeur la trop fluide verve,
Veut prodiguer ses Vers en dépit de Minerve,
Et pour peu que soi-même on se connoisse bien,
Lisant le nom d'un autre on peut lire le sien.
Heureux enfin, heureux, qui pour devenir sage,
En voyant ces Portraits peut y voir son image!



Mais si le Lecteur aime mieux
Un Ouvrage qui soit comique & sérieux;
Voiture est inventeur de ce genre d'écrire,
Qu'on ne peut imiter & que chacun admire.
La Langue Françaife a tenté
Tout ce qu'a fait l'Antiquité;
Le Bossu Phrygien, d'une facile veine,
A fait parler les Animaux,
Ses discours fabuleux sont beaux;
Mais on donne la Palme à ceux de *la Fontaine*.

Quoique je lise tous les jours
Les entretiens & d'Ariste & d'Eugene,

Je vois je ne ſçais quoi, dans leurs charmans diſcours,
Dont le tour m'enchante toujours ;
Les Graces s'uniſſant aux Filles d'Hypocrène,
Y font l'éloge de *Bouhours*.

✡

En cela notre Langue étale ſon empire.
Par longue périphraſe un Latin ſçait écrire ;
L'Eſpagnol trop enflé, l'Italien trop doux
Sans le ſecours de l'Art ne pourront jamais dire
Ce que le naturel exprimera chez nous.

✡

Nous ſçavons bien que le langage
Dont nous nous ſervons aujourd'hui
Fut pendant certains tems un marbre mal poli,
Et brut, on ne peut davantage.
Notre France eut beſoin alors
De ces Hommes fameux & de tous leurs efforts,
Pour polir un ſi grand Ouvrage.
Malherbe d'abord l'ébaucha,
L'inutile il en retrancha :
Balzac, la lime en main, vint & ſe fit connoître,
Il radoucit, il retoucha,
Ses coups furent des coups de Maître ;
De ces deux Ouvriers charmans
Notre Langue reçut ſes premiers ornemens.

✡

La politesse alors, par la Pourpre affermie,
Du grand *Armand* suivit les loix.
Ce fut lui qui fit le beau choix
Dont il forma l'Académie.
Cette Académie au berceau,
Semblable au valeureux Alcide,
Etouffoit tous les jours quelque Monstre nouveau
Dont l'ignorance étoit le guide.
Arbitre déja des écrits,
Les sentimens des beaux-Esprits
Etoient soumis à sa puissance.
Sa force accruë avec le tems
Sans peine produisit, dans son adolescence,
Un nombre infini de Sçavans.
Nous la voyons enfin au comble de son âge,
Et dans ce comble fortuné
Qu'adora sous Platon l'Univers étonné,
Dans ces fameux Jardins & dans l'Aréopage.
L'Eloquence, les Vers, les Langues, les Beaux-Arts,
Les travaux de Minerve & les exploits de Mars,
Sont les heureux emplois que les Muses lui donnent :
LOUIS, son Apollon, l'illumine toujours,
Son auguste présence anime ses discours,
Son exemple l'instruit, ses bienfaits la couronnent.

Animez vos cœurs & vos voix,
Vous, Homeres nouveaux, & vous, Curſes ſublimes:
Emploiiez l'Eloquence, & les plus douces rimes,
Pour parler du plus grand des Rois.
Annoncez partout ſes Victoires,
Eterniſez ſon nom dans vos doctes mémoires.
Là, plus que ſur l'airain dureront ſes exploits.
Oüi, grand Roy, ces ſçavans Oracles
Aux ſiécles à venir apprendront tes miracles.
Ils te peindront tonnant ſur le Rhin, ſur l'Iſſel;
Vainqueur ſur l'Eſcaut, ſur la Meuſe;
Et triomphant tout ſeul d'une ligue fameuſe
Qui t'acquit à jamais un honneur immortel.
On verra par ton bras les places foudroyées,
Faire voler bien loin les Aigles effrayées:
On verra les Lions ſoumis
Implorer à tes piés ton auguſte clémence;
Enfin l'on te verra dans le cœur de la France,
Renverſer par ta foi de plus fiers Ennemis.
L'Indien étonné du bruit de ces merveilles,
En croit à peine ſes oreilles:
Il part en ſuperbe appareil,
Quitte ſes Dieux brillans, le Soleil & l'Aurore;
Il vient, il te voit, il t'adore,
Surpris en toi de voir encore
Un éclat plus brillant que celui du Soleil.

✠

Mais, GRAND ROY, ma Muse s'égare,
Et pensant au destin d'Icare,
Son aisle foible encor pour traverser les Mers,
Vole à fleur d'eau, tremblante, & refuse des Vers.
Tant d'exploits à chanter sont de douces amorces ;
Mais c'est une entreprise au-dessus de ses forces ;
Et quoiqu'elle ait long-tems suivi tes étendars,
Ses chants les plus hardis sont peu dignes de Mars.
Retirée, à l'écart, au coin d'une Province,
Elle adore en secret les vertus de son Prince,
Fait mille vœux pour lui, veut chanter ses vertus,
Prend la plume, la quitte, & ne peut rien de plus.

¶ Les morts causées par des maladies fâcheuses ne surprennent point ; comme on en connoît la cause, elles passent pour le tribut ordinaire que l'on rend à la Nature, mais on ne croit point qu'on puisse mourir d'amour, & toutes les Peintures d'Amans prêts à expirer, sont regardées comme des exagérations qui n'ont lieu que chez les Poëtes. Cependant on assure que depuis fort peu de tems une jeune Demoiselle d'Aix en Provence n'a pû résister à la perte d'un Amant, pour qui elle avoit conçû la plus forte passion. Le pere du Cavalier qui ne trouvoit pas que la Demoiselle eût assez de bien, ne voulut point entendre parler de mariage. Cét obstacle qu'il fut impossible de

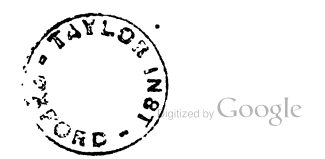
de surmonter, ne toucha pas moins l'Amant que l'Amante. Il fut surpris d'une dangereuse maladie, & lorsqu'il eut recouvré assez de forces pour supporter la fatigue d'un voyage, on l'obligea de partir sans voir sa Maîtresse. Il vint à Paris, & la Demoiselle, qui s'en vit abandonnée, ressentit si vivement ce cruel oubli, qu'elle tomba dans une langueur, dont elle est morte quelques mois après. C'est sur cette mort que M. *Calvy*, Avocat au Parlement de Provence, a fait les Vers suivans.

§ *LES SOUPIRS D'OLIMPE MOURANTE.*

VOICI ma fatale journée,
Cruel Daphnis, Daphnis, écoute-moi;
D'un amour trop constant victime infortunée;
Je meurs en soupirant pour toi;
Mais je ne prétens pas qu'un éternel silence
Cache ton injustice & mes justes regrets;
Je veux te découvrir tous les maux que m'a faits
Ta criminelle indifférence.

☆

Oublions ce malheureux tems
Où sans cesse exposée à tes soupirs ardens;



Je te livrois un cœur trop facile à se rendre.
Tu me jurois des feux constans,
Et tu me les jurois d'un air touchant & tendre;
Ce cœur pouvoit-il s'en défendre?
Mais si ta passion devoit s'éteindre un jour,
Pourquoi me forçois-tu de prendre tant d'amour?



Ah! quand tu me jurois une flâme éternelle,
Je croyois tes sermens, & tu n'y pensois pas;
Car enfin quelle loi cruelle
T'oblige, en me quittant, à causer mon trépas?
C'est toi qui m'arraches la vie;
Avide faim de l'or, détestable manie,
Ebloüi de tes faux appas,
C'est à toi qu'il me sacrifie!



Mais que dis-je, Daphnis? Non, je connois ta foi.
Excuse les fureurs d'une Amante éperduë.
J'ai vû ton ame combatuë
Balancer plus d'un an entre ton pere & moi.
Rebelle aux loix de la Nature,
Tu ne reconnoissois que celles de l'Amour.
Quels assauts ton esprit soutenoit chaque jour!
Rien ne pouvoit détruire une flâme si pure.



Après tant de combats, accablé de langueur,
Tu fus presque expirant. Hélas! quelle douleur!
Quel désespoir pour une ame amoureuse!
La mort dans cét instant me paroissoit affreuse,
Et quand je meurs pour toi, je la vois sans frayeur.

☆

Tu revins à la vie, & tu m'aimois encore.
Tu m'aimois? Ah! qu'on aime peu
Quand on a le pouvoir de fuir qui nous adore!
Tu fuis pour éteindre ton feu;
Et moi, trop malheureuse Amante,
Je sens, plus tu me fuis, que mon amour s'augmente.

☆

Tout aigrit les tourmens que tu me fais souffrir,
Et toi, peut-être atteint d'une flâme nouvelle,
Tu ris de ma douleur mortelle.
Paris te voit content lors qu'Aix me voit mourir.

☆

Daphnis, pourrois-je bien le croire?
Voudrois-tu combler mes malheurs?
Non, non, ma déplorable histoire
Te fera répandre des pleurs.

☆

Ah! diras-tu, tant de constance
Méritoit un sort plus heureux.

L'Hymen à tant d'amour devoit joindre ses nœuds;
C'est toi qui m'as perdu, paternelle puissance.
Par un ordre fatal ta barbare rigueur,
M'ôtant ce que j'aimois, me déchire le cœur.

✡

Cét espoir est pour moi le seul bien qui me reste;
Si tu pleures mon triste sort,
Je mourrai contente, & la mort
N'aura pour moi rien de funeste.

✡

Déja des nuages épais
Troublent mes sens, & l'air que je respire.
Adieu, Daphnis, adieu; j'expire
Plus amoureuse que jamais.

✡

Ainsi mourut cette Fille adorable,
Dans ce siécle pervers, exemple mémorable.
Daphnis sçut la toucher; depuis ce triste jour,
Malgré sa lâche perfidie,
Elle l'aima plus que sa vie,
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

☞ Le chagrin où la Demoiselle étoit tombée par la perfidie de son Amant, l'ayant portée à ne plus songer qu'à Dieu, le même

l'Auteur a voulu lui rendre justice sur ce sentiment par ces autres Vers.

§ L'OMBRE D'OLIMPE.

Quel Fantôme odieux vient me faire la guerre,
Et troubler mon repos dans le sein de la Terre ?
A peine ai-je perdu la lumiere du jour
Qu'on arme contre moi les fureurs de l'Amour.
On dit qu'en ce tombeau lui seul m'a fait descendre;
Par-là de vains Rimeurs déshonorent ma cendre:
Des foiblesses d'amour Partisans criminels,
Ils me font expirer aux piés de ses Autels.
Mais je ne les crains point; malgré leur injustice,
J'ai vaincu ses appas, je vaincrai sa malice.
La simple vérité sortant de mon tombeau,
Va faire de ma vie un fidelle tableau.

Oüi, j'écoutai Daphnis, j'approuvai sa tendresse,
Esclave de l'Amour j'eus la même foiblesse ;
Mais éprise bien-tôt d'une céleste ardeur,
On me vit expier les soupirs de mon cœur.
Je vis partir Daphnis ; son heureuse inconstance
Ramena ma raison & mon indifférence.
Heureux le jour, Daphnis, où tu quittas ce lieu !
La perte d'un Amant me fit trouver mon Dieu.
Sous ce Maître Divin maîtresse de moi-même,
Je vis couler mes jours dans un bonheur suprême.

Ah ! que j'eus de regret à ce tems malheureux,
Où l'amour d'un Mortel fut maître de mes vœux !
Pour effacer les traits de mon ardeur premiere,
A ma nouvelle ardeur je me livrois entiere,
Je méprisois le monde, & fuyois ses faux biens.
C'est vous que je cherchois, délices des Chrétiens,
Eternelle beauté que j'ai tant désirée ;
Par vous de sa prison mon ame délivrée,
N'admirant dans le Ciel que votre éclat divin,
Va joüir d'un bonheur qui n'aura point de fin.

Voilà de mon trépas la cause glorieuse.
Respectez mon tombeau, vous, dont l'ame envieuse
M'impute des transports inconnus à mon cœur,
Et répand sur mes os sa maligne fureur.
Mais, que dis-je ? vos Vers ne blessent point ma gloire,
Contr'eux mes derniers jours assurent ma mémoire ;
Et de peur que ce bruit n'impose à l'Univers,
Qu'on entende partout retentir ces deux Vers :
Tous les feux de l'amour me paroissoient un crime :
Je meurs son ennemie, & non pas sa victime.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME DU H**.

VOus avez vû, Madame, quelques Vers que j'ai faits pour une Julie; c'étoit vous que je loüois en elle, & si j'ai paru épris de la finesse de ses traits, c'est en ce qu'ils ont quelque ressemblance avec les vôtres. Tout ce que je puis voir de plus brillant & de plus aimable, étant éloigné de vous, n'est à mes yeux que ce qu'est l'image du sommeil qui se représente dans une nuée épaisse; image qui se détruit aussi-tôt d'elle-même, & qui ne laisse pas la moindre trace d'une imaginaire rivalité. Comme j'espere qu'en vous mettant de bonne humeur, je vous trouverai encore plus disposée à m'accorder mon absolution; je vais vous raconter de cette gentille Julie (car elle est assurément gentille) un trait qui vous réjouira.

Une de ses sœurs se faisant Religieuse, lui donna ses dentelles. On lui dit que pour les mieux reblanchir, il falloit en faire la

lessive dans de l'huile. Notre Julie qui pouvoit avoir alors quatorze ans, ne délibera point d'éprouver ce secret. Il n'y a que quatre ans de cette avanture, vous jugez de là qu'elle n'est point fort âgée.

Or pendant que dans les flots d'huile
La dentelle nageoit, survient un chat fripon,
Qui la prenant pour du doublon,
Ou pour les intestins de quelque volatile,
Se jette dessus goulument,
Si bien qu'en son gosier la dentelle défile,
Et dans son estomac coule facilement.
Dans la chambre d'auprès Julie, oisive & seule,
Retourne à sa dentelle, & voit le maître chat
A son petit couvert, défricotant son plat;
Un empan tout au plus pendoit hors de sa gueule.
Que de pleurs vont couler! quels sanglots! que de cris
Font de l'appartement retentir les lambris.
Une servante accourt émuë,
Elle croit que la flâme embrâse la maison,
Ou celle du voisin Messire Eucalégon.
Mais à l'aspect du chat l'allarme diminuë,
Non celle de Julie: on court après Minet
Qui se dérobe sous la table,
Sous les chaises, sous le bufet,
Et fait en miaulant un carillon de diable.

Il se cache partout ; on le chasse, il revient ;
Quand on croit le tenir, il s'échappe ; on le tient.
Pour mieux l'assujettir, d'une forte pincette
On s'arme contre lui. Le voilà prisonnier.
Il mord envain ses fers. La servante Perrette
L'enveloppe, le serre avec son tablier,
Et lui fait d'un mouchoir un importun colier.
Redoutant sa griffe cruelle,
Julie approche & retire la main,
Saisit en tremblotant le bout de la dentelle,
Et tire, tire tant, qu'il paroissoit enfin
Que le ventre du chat en fut un magasin.
On eut même jugé, qu'à cette pauvre bête
On donnoit, pour lui faire avoüer son larcin,
La question de la serviette.
Mais Raton par malheur brisoit, impatient,
Mailles, brides à tout moment.
La dentelle ainsi déchirée,
Et dont entre ses dents il restoit des lambeaux,
Devint toute inutile à Julie éplorée ;
Mais Perrette eut grand soin d'en serrer les morceaux.

J'ai l'honneur, &c.

DES-FORGES MAILLARD.

Au Croisic, ce 10. Mars 1741.

ÉLÉGIES.

Par M. COCQUARD.

TEMS heureux, où l'amour de la jeune Silvie
M'a fait joüir du sort le plus digne d'envie,
Flateuse illusion qui ne peut revenir,
Ah! pourquoi troublez-vous encor mon souvenir?
De mes plaisirs passés mon ame possedée,
Du malheur qui me suit éloigne son idée;
Et pour une Inconstante, hélas! trop prévenu,
Je regrette les fers où j'étois retenu.
L'Amour combat pour elle, & quoique tout l'accuse,
Dans le fond de mon cœur il lui trouve une excuse.
Il me dit en secret qu'esclave du devoir;
Elle n'ose à présent s'exposer à me voir;
Mais que sa passion croissant dans le silence,
Lui peint de ma douleur toute la violence;
Et la croyant en proie à des maux superflus,
J'aime assez pour vouloir qu'elle n'aime plus.

Dans quels égaremens te jette ta folie?
Plus que tu ne voudrois la cruelle t'oublie.
Loin de t'entretenir dans tes vains sentimens,
Rappelle-toi les jours marqués par tes tourmens.

Songe au funeste soir où sa bouche parjure
Glaça tous tes transports par la plus noire injure :
Non, dit-elle, *pour vous mon cœur n'est plus épris*.
Et tu peux sans horreur souffrir un tel mépris ?
Et dans quel tems encor sa cruauté bizarre
T'a-t-elle prononcé l'Arrêt qui t'en sépare ?
Tu lui tenois alors un discours enflâmé.
Enfin qu'avois-tu fait que d'avoir trop aimé ?

Amour, dont mille fois j'avois bravé l'empire,
Je connois ta vengeance au trait qui me déchire.
A couvert de tes coups, je riois des Mortels
Qui brûloient de l'encens au pié de tes Autels :
Tu m'as, pour m'imposer un plus rude esclavage,
Fait fléchir les genoux devant une Volage,
Tu triomphes ; hélas ! rien n'eût pû me charmer,
Si j'avois pû la voir & ne la pas aimer.
Malgré moi, du Destin l'impérieux caprice
Du pouvoir de ses yeux rendit mon cœur complice.
Il me souvient du jour qu'à ma perte entraîné,
En esclave à son char je me vis enchaîné.
Je crois la voir encore, avec grace à la danse,
D'un pas lent ou léger en marquer la cadence.
Quel modeste enjoûment ! quel aimable souris !
Que de naissans appas s'offroient aux yeux surpris !
Elle seule ignoroit le pouvoir de ses charmes.
Qui n'eût été contraint de lui rendre les armes ?

Dans ce même moment, j'arrive, je la voi ;
Je brûlai, je péris, je ne fus plus à moi.

Depuis ce jour heureux [tourment de ma mémoire]
A lui plaire, à l'aimer, je mis toute ma gloire,
Et fixant par mes soins ses vœux irrésolus,
Pour mon malheur, hélas ! je parlai, je lui plûs.
Aussi-tôt que le jour cédoit à la nuit sombre,
Je volois auprès d'elle, à la faveur de l'ombre.
Par de secrets détours furtivement conduit,
Chez elle quelquefois je me suis introduit :
Momens d'autant plus chers que notre intelligence
De nos cruels Argus trompoit la vigilance !
L'obscurité, propice à ma pressante ardeur,
Diminuoit un peu sa timide pudeur ;
Et sa bonté, sensible à ma persévérance,
Nourrissoit mon amour d'une douce espérance.
Si sur de faux soupçons, un jaloux mouvement
Mêloit quelque amertume à mon contentement,
Par un souris flateur dissipant mes alarmes,
D'une main caressante elle essuyoit mes larmes,
Je revenois content. Sur ses trompeurs discours,
Crédule, je fondois le repos de mes jours.
Envain de mes Parens l'injuste tyrannie
Trouble de nos plaisirs la douceur infinie,
Disoit-elle ; *on nous peut désormais séparer ;*
Mais quoiqu'absens, nos cœurs sçauront se rencontrer,
Si tu répons toujours à ma tendresse extrême....

Perfide! Ah! doutez moins de moi que de vous-même.
Bientôt de ces ſermens perdant le ſouvenir,
De votre ame à jamais vous allez me bannir.
Confus, déſeſperé de ce mortel outrage,
Il s'éleve en la mienne une jalouſe rage....
Que ne puis-je en aimer une autre en mon courroux?
Mais je ne trouve, hélas! rien d'aimable que vous.
J'ai beau fuïr votre vûë, une ardeur inſenſée
Toujours vers votre image égare ma penſée.
Après mille ſermens d'oublier vos attraits,
Je ne puis qu'oublier les ſermens que j'en fais.
J'ai crû dans ma fureur que pour une Inhumaine
J'avois eu trop d'amour pour n'avoir pas de haine;
Mais j'ai bientôt ſenti, par un tendre retour,
Que je haïſſois trop pour n'avoir plus d'amour.
Le cœur plus que jamais rempli de ce que j'aime,
Je cherche, hélas! je cherche à me haïr moi-même.
Dans l'état déplorable où vous m'abandonnez,
A des pleurs éternels mes yeux ſont condamnés;
Cependant à mes vœux bien que tout ſoit contraire,
Je me fais un plaiſir de ſouffrir pour vous plaire;
Rien ne peut m'affranchir de votre injuſte loi,
Et je ſuis trop à vous pour être encore à moi.

II. ÉLÉGIE.

Vous chez qui l'intérêt & l'orgueil tour-à-tour,
Pour séduire les cœurs, prennent le nom d'amour,
Fuyez ; assez long-tems votre indigne artifice
A surpris de mes vœux le tendre sacrifice ;
Ne venez plus offrir vos coupables beautés
A mes yeux contre vous justement révoltés.
Un Objet plus aimable & plus digne d'estime,
S'attire de mon cœur l'hommage légitime,
Et ce choix glorieux, qu'approuve ma raison,
Me vange hautement de votre trahison.
A toute heure, en tout lieu, présente à ma mémoire,
Eriphile sur vous remporte la victoire,
Eriphile des Dieux l'ouvrage le plus beau,
Et que je veux aimer au delà du tombeau.
Si j'ai pû soupirer pour d'autres que pour elle,
De mes égaremens sa vertu me rappelle.
Tel on vit autrefois pour la Nymphe Eucharis
D'une imprudente ardeur le fils d'Ulysse épris ;
Mais Mentor, ou plutôt la Sagesse elle-même
Sçut enfin le soustraire à son erreur extrême.
L'Amour par d'autres yeux, le blessa de ses traits,
Brillant par ses vertus plus que par ses attraits,
Antiope lui plût sans prétendre lui plaire :
Douceur, bonté, sagesse, esprit, art de se taire,

Modestie, enjoûment, prudence, activité,
Tout en elle augmentoit l'éclat de sa beauté.

Vous êtes à tel point semblables l'une à l'autre ;
Qu'en traçant son portrait j'ai fait aussi le vôtre,
Jeune Eriphile. Au moins, si recevant ma foi,
Ce que je trouve en vous, vous le trouviez en moi !
Mais à quoi bon ici souhaiter l'impossible ?
Pour tout mérite, hélas ! je n'ai qu'un cœur sensible.
Heureux, cent fois, heureux s'il peut vous contenter !
De ce charmant espoir laissez-moi me flater.
Que doit-on en amour chercher que l'amour même ?
Et qui peut vous aimer autant que je vous aime ?
Non, je ne puis comprendre, encor moins exprimer
Le beau feu dont pour vous je me sens consumer.
Quand verrai-je, pour prix de ma persévérance,
Le don de votre main combler mon espérance ?
L'Hymen, pour éclairer ce fortuné lien,
Au flambeau de l'Amour allumera le sien :
Dans les jeux, dans les ris, au gré de notre envie,
Nous coulerons ensemble une innocente vie ;
Nous nous entretiendrons, l'un de l'autre enchantés,
De ces riens amoureux mille fois répétés.
Quel plaisir de vous voir tendrement me sourire !....
Daignez presser l'Hymen où tout mon cœur aspire ;

Digitized by Google

Si le succès répond à mes vœux les plus doux ;
Je vais de mon bonheur rendre les Dieux jaloux.

MADRIGAL,

PAR LE MEME,

Sous le nom d'une Demoiselle, à un jeune homme qui n'en étoit point aimé, quoiqu'il méritât de l'être.

VAinement par vos soins vous voulez m'enflâmer,
Je me dois comme à vous cét aveu néceſſaire.
Vous avez des vertus qui vous font eſtimer ;
Hylas a des défauts qu'il ne peut réformer,
On le dit, je l'avoue, & pour ne vous rien taire,
Mieux que lui vous ſçavez aimer,
Mais mieux que vous il ſçait me plaire.
Cependant quelquefois, à moi-même contraire,
Je vous ai cherché, je l'ai fui.
Vains efforts ! des Amans que l'erreur eſt extrême !
Ma raiſon eſt pour vous, mais mon cœur eſt pour lui ;
Je voudrois vous aimer, & je ſens que je l'aime.

✠

L'AMITIÉ.

ODE.

MInistres, pour qui se prépare
Cét autel, ce fatal bandeau ?
Déja, dans une main barbare,
J'apperçois le sacré couteau;
Oreste, sur ce bord sauvage,
Va rendre le sanglant hommage
Qu'exige le couroux des Dieux;
Le trépas n'a rien qui l'étonne,
Et c'est à l'amitié qu'il donne
Les pleurs qui coulent de ses yeux.

II.

Victime d'une loi funeste
Approche, Thoas a parlé.
Dieux, quel spectacle ! un double Oreste
Vient s'offrir pour être immolé.
Quelle fureur, & quelle yvresse !
Mais que de pleurs, que de tendresse !
Nos cœurs s'ouvrent à la pitié;
Brisons cét autel sanguinaire,

Et désormais qu'on y révere
Le triomphe de l'amitié.

III.

Oüi, ce sont là de tes miracles,
Durable lien de nos cœurs.
On a vû, des plus grands obstacles,
Tes favoris sortir vainqueurs.
Ta main prompte à sécher nos larmes,
Sçait, en partageant nos allarmes,
Nous y découvrir des appas.
Quand tu veux, d'un œil insensible,
Nous voyons l'appareil terrible,
Et l'affreux moment du trépas.

IV.

Au gré de la libre nature,
Les hommes épars & sans loix,
Le jour couroient à la pâture,
La nuit s'enfonçoient dans les bois.
Amitié, tu les rends dociles,
Ils s'assemblent ; déja les Villes
S'élevent avec ton secours :
A ta voix ces troupes grossieres
Quittent leurs profondes tanieres
Dont bientôt s'emparent les Ours.

V.

Ainsi le monde, en son enfance,
Se rendit à tes premiers traits;
Depuis, avec quelle abondance
Répands-tu sur lui tes bienfaits?
La pudeur, compagne d'Astrée,
S'enfuit sur la voute azurée;
Quel charme t'arrête ici bas?
La candeur que ta voix rappelle;
La paix, ta compagne fidelle,
Le secret, marchent sur tes pas.

VI.

Réponds-moi, vainqueur de l'Asie,
Ton nom fit trembler l'Univers;
La Terre, de respect saisie,
Vit ses Monarques dans tes fers.
Ton cœur trouvoit-il tant de charmes
Dans ces succès, mêlés d'allarmes,
Qui flattoient ton ambition?
Non: mais posant ton diadême,
Tu goutois le bonheur suprême
Dans l'amitié d'Ephestion.

VII.

Vous qui sur les pas d'Alexandre
Briguez des honneurs immortels,

Qui sur les Provinces en cendre
Croyez ériger vos autels ;
Arrêtez, épargnez la Terre,
Remettez aux Dieux leur Tonnerre ;
L'amitié va combler vos vœux.
Si vous ne cherchez que la gloire,
Venez vous placer dans l'histoire
Au rang des amis généreux.

VIII.

Venez, ces archives durables
Vous garentiront du trépas ;
Que j'y lis de noms respectables !
Alcide, Damon, Pythias,
L'heureux vainqueur du Minotaure ;
Ces freres amis qu'on implore
Quand Eole agite la Mer,
Qui, pour prix d'une amitié rare,
Tour-à-tour passent du Ténare
A la table de Jupiter.

IX.

Déesse, que chante ma lyre,
Je vois tous tes autels déserts,
Un enfant usurpe l'empire
Et les respects de l'Univers ;
Les pleurs coulent en sa présence.
A nos yeux sa feinte innocence

Laiſſe entrevoir un ris moqueur;
Ses traits partent d'une main ſure,
Et la plus profonde bleſſure
Eſt la plus ſenſible faveur.

X.

Ce Dieu, fatal auteur des charmes
Et des malheurs de Briſeis,
Oſa même arracher les armes
Au fils valeureux de Thétis.
C'en étoit fait, les ports d'Aulide
Des ſuperbes vaiſſeaux d'Atride
Auroient vû le honteux retour,
Si l'amitié compatiſſante
Enfin n'eut été triomphante
De tous les ſermens de l'amour.

§ *A* MONSIEUR *D'ARNAUD*;

Qui devoit ſe trouver dans une Compagnie où l'on devoit lire pluſieurs Piéces de Theâtre.

SALUT au trio fortuné
Que la Muſe tragique aſſemble;
Combien n'aurois-je pas donné
Pour voir trois illuſtres enſemble!

De rage je n'ai point dîné.
Du Laurier qui les environne
Dans cét agréable jardin †
J'aurois fait plus d'une couronne :
Mais puisque mon mauvais destin,
Jaloux des plaisirs du matin,
A mes vœux ce soir se refuse,
Daignez du moins, charmante Muse,
A vos aimables favoris
Faire recevoir mon excuse :
Que d'Apollon toujours chéris,
Dans le noble feu qui les guide
Ils osent disputer le prix
A notre moderne Euripide.
Muse, reglez pourtant leur choix,
Laissez les Héros qu'autrefois
Admira Rome & la Castille,
Pour leur inspirer à tous trois
Des Vers ****.

† *Promenade embélie par quantité de Lauriers d'une beauté surprenante.*



EPITRE

A M. le Duc de Nivernois, sur sa nomination à l'Académie Française en 1742.

Par M. DE LA BRUERE.

TANDIS que vous allez au milieu des hazards;
Dans les champs des Germains planter nos étendards,
Et que l'Inn † éfrayé voit le Dieu de la guerre
Sur ses bords ravagés promener son tonnerre,
La troupe des Beaux Arts a préparé pour vous
Un Laurier plus paisible, un triomphe plus doux:
Dans le Palais des Rois, à l'ombre de leur Trône,
Est un portique heureux que la paix environne:
Des mortels éclairés, instruits par Apollon,
Y servent ses autels, & parlent en son nom:
De la langue & du goût, justes dépositaires,
Leur sagesse entretient d'immortelles lumieres;
Ainsi, chez les Romains, par un ordre assuré,
Les Vierges de Vesta gardoient le feu sacré.

† *Riviere qui traverse la Baviere, & se jette dans le Danube à Passau.*

A leurs tranquiles jeux qu'il protege & qu'il aime,
Souvent le Dieu des Arts vient présider lui-même;
Souvent il vient mêler sa voix à leurs concerts;
Sa lyre harmonieuse accompagne leurs airs.
On dit même qu'hier, descendu du Parnasse,
Parmi ses favoris le Dieu vint prendre place.
Chers amis, leur dit-il, sur ce Palais des Arts
Vous sçavez qu'en tout tems j'arrête mes regards:
Un tendre nourisson des Muses & des Graces,
Qui dès ses premiers pas a volé sur mes traces,
Brûle de partager vos travaux glorieux:
Je ne vous fis jamais de don si précieux.
Je ne vanterai point ses charmes, sa jeunesse,
Inutiles au moins à qui suit la sagesse:
Vous croiriez que Vénus sollicitant pour lui,
Auroit en sa faveur mandié mon appui.
Je sçais aussi, je sçais que dans ce docte azile,
On voit souvent Mécene assis près de Virgile:
Mais sans rien emprunter d'un éclat étranger,
Par vos vrais intérêts, je veux vous engager.
Horace dans ses mains a déposé sa lyre:
Des-Préaux lui montra l'art de plaire & d'instruire,
D'asservir à des loix l'imagination.
Mais son fougueux essor qu'enchaîne la raison,
Loin d'être ralenti par la main qui le guide,

Allant

Allant plus droit au but n'en eſt que plus rapide :
Vous ſerez entraînés par ſes chants ſéducteurs.
Reconaiſſez-le encore à des traits plus flateurs.
Un commerce facile, une bonté charmante,
Qui prévient tous les cœurs, les ſoumet, les enchante;
Nœud ſacré, ſans lequel toutes ſociétés
Se briſent aux écueils des contrariétés.
Un eſprit vif & juſte, un cœur droit & ſincere,
Qu'anime la vertu, que la ſageſſe éclaire;
Généreux, bienfeſant, & capable d'aimer.
C'eſt vous en dire aſſez : le peindre eſt le nommer.
Il dit : à ſes accens les Muſes applaudirent,
Du Parnaſſe enchanté les lauriers reverdirent,
A flots précipités l'Hipocrène coula,
Et juſqu'au premier Ciel Pégaze s'envola.
Le laurier immortel, qu'Apollon vous préſente,
Du Public attentif a couronné l'attente.
Il a vû qu'au milieu du torrent des déſirs,
Le poids de la vertu meſuroit vos plaiſirs.
Ces piéges de la Cour, tendus par la moleſſe,
Vainement de votre âge aſſiégeoient la foibleſſe :
L'étude & la raiſon, dans ces lieux ennemis,
Ont guidé tous vos pas par leurs ſoins affermis.
La mer des voluptés, ſi fertile en orages,
N'a point vû ſes écueils couverts de vos naufrages.
Puiſſe un ſi bel éxemple étouffer les clameurs
De ce vain préjugé qui proſcrit les neuf Sœurs;

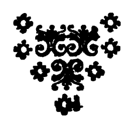
Et consacrant les droits qu'un sot orgueil s'arroge ;
Croit que l'esprit dégrade, & qu'Apollon déroge !
Mais tandis que ce fou rampe dans sa grandeur,
Le Philosophe obscur forme, éleve son cœur ;
Et suivant les Beaux Arts dans leurs brillans asiles,
Y trouve la sagesse & les plaisirs tranquiles.

¶ *A M. le Duc de NIVERNOIS, sur sa Réception à l'Académie Française, le Lundy 4 Février 1743.*

MADRIGAL.

Par M. PESSELIER.

AUx graces du Prince d'Itaque
Tu joins les vertus de Nestor ;
Et j'ai crû l'autre jour entendre Télémaque
Prononcer un discours inspiré par Mentor.



DISCOURS
SUR CETTE QUESTION:
La Vie Civile est-elle préférable à la Vie Rustique?

PAR M. PESSELIER.

LA Providence, toujours sage dans ses vûës, a placé les hommes dans différentes conditions : elle leur a départi différens emplois. Les uns habitent les Palais des Rois, entrent dans leurs Conseils, & participent aux déliberations les plus importantes; ils sont les Chefs de ce grand Corps qu'on appelle l'*Etat*. Mais ce Corps a d'autres Membres qui ne lui sont pas moins utiles; tels sont ceux en qui résident les occupations de la Vie Civile; les différentes Professions qu'embrasse ce genre de Vie, concourent unanimement au bien public & à la gloire de la Nation. L'Etat mécanique contribue aussi efficacement, quoiqu'avec moins de splendeur à l'utilité commune; il est enfin un dernier genre de personnes que les Princes comptent parmi leurs Su-

jets, dont les travaux sont aussi fort avantageux; ce sont ceux qui relegués par leur naissance ou par leur goût dans les campagnes, ne s'occupent que des détails de l'agriculture; ce sont les partisans de la Vie Rustique. Chacun a donc son personnage à faire dans ce monde; & c'est Dieu qui est le distributeur des Rolles que nous avons à y représenter. En supposant néanmoins que le choix nous fût réservé, serions-nous raisonnables de préférer la Vie Civile à la Vie Rustique? Cette derniere au contraire ne doit-elle pas l'emporter sur l'autre? C'est à quoi se réduit la question que j'entreprens de traiter aujourd'hui, en me déclarant pour la Vie Civile. Voilà, Messieurs, sur quoi vous avez à prononcer; quelques puissans que soient les moyens que m'offre mon sujet, j'aurois tout à redouter de l'éloquence de mon Adversaire, si le don de la parole suffisoit pour emporter vos suffrages. Mais je parle devant des Juges ennemis de la prévention. Vos lumieres, Messieurs, votre équité & l'excellence de ma cause, suppléeront aisément à ce qui peut manquer à l'Orateur.

L'utilité publique & notre propre satisfaction sont d'ordinaire les motifs qui nous servent de régle dans le choix d'un état de vie: ce sont aussi ceux qui doivent nous faire

préférer la Vie Civile à la Ruſtique. Notre félicité perſonnelle, le bien commun, ſont également intéreſſés dans cette préférence ; c'eſt une vérité, Meſſieurs, à laquelle vous ameneront inſenſiblement quelques réflexions ſur ce qui eſt le plus capable d'opérer le bonheur de l'homme en particulier, & la gloire de tout un Etat en général.

L'homme ignore ſouvent ce qui peut le rendre heureux, quoiqu'il aſpire ſans ceſſe à le devenir ; il s'égare dans la recherche des moyens d'acquérir le vrai bonheur : il ne le trouve point dans les honneurs, dans les richeſſes, dans les dignités ; ce ſont autant d'appas flateurs, mais dangereux ; objets ſéduiſans, mais incapables d'opérer une félicité ſolide. Je ne vois que la paix du cœur & de l'eſprit qui puiſſe procurer à l'homme ce contentement pur & durable, ſeul digne de nos vœux les plus ardens & de nos ſoins les plus empreſſés.

Mais par combien d'obſtacles ne ſommes-nous pas traverſés dans la recherche d'un bien ſi déſirable ; & lorſque nous en avons fait l'heureuſe acquiſition, que de difficultés à ſurmonter pour le conſerver ! Les fâcheux évenemens auſquels la Vie humaine nous aſſujettit, trouble la paix de notre eſprit ; celle du cœur eſt dérangée par les paſſions qui nous agitent ſans ceſſe & nous tiennent dans

un esclavage presque continuel. Ces passions sont de tous les âges, de tous les paiis, de toutes les conditions. Il est vrai qu'elles agissent diversement selon la differente disposition des organes qu'elles rencontrent, mais leurs differentes modifications ne diminuent point le poids de leurs chaînes ; ces tirans des ames se font jour partout, elles commandent aux superbes Monarques comme aux simples Bergers ; elles tourmentent également le Villageois & le Citoyen. Oüi, Messieurs, la Campagne qui nous en impose par le faux dehors d'une tranquillité apparente, n'en procure point une véritable à ceux qui l'habitent. Comme nous ils éprouvent les miseres attachées à notre nature, miseres pour eux d'autant plus accablantes que les maximes d'une bonne éducation, que la vertu des bons exemples les rend moins capables de les surmonter. Comme nous ils subissent le joug des passions qui font sur eux des impressions d'autant plus fortes qu'ils ont moins de quoi y résister. Ne nous trompons pas, Messieurs, le siécle d'or n'est plus, peut-être même n'a-t-il jamais été, si ce n'est que les Anciens ayent ainsi appellé l'état primitif de nos premiers Peres ; quoiqu'il en soit, pour me servir du langage de la Fable, il ne reste aucun vestige du siécle heureux de Saturne & de Rhée ; les champs ne

produisent plus d'eux-mêmes des moissons abondantes. La terre fait acheter aux hommes les productions dont elle les enrichit ; la campagne n'est plus habitée par ces Pasteurs également simples & Philosophes en qui la Vie Rustique n'excluoit point une aimable politesse. Je le répete, Messieurs, ce tems précieux s'est éclipsé ; les descriptions qu'on en fait encore aujourd'hui flatent agréablement notre imagination ; c'est une belle Fable qu'on débite avec grace, c'est une fiction ; tirons le rideau, il s'en faudra de beaucoup que la réalité nous offre un si beau spectacle.

Quittons pour un moment le séjour de la Ville, transportons-nous dans celui des campagnes : daignez m'y suivre, Messieurs, & vous verrez que les choses ont bien changé de face. Visitez avec moi ces cabanes qui nous rappellent en apparence la simplicité de nos premiers Peres, mais ne vous attachez point à l'extérieur, travaillez à découvrir le fonds des choses ; quel va être votre étonnement, ces cabanes ne sont plus habitées par des gens sans passion ; sous ces toits couverts de chaumes regnent avec autant d'empire que dans la Vie Civile & dans les Palais des Princes, l'orgueil, l'ambition, la cupidité, l'amour déréglé, l'impieté, l'injustice, la haine, l'esprit de vangeance

même que des habits grossiers couvrent de malignité & d'artifice ; que de ravage la discorde exerce dans ces foyers rustiques où l'on vous a dit, Messieurs, qu'habitent la paix & la tranquillité !

L'orgüeil des Paiisans ne se fait point connoître par des faits éclatans, mais pour avoir moins de noblesse & de dignité, en est-il moins sensible, la vanité villageoise se fait-elle moins entendre, par ce qu'elle s'exprime grossierement? L'ambition de ces hommes rustiques n'a point pour objet les beaux postes, les honneurs, les dignités ; mais elle consiste chez eux à désirer plus qu'ils ne possedent. Ils ne commettent point l'injustice avec éclat ; mais ils se rendent coupables de rapines sourdes, d'usurpations furtives ; ils empiettent sur le champ d'un voisin, ils diminuent son héritage, ils lui enlevent un quartier de vignes, & pour conserver ce qu'ils ont usurpé, ces hommes tous grossiers qu'ils sont, sçavent mettre en usage tous les subterfuges de la chicane, on diroit qu'elle leur a révelé ses mysteres les plus cachés.

Un de ces hommes rustiques se croit-il insulté, il désire ardemment de se vanger ; les duels, les combats singuliers lui sont inconnus, mais il se sert de voyes obliques pour accomplir sa vangeance, il se fami-

liarise avec les piéges, avec les embuches, avec les assassinats, lorsqu'il s'agit pour lui de satisfaire son ressentiment. L'irreligion ne se manifeste point dans les Villages par des questions captieuses sur les mysteres, par des écrits audacieux sur les matieres sacrées; mais les Paiisans sont indévots ou superstitieux par l'ignorance où ils sont du vrai culte de la Divinité; peu instruits de leur Religion, comment pourroient-ils en remplir les devoirs, agités par les passions, tourmentés par les remords? un Villageois est-il heureux du côté du cœur; l'est-il davantage par rapport à l'esprit, l'ame est troublée par des guerres intestines; elle a à combattre des ennemis intérieurs qui ne sont pas moins dangereux. Des chagrins extérieurs font sortir l'esprit de sa sphere, troublent la raison & l'empêchent de se conserver dans un juste équilibre; des maîtres cruels, des créanciers rigoureux, sont capables d'accabler un homme que son extrême indigence met hors d'état de satisfaire à ce qu'on exige de lui; le passé ne lui offre qu'un souvenir affligeant, le présent ne lui présente point des images plus agréables, & l'avenir le désespere. Dans cette affreuse perplexité, l'homme sage peut-il vivre content?

On m'objectera sans doute que de mon propre aveu les passions, & en général tou-

tes les miseres attachées à l'humanité, étant de tous les Païis & de toutes les conditions, on en rencontre autant dans la Vie Civile que dans la Vie Rustique; il est vrai que les maux sont égaux de part & d'autre, mais il s'en faut de beaucoup que les remedes le soient aussi. Si l'on ne peut entierement guérir les passions, il est du moins des moyens d'en modérer les accès, & même de les prévenir: & quels sont ces moiiens? les principes d'une bonne éducation, l'application aux Sciences, l'étude de la morale, & la lecture assidue de Livres qui forment l'esprit & le cœur. Or vous conviendrez avec moi, Messieurs, que ceux qui se trouvent engagés dans la Vie Rustique ne sont guéres à portée de se procurer les secours dont je viens de parler; élevés dans le sein de l'indigence, ils se trouvent privés des instructions qui leur seroient nécessaires; orphelins, ils héritent de la grossiereté de leurs ayeux; devenus peres, ils la transmettent à leurs enfans; les élémens des Sciences leur sont inconnus, ceux de la morale ne leur sont pas plus familiers, aussi leur esprit est dépourvû de lumieres, & leur cœur est dénué de sentimens; la contagion les gagne sans trouver de résistance; à peine en sont-ils atteints qu'ils en sont infectés. Ces privations essentielles n'affectent point ceux qui se

trouvent placés dans la classe des Citoyens, la Vie Civile leur prête des secours salutaires; formés dès le berceau au courage, aux bonnes mœurs, aux vertus les plus importantes; instruits de bonne heure à connoître leurs devoirs & à les mettre en pratique, ils se trouvent munis dès leur jeunesse d'un bouclier favorable, semblable à l'Egide de Pallas; bouclier qui sert à les garantir des attaques les plus dangereuses. Leur raison apprend à soutenir généreusement le choc de l'adversité, & à ne point se laisser éblouïr par le brillant éclat de la prospérité. Les sages maximes dont ils sont imbûs dès leur enfance, les rendent capables de maîtriser leurs passions. Sont-ils en butte aux traits de l'amour profane, mille ouvrages excellens leur en développent les déreglemens. Prennent-ils goût à la vangeance, la morale vient à leur secours, & leur fait voir que celui qui se vange se rend plus coupable que la personne même par laquelle il croit avoir été offensé. Sont-ils tentés de faire une injustice, la Religion les avertit que quiconque est injuste doit craindre la justice de Dieu. En un mot, ils trouvent abondamment des remedes pour les maladies de leur ame, & ces remedes leur épargnent les remords les plus cuisans. Par les maux que les avantages de la Vie Civile

font éviter aux hommes,qu'on juge de ceux que doivent éprouver les personnes qu'une Vie Rustique & grossiere nourrit dans les ténebres de l'ignorance la plus méprisable & la plus pernicieuse. Je reprens, Messieurs, mon premier raisonnement, en vous suppliant d'en récapituler avec moi les diverses parties : elles sont importantes à votre décision.

Puisque la paix du cœur & de l'esprit peut seule faire le bonheur de l'homme, puisque cette paix ne peut s'acquérir que par le triomphe de la raison sur les passions, le genre de Vie qui nous procure cette glorieuse victoire doit être préférable à tout autre ; il peut seul faire notre félicité. La Vie Civile l'emporte donc de beaucoup sur la Vie Rustique, quant à cette premiere partie ; la seconde qui concerne l'utilité & la gloire de l'Etat en général, ne sera pas plus difficile à remplir avec succès.

On ne peut nier que l'Agriculture ne soit fort utile ; elle est même nécessaire, & cette nécessité est une de nos miseres. Notre corps, c'est-à-dire, la partie animale de nous-mêmes, exige qu'on lui fournisse servilement une nourriture qui peut seule nous garantir des horreurs de la famine. Nous recevons partie de cette nourriture des mains des Habitans des campagnes ; ce soin est du ressort

de la Vie Rustique, c'est où se borne également son emploi & ses talens. Je laisse à décider si elle se distingue par l'endroit le plus glorieux pour nous, & si l'on doit donner le prix à la Vie Rustique, parce qu'elle pourvoit à des besoins qui nous rapprochent si fort des animaux les plus vils. Les services que nous rend en cela la Vie Rustique doivent-ils être mis en comparaison avec les bienfaits que nous recevons de la Vie Civile sur cent autres articles plus importans, & sans lesquels celui-ci ne nous apporteroit aucun profit? Celui qui laboure la terre, qui ensemence son champ, qui plante sa vigne, ou donne son tems à la culture des plantes; celui-là, dis-je, vous paroîtra-t-il pouvoir être mis en paralelle pour le bien qu'il fait à l'Etat, à celui qui s'applique à l'étude des Loix tant naturelles que civiles pour se mettre en état de soutenir l'innocence contre ses oppresseurs, de juger les différends qui s'élevent entre les hommes, & souvent de prévenir les suites dangereuses des contestations les plus envenimées? l'homme Rustique vous paroîtra-t-il préférable à celui qui se livrant dans la Profession Militaire aux dangers qui l'accompagnent, affronte les périls les plus éminens, expose mille fois sa vie, & souvent même répand son sang pour défendre sa Patrie contre les ennemis ex-

térieurs qui l'environnent, & même contre ceux qui l'assiégent au dedans, qui ne sont pas les plus faciles à dompter? De quoi peut servir l'ignorance méprisable du Villageois, si ce n'est à nous faire sentir le prix des talens des personnes sçavantes qui par des recherches aussi curieuses que difficiles sçavent en cent façons différentes procurer à leurs Citoyens ce qui peut remédier aux nécessités de la vie, & contribuer à en faire les agrémens? L'acquisition du nécessaire, de l'utile & du commode ont été de tout tems le but des Sciences; quelle est donc la gloire de ceux qui s'y appliquent encore tous les jours? quels avantages résultent de leurs travaux en faveur de tout le corps de l'Etat dont ils sont les membres? ce sont autant de propositions que notre intérêt doit nous faire gouter; n'est-il pas plus flateur pour nous de nous distinguer dans les disputes fréquentes du Barreau, dans le noble métier des Armes, dans les occupations Ecclésiastiques, dans l'étude des Sciences & des Beaux Arts, que d'être relegués dans les campagnes en proye aux outrages des gens rustiques, & exposés à le devenir nous-mêmes par contagion?

Mais la Vie Rustique vous a fait entendre, Messieurs, par la bouche de son habile & zelé Panégyriste, qu'on ne pouvoit se passer

d'elle, qu'elle perdroit au contraire, ſans ſouffrir aucuns dommages, les ſecours des perſonnes qui exercent les emplois de la Vie Civile. C'eſt ſe parer d'un grand avantage avec plus de vanité que de juſtice. Cette propoſition peut être ſoupçonnée d'erreur, j'en avancerai une toute oppoſée; j'oſe dire, Meſſieurs, que la Vie Civile eſt cent fois plus redevable à la Vie Ruſtique, que celle-ci n'eſt avantageuſe à la premiere; en voici la raiſon. Un Citoyen deviendra plutôt bon Villageois, que le Villageois ne ſe transformera en Citoyen entendu & capable de ſervir ſa Patrie. Développons cette vérité.

Qu'on tranſporte un Païiſan du fonds de ſa Campagne dans quelque Cité fameuſe; il tombe des nuës, c'eſt un homme tranſplanté, il ne ſe connoît plus; cependant on veut l'engager à ſe charger de ſoins utiles à l'Etat; dans le diſtrict de la Vie Civile on lui laiſſe la liberté de choiſir tel emploi qu'il lui plaira, cette liberté ne diminue rien de l'embarras où il ſe trouve; il faut choiſir pour lui, mais quel emploi lui confier? il eſt également incapable de tous ceux auſquels on pourroit le deſtiner; l'engagera-t-on dans le métier de la Guerre, il y faut du courage; le véritable naît des beaux ſentimens, & ces ſentimens ne s'acquierent que par une bonne éducation; avantage conſi-

dérable qui manque à l'homme Rustique. Tournons-le du côté de l'Eglise, que de difficultés à surmonter avant de le mettre en état de servir utilement la Religion! La Robe ne lui convient pas mieux, elle exige que l'on entre dans un détail infini auquel il faut être préparé de bonne heure, & dont un Villageois seroit conséquemment incapable. Il faut plus qu'un esprit de justice pour être bon Juge; & quoiqu'on ait eu soin de vous prévenir là-dessus, je ne craindrai point de le dire, Messieurs, l'équité naturelle, le bon sens, la droite raison ne suffisent pas pour rendre un homme digne de s'asseoir sur les Fleurs de Lys; il faut des lumieres, il faut de grandes connoissances, sans quoi l'on céderoit aux subterfuges adroits dont la chicane cherche à se prévaloir auprès des Juges; sans une science profonde, ils s'égareroient dans les détours de ce labyrinthe de Procédures, dans laquelle ils se trouvent souvent engagés malgré eux.

Il est constant que les personnes prises dans la Vie Rustique seroient bien novices dans les emplois de la Vie Civile, & cependant l'exercice de ces emplois est nécessaire, leur utilité se répand sur tous les Sujets du Prince, & j'ose le dire, encore plus particulierement sur les Habitans de la Campagne.

Seroit-ce assez pour nous, Messieurs, d'a-

voir de quoi nous nourrir, ſi nous manquions de ces perſonnes que leurs grands ſentimens, leur courage & leur expérience rendent les premiers du Royaume, qu'elles défendent contre les invaſions des Ennemis? nos Villes & nos Campagnes ſeroient en proye à leur fureur, ſi nos Guerriers ne ſçavoient nous en garantir. Sans le ſecours de ces derniers, nos Cités les plus belles ſeroient peut-être bientôt détruites, & peut-être, hélas, que nos peres & nos enfans, nos femmes & nos filles ſe verroient prêts d'expirer ſous les coups d'un avare homicide! nos Champs les mieux cultivés ne tarderoient pas à être ravagés, & les moiſſons que nous aurions vû naître, ſeroient recueillies par une main étrangere.

Cette nourriture animale que l'on nous fait tant valoir, nous ſuffiroit-elle, Meſſieurs, s'il ne ſe trouvoit parmi les Sujets du Prince des perſonnes qui par une étude auſſi pénible que fructueuſe des ſecrets de la Juriſprudence, ſe mettent en état d'en faire obſerver les Loix, de décider, d'abréger, & même de prévenir les conteſtations qui ne s'élevent que trop ſouvent parmi nous; on oſe avancer que les Magiſtrats ſont inutiles; qui conſtituerons-nous donc Juges de nos différens? ſera-ce les Paiiſans? confierons-nous le ſoin de ſe juger eux-mêmes à des

gens qui n'étant point retenus par les maximes de l'honneur doivent y être contraints par la rigueur des Loix ? Quels désordres n'enfanteroit point l'indépendance à cét égard !

Les vivres que la Vie Rustique fournit aux Ecclésiastiques, aux Ministres du Seigneur, doivent-ils entrer en compensation avec les services importans qu'ils en reçoivent ? de quelle utilité nous seroit auprès de Dieu cette nourriture corporelle, si nous étions privés de la spirituelle ? les Livres Saints nous enseignent que la nourriture de l'ame est préférable à celle du corps ; les Paiisans ne sont par eux-mêmes que trop ignorans, ils le seroient encore davantage, & par conséquent deviendroient plus superstitieux, plus impies, plus irreligieux, si des personnes versées dans les Sciences Sacrées ne prenoient soin d'annoncer & d'expliquer les Mysteres de notre Foi aux Paiisans qui, sans ces personnes charitables, croupiroient dans les ténebres de l'ignorance ; la semence de l'Evangile n'est-elle pas préférable à celle qu'on jette dans la terre ?

En un mot, pour terminer ce Discours déja plus étendu qu'élégant, je me contenterai de vous retracer, Messieurs, le principe, sur le fondement duquel j'ai soutenu que les Villageois métamorphosés en hom-

mes de Ville feroient entierement incapables des emplois les plus importans, au lieu qu'il eſt peu de perſonnes dans la Vie Civile qui ne pût s'acquitter des fonctions de la Vie Ruſtique qui n'exige qu'un corps robuſte & quelqu'adreſſe, qualités qui ne ſont point excluſes de la Vie Civile, comme les talens de l'eſprit ſont exclus de la Vie Ruſtique. C'eſt à vous, Meſſieurs, à décider laquelle des deux eſt préférable à l'autre.

STANCES.

Par M. L. C. D. F. C. D. C.

TRISTE azile, retraite affreuſe,
Vous que Nature fit exprès
Si profonde & ſi ténébreuſe
Pour renfermer mes regrets,
Que votre horreur, vaſtes forêts,
Plaît à ma flâme malheureuſe!

Par ſes inhumaines atteintes,
Aquilon briſe vos rameaux,
Et dans ſes cruelles étreintes
Amour m'accable de maux;
Réüniſſons Chênes, Ormeaux,
Vos mugiſſemens & mes plaintes.

Que cette colline prochaine
Où l'écho rend nos cris perçans,
Redise à d'autres votre peine
Et les douleurs que je sens !
Puissent ces lugubres accens
Désarmer Eole & Climene.

Oh! nos Dieux, retirez vos armes,
Et calmez votre long courroux,
Osez-vous donc trouver des charmes
Dans la rigueur de vos coups ?
Le seul plaisir digne de vous
Doit être de tarir nos larmes.

Commandez, & les fiers orages
Vont se changer en doux zéphirs,
Ces tristes déserts en bocages,
Mes souffrances en plaisirs;
Las de regner par les soupirs,
Eprouvez nos heureux hommages.

Quoi! n'employer votre puissance
Qu'à rendre nos maux éternels !
D'où vient sur nous votre vangeance ?
D'être aimés ? frappez cruels,
Nous serons toujours criminels
Si notre amour est une offense.

Que dis-je? un cœur impitoyable

N'eſt point le partage des Dieux :
Eſperons. Mais un calme aimable
Promet Zéphire à vos vœux ;
Déſerts, il vient vous rendre heureux,
Climene m'eſt inéxorable !

N'eſt-ce point un heureux augure
Qui m'annonce enfin mon bonheur ?
Non, non, trop flateuſe impoſture,
Vous trompez mal ma douleur.
Adieu forêts, hélas mon cœur
Souffre tout ſeul dans la nature!

5 EUTERPE.

Cantate pour le rétabliſſement du Concert de Mâcon.

QUEL tranſport inconnu vient animer ma voix ?
Eſt-ce Euterpe qui me l'inſpire ?
Que dis-je, elle paroît, je l'entends... je la vois...
Mais elle a briſé ſon hautbois,
Et ſur la flute elle ſoupire.
Dieux que ſes ſoupirs ſont touchans !
Prêtez une oreille attentive....
Cette Muſe tendre & plaintive
Pour les faire éclater, daigne emprunter mes chants.

Sujets chéris & volages,
J'écarte envain les préſages
Que m'offrent ces lieux déſerts;
Vous mépriſez mon empire,
Conſpirez-vous pour détruire
Le temple de mes concerts?

Sur les Nymphes de la Seine,
Ici plus d'une Sirene
Des chants obtiendroient le prix.
A leur voix enchantereſſe
Phébus quitte le Permeſſe,
Et l'Amour quitte Cypris.

Songez que leur ſeule abſence
Suffiroit à ma vangeance;
Prevenez de vains regrets,
Rapportez-moi vos hommages,
Et fixez ſur ces rivages
Ma préſence & mes bienfaits.

Hâtons-nous d'obéir aux loix de l'Immortelle,
Conſacrons à jamais nos tributs, notre zele
A ſes douces ſolemnités;
Et puiſſe ce ſéjour, à ſon culte fidele,
Devenir plus aimable & plus heureux par elle
Que les plus fameuſes Cités!

Divine harmonie,
Ta douce manie
Transporte mon cœur;
Ton charme suprême
De l'Olympe même
Fait tout le bonheur.

Ta douceur tempére
La sagesse austere;
Du plus malheureux
Tu calmes les peines;
Tu dores les chaines
Des cœurs amoureux.

Divine harmonie,
Ta douce manie, &c.

¶ CHANSON,

Sur l'Air de Joconde:

Au sujet du mariage d'un de mes amis, frere de deux jolies sœurs, dont l'aînée est ma Maîtresse.

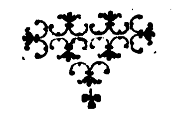
L'HYMEN assemble ici sa Cour
Pour la plus belle Fête;
Il a fixé dans ce séjour
Sa plus chere conquête:
Deux Graces habitent ces lieux
Qu'y plaça l'Amour même,
Et d'Hymen les aimables nœuds
Nous donnent la troisiéme.

II.

Elle a de ses nouvelles sœurs
La douceur & les charmes ;
Ce qu'il reste à blesser de cœurs
Va lui rendre les armes.
Quitte les Cieux, vien parmi nous,
Amour, voici ton Temple,
Prends-y, pour assurer tes coups,
Leurs yeux, & mon exemple.

III.

Toi, dont on va payer les feux
Des faveurs les plus cheres,
Vole, époux tendre, amant heureux,
A de si doux mysteres ;
Déja le Dieu d'Hymen paroît,
La victime est propice,
Le flambeau luit, l'autel est prêt,
Finis le sacrifice.



ANECDOTE

ANECDOTE, RENOUVELLÉE DES....

ON m'a conté une chose fort particuliere, arrivée ici sur la fin du Carnaval. C'est la saison des Déguisemens, & par conséquent des Avantures.

Un Cavalier d'une Province éloignée, étant venu à Paris pour y acquérir l'air de liberté & de politesse qui distingue ceux qui ont vû le monde, prit habitude chez une Dame très spirituelle, qui cultiva cette connoissance avec tout le soin qu'elle devoit. Elle avoit deux Filles, toutes deux bien faites, & la fortune ne lui ayant pas été favorable, il étoit de l'intérêt de l'une & de l'autre que sa politique ménageât ceux que des visites un peu assiduës pouvoient engager à prendre feu. Le Cavalier étoit riche, & cette seule raison eût porté la Dame à tous les égards qu'elle avoit pour lui, quand même il n'auroit été considérable par aucun mérite. Il n'eut pendant quelque tems que des complaisances générales que l'honnêteté oblige d'avoir pour toutes les Dames. On le recevoit agréablement, & les deux Sœurs à l'envi lui faisoient paroître toute l'estime que la bienséance leur pouvoit permettre, sans

qu'aucun empressement particulier pour l'une ou pour l'autre marquât le choix de son cœur; mais enfin, il s'attacha à l'aînée, & l'égalité d'humeur qu'il lui trouva, fut pour lui un si grand charme, qu'il mit tous ses soins à s'en faire aimer.

Il n'eut pas de peine à y réussir. La Belle étoit dans des dispositions qui avoient en quelque sorte prévenu ses vœux, & la Mere autorisant la correspondance que le Cavalier lui demandoit, il eut le plaisir de se voir aimé dès qu'il se fut déclaré Amant. On eût bien voulu qu'il eût arrêté le mariage, mais il étoit dangereux de l'en presser, & on jugea à propos d'attendre que sa passion mieux affermie, l'eût mis en état de ne point éxaminer le peu d'avantage qu'il devoit tirer de cette alliance.

Cependant ce ne furent plus que des parties de plaisir. Le Cavalier voulant divertir sa belle Maîtresse, la menoit souvent à la Comédie ou à l'Opéra, & cherchoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit contribuer à lui donner de la joye. Le tems de la Foire étant venu, ils y allerent plusieurs fois ensemble, & il lui faisoit toujours quelque présent. La mere avoit part à ses libéralités, & comme il aidoit à entretenir le Jeu chez elle, ses visites assiduës lui étoient utiles de bien des manieres. La fin du Carnaval approchoit,

& la Belle ayant un jour témoigné qu'elle avoit envie de courir le Bal, le Cavalier songea aussi-tôt à la satisfaire. Il alla chercher des habits fort riches, les fit porter chez la Dame, & chacun choisit ce qu'il voulut.

Les deux Filles s'habillerent en Hommes à la Françaiſe avec des écharpes magnifiques, & les autres ornemens qui pouvoient servir à leur donner de l'éclat; & la Mere & le Cavalier se déguiserent en Arméniens. La galanterie étoit jointe à la propreté, & cette petite Troupe méritoit bien qu'on la regardât. Le Cavalier qui aimoit le Jeu, ayant accoûtumé de porter beaucoup d'argent, la Belle vouloit qu'il laissât sa bourse. La Mere dit là dessus, que puisqu'on croyoit qu'il n'y eût pas sûreté entiere à se trouver le soir dans les ruës, elle aimoit mieux rompre la Partie, que de s'exposer à une mauvaise rencontre. Le Cavalier ne manqua pas de répondre, qu'elle étoit si peu à craindre par le bon ordre que les Magistrats y avoient mis, que quand il auroit mille pistoles, il iroit lui seul par tout Paris, aussi sûrement que s'il étoit escorté de tous les Archers du Guet. En même tems il donna à la Belle un Diamant qui étoit de prix, pour tenir son Masque, & ils monterent tous en carrosse, pour aller dans le Fauxbourg S. Germain,

où ils sçavoient qu'il y avoit une très-belle Assemblée.

L'affluence des Masques leur permit à peine d'y entrer ; mais enfin le Cavalier s'étant fait jour dans la foule, ils arriverent jusqu'à la Salle du Bal. Les Lustres dont elle étoit éclairée, relevoient merveilleusement la beauté de leurs Habits. Toute l'Assemblée les remarqua, & cela fut cause qu'on les fit d'abord danser. Ils s'en acquitterent avec une grace qui leur attira de grandes honnêtetés du Maître de la maison. Il leur fit donner des siéges, & le Cavalier prit place auprès de la Belle. Tandis que l'Amour leur fournissoit le sujet d'un entretien agréable, la Mere & la Sœur n'étoient occupées qu'à regarder ; & s'ennuyant d'être toujours dans le même endroit, elles se firent un divertissement d'aller dans toute la Salle noüer conversation avec les Masques qu'elles y trouverent. On en voyoit sans cesse entrer de nouveaux, & la confusion y devint si grande, qu'on fut enfin obligé de faire cesser les Violons.

Les deux Amans se leverent, & après avoir cherché inutilement la Mere & la Sœur, ils descendirent en bas, croyant les y rencontrer. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils les apperçurent. Le Cavalier prit la Mere par la main, & fit passer les deux Sœurs

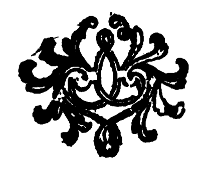
devant. On ne ſongea qu'à ſe hâter de ſortir, & ils monterent tous quatre en carroſſe, ſans ſe rien dire. Le Cocher qui en partant du logis, avoit eu ordre de les mener à un ſecond Bal, en prit le chemin. A peine avoit-il fait deux cens pas, que le Cavalier ôta ſon Maſque, pour demander à la Mere ſi elle s'étoit un peu divertie. Cette Mere prétenduë fut fort ſurpriſe d'entendre une voix qu'elle ne connoiſſoit point. Elle cria au Cocher qu'il arrêtât, & le Cavalier & ſa Maîtreſſe ne furent pas moins étonnés que les deux autres, d'une mépriſe qui les mettoit tous dans un pareil embarras.

Le hazard avoit voulu qu'un Homme diſtingué dans la Robe, s'étoit déguiſé avec ſa Femme, ſa Sœur & ſa Fille, de la même ſorte que le Cavalier & les trois Femmes dont il s'étoit fait le Conducteur, c'eſt-à-dire, deux en Arméniens, & deux en habits à la Françaiſe. Ils s'étoient perdus parmi la foule des Maſques, & dans la confuſion la Femme & la Fille de l'Homme de Robe, avoient pris le Cavalier & la Belle pour les deux Perſonnes qu'elles cherchoient. Il fut queſtion de retourner à ce premier Bal, pour tirer de peine ceux qu'on y avoit laiſſés; & l'on prenoit déja cette route, lorſque dix Hommes maſqués approcherent du carroſſe. Ils forcerent le Cocher à quitter le ſiége,

& l'un d'eux s'y étant mis, conduisit le Cavalier & les trois Dames assez loin dans le Fauxbourg. Le carrosse s'étant enfin arrêté, ceux qui l'escortoient leur dirent qu'il y alloit de leur vie s'ils faisoient du bruit, & qu'on n'en vouloit qu'à leurs Habits. La résistance auroit été inutile. Ainsi le meilleur parti qu'ils virent à prendre, fut de descendre fort paisiblement, & d'entrer dans une Maison de peu d'apparence, qui leur fut ouverte.

Là, ces Masques un peu trop officieux, prirent la peine de les décharger de tout l'équipage qui avoit servi à les déguiser, & les revêtirent à peu de frais, & seulement pour les garantir du froid. Outre les Habits, la Belle laissa son Diamant, le Cavalier sa Bourse & une fort belle Montre, & les deux Dames, ce qu'elles avoient qui valoit la peine d'être gardé. Après les avoir ainsi dépoüillés, ces Voleurs leur demanderent où ils vouloient qu'on les remenât. Le Cavalier & la Dame se nommerent, & on les remit chez eux. L'Homme de Robe ayant retrouvé sa Femme, se persuada que le Cavalier n'avoit imité son déguisement que pour faire réussir le vol qui venoit d'être commis, & ne doutant point qu'il n'eût été d'intelligence avec les Voleurs, il commença contre lui des procédures qui appa-

remment auront de la ſuite. De l'autre côté, le Cavalier touché de ſa perte, ſe mit dans l'eſprit que la Mere de la Belle n'avoit témoigné vouloir rompre la partie quand on lui avoit propoſé de laiſſer ſa bourſe, que pour l'obliger à la porter, & s'imaginant qu'elle s'étoit cachée à deſſein parmi les Maſques pour l'engager à ſortir ſans elle, il la crut complice de ſon avanture. Ainſi ſon chagrin ayant étouffé l'amour, il fait contr'elle les mêmes pourſuites que fait contre lui l'Homme de Robe. L'acharnement eſt grand à plaider de part & d'autre.



SUR LA MISERE DE L'HOMME.

EPITRE.

CHER Damon, que le ſort de l'homme eſt miſérable !
En eſt-il ſous les Cieux qui ſoit plus déplorable ?
Son berceau n'eſt-il pas aſſiégé de douleurs ?
Vient-il à croître, il ſent, il pleure ſes malheurs ;
A ſon fragile corps l'eau, le feu, l'air, la terre,
Font ſentir leur triomphe en lui portant la guerre;
La chaleur qui l'anime, & qui ſoutient ſes jours,
En prolonge, en détruit le trop rapide cours.
Veut-il ſe repoſer ? auſſi-tôt la pareſſe
L'appéſantit, le livre à ſa propre moleſſe ;
Peines, ſoins, embarras, veilles, ſoucis, travaux ;
Tous ſont ſes ennemis, ſes tirans, ſes fléaux.
La faim le fait ſouffrir, & la ſoif le deſſeche,
Tout beſoin à ſon corps ſemble faire une brêche ;
Tout l'afflige, lui nuit, l'attaque fierement,
Et même le plaiſir lui devient un tourment.
L'infortuné qu'il eſt, dans le mal qui l'obſede,
Il s'uſe en guériſſant même par le remede,
Et ſouvent l'art douteux du tendre médecin
Porte, ſans le vouloir, le trépas dans ſon ſein ;
L'ame liée au corps ſent auſſi ſes atteintes,

Le corps a ſes douleurs, comme l'ame a ſes craintes;
L'un ſouffre dans les ſens, & l'autre dans l'eſprit,
L'ame paroît s'uſer quand le corps dépérit;
Tous deux, s'ils ont ſenti le feu de la jeuneſſe,
Ils ſentent tour à tour le froid de la vieilleſſe,
Et l'ame ſur le corps n'a que des droits cruels,
Puiſque ſes châtimens doivent être éternels.
Qui pourroit peindre l'ame injuſte par caprice;
Mépriſant la vertu, faiſant gloire du vice?
Contre les paſſions combattant ſans ſuccès,
En ſentir tout le trouble, en aimer les excès;
Les ris ſont ſon dépit, & les larmes ſa joye,
Se rongeant elle-même, elle devient ſa proye;
Ses doutes ſont ſes maux, ſes déſirs, ſes erreurs;
Son choix, ſa liberté ſont ſes plus grands malheurs:
Pleine d'une chimere & triſtement fertile,
D'une qui ſe détruit, il s'en enfante mille:
L'homme, enfin, de qui l'ame excite & meut les pas;
Tantôt le fait vouloir ce qu'il ne vouloit pas;
Dans le vrai, dans le faux, il la ſuit, il s'égare,
Elle le rend dévot, impie, injuſte, avare.
Tout mortel, en un mot, par ſon ſort entraîné,
Prépare ſon ſupplice à l'inſtant qu'il eſt né;
Ingrat, voluptueux, inconſtant, infidele,
Il aime la vertu plus pour lui que pour elle:
Il ſe pare avec art de ſes dehors maſqués
Et défend mal ſes droits dès qu'ils ſont attaqués.
A-t'il tout ce qu'il veut, d'abord il s'en dégoûte;

D 5

Ses désirs inconstans toujours changent de route ;
Et moins rempli qu'avide, actif & négligent,
Au milieu des trésors, il se croit indigent.
La satiété même est un poids qui l'accable,
Et plus il est heureux, plus il est misérable ;
La disette & la soif l'agitent tour à tour,
L'une excite ses soins, & l'autre son amour.
Que ne souffre-t-il point de cette inquiétude,
Où le plonge en mourant l'obscure incertitude ?.
Un avenir douteux redouble sa terreur ;
Tout disparoît, tout fuit... que reste-t-il?... l'erreur.
Que lui sert la raison dans ce subit orage ?
C'est une foible planche en ce dernier naufrage,
C'est un roseau stérile & dont le triste appui
Ne sert qu'à ses malheurs, & ne fait rien pour lui.
Cette fière raison, qu'ici-bas l'homme vante
Est toujours orgueilleuse, & souvent impuissante,
Elle prévient les maux, ne les détourne pas,
Elle est moins un secours, qu'un brillant embarras ?
Son pouvoir nous séduit, elle fait notre gloire.
L'homme s'en applaudit, mais qui le pourroit croire ?
Il apperçoit le vrai d'un œil bien moins distinct,
Que les fiers animaux livrés au seul instinct.
Voyons-nous les oiseaux inconstans & volages,
Oublier leurs petits, ou farder leurs langages ?
Ils suivent la nature, & jamais au hazard
Ne font rien, & font tout par instinct & sans art.
Ont-ils besoin de loix ? l'équité naturelle

Contre l'altier vautour défend la tourterelle.
Jamais vit-on le loup, amateur du barreau,
Pour défendre un passage, assigner un agneau?
Ont-ils jamais connu le code, le digeste,
Et du fourbe renard la chicane funeste?
Contre un droit convenu firent-ils des procès?
Jamais ont-ils poussé leur haine à cet excès?
Cependant entre nous nous sommes moins traitables,
L'inutile raison nous rend moins raisonnables,
L'homme nourrit, hélas! des monstres dans son cœur,
Et n'a pour les dompter que molesse & langueur.
Heureux qui secouru d'une grace divine
Travaille à dissiper l'erreur qui le domine;
Mais plus heureux encor qui prévoit l'avenir,
Et commence ses jours comme il veut les finir!

ODE MORALE.

O Vous, dont la verte jeunesse
Envisage encore de loin
Les miseres de la vieillesse,
Ménagez vos jours avec soin.

✠

Autrefois mes jambes fidelles
Alloient & venoient sans broncher;

A mon ordre aujourd'hui rebelles,
Elles refusent de marcher.

✲

Ce que le Ciel donne en partage,
De biens, de forces, de talens,
N'est pas pour nous d'un long usage;
Tout nous échappe avec le tems.

✲

A peine l'homme en sa carriere,
A-t-il fait quelques pas tremblans,
Qu'il sent décroître la lumiere,
Qui rendoit ses regards brillans.

✲

Dans son esprit rien ne s'imprime,
Dans son corps tout s'appésantit,
Et le mouvement qui l'anime
De jour en jour se ralentit.

✲

C'est ainsi que nos destinées
Nous rendent comme un bâtiment,
Qui succombant sous les années,
Se détruit insensiblement.

✲

Heureux ! qui de son édifice
Connoissant la fragilité,
S'en détache par sacrifice
Plutôt que par nécessité.



Heureuse l'ame, qui munie
D'un courage au-dessus du sort,
S'instruit, en méprisant la vie,
A ne pas redouter la mort !

QUESTION SUR LA POLITESSE,

Si elle tient du vice ou de la vertu ?

VOUS m'ordonnez, Madame, de vous dire mon sentiment sur la question proposée, sçavoir : si la politesse tient plus du vice que de la vertu, & à laquelle de ces deux choses elle doit son origine ; j'aurai l'honneur de vous dire qu'après y avoir rêvé, je trouve que ce n'est pas une question, & que la vraie politesse tient tout de la vertu, & rien du vice.

Pour connoître, il faut définir ;

La politesse est sans caprice,
Et c'est un art sans artifice;
Comment peut-elle donc tenir
Moins de la vertu que du vice?

Ne croyez pas, Madame, que ce soit là toute sa définition. Il est important pour l'honneur de cette aimable vertu de lever un doute qui lui est si désavantageux, en tirant le voile qui nous dérobe les attraits & les charmes qui l'accompagnent.

Pour la bien dévoiler, il nous faut convenir
Qu'elle doit s'ajuster aux loix, aux bienséances,
A certains agrémens joint à des prévoyances,
Pour la societé qu'on veut entretenir;
A l'esprit attentif, à la prudence extrême
De sçavoir l'art d'unir ce qu'on doit au prochain,
Et ce qu'on se doit à soi-même;
Ce raisonnement est certain.

Cette définition paroît plus détaillée; & je vais la mettre dans tout son jour, en démasquant l'erreur qui nous empêche de la découvrir.

Je sçais qu'on confond presque toujours la politesse avec la civilité & la flaterie, dont la premiere est bonne, mais moins excellente & moins rare que la politesse, & la seconde

mauvaise & insupportable, lorsque cette même politesse ne lui prête pas ses agrémens. Tout le monde est capable d'apprendre la civilité qui ne consiste qu'en certains termes & certaines cérémonies arbitraires, sujettes comme le langage aux paiis & aux modes; mais la politesse ne s'apprend point sans une disposition naturelle, qui à la vérité a besoin d'être perfectionnée par l'instruction & par l'usage du monde; elle est de tous les tems & de tous les paiis, & ce qu'elle emprunte d'eux est si peu essentiel, qu'elle se fait sentir au travers du stile le plus ancien & des coutumes les plus étrangeres. La flaterie n'est pas moins naturelle ni moins indépendante des tems & des lieux, puisque les passions qui la produisent ont toujours été, & seront toujours dans le monde. Il semble que les conditions élevées devroient garantir de cette bassesse, mais il se trouve des flateurs dans tous les états. Quand l'esprit & l'usage du monde enseignent à déguiser ce défaut sous le masque de la politesse, en se rendant agréable, il devient plus pernicieux, mais toutes les fois qu'il se montre à découvert, il inspire le mépris & le dégoût, souvent même aux personnes de qui il est employé.

Il la faut distinguer de cette complaisance,
Où la bouche & le cœur sont peu d'intelligence,

Pour ce qui n'est que simple acueïl;
Ces deux devoirs ont leurs limites,
Trop poussés, ils sont hipocrites,
Affectés, ils ne sont qu'orguëil.

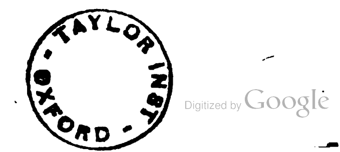
Ces défauts sont étrangers à la politesse qui plaît toujours & qui est estimée.

N'est-ce pas sous ses étendars,
Que se lie un étroit commerce?
N'est-ce pas au milieu des arts
Que son utilité s'exerce?
Elle apprend à former ces douces liaisons
Qui font les agrémens de toutes les saisons;
Et nous voyons les Cours, les Villes
Redevables à ses bienfaits;
Par elle, dans nos domiciles,
Nous goûtons une heureuse paix.

En effet, si on juge de sa nature par le terme dont on se sert pour l'exprimer, on n'y découvre rien que d'innocent & de loüable. Polir un ouvrage dans le langage des artisans, c'est en ôter ce qu'il y a de rude & d'inégal, y mettre le lustre & la douceur, dont la matiere qui le compose se trouve susceptible, & en un mot le finir & le perfectionner. Si on donne à cette expression un sens spirituel, on trouve de même que ce

qu'elle renferme est bon; un discours, un écrit poli, des manieres, des conversations polies, cela ne signifie-t-il pas que ces choses sont exemptes de l'enflure, de la rudesse & des autres défauts contraires au bon sens & à la societé civile? & qu'elles sont revêtuës de la douceur, de la modestie & de la justesse que l'esprit cherche, & dont la societé a besoin pour être paisible & agréable. Tous ces effets renfermés dans de justes bornes, ne sont-ils pas bons, & ne conduisent-ils pas à conclure que la cause qui les produit, ne peut être aussi que bonne?

Je ne sçais si je la connois bien, mais il me semble qu'elle est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante, qui rend l'esprit attentif, & lui fait découvrir avec délicatesse tout ce qui a rapport à cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est bon de soi, que pour le produire soi-même suivant sa portée; je dis, suivant sa portée, parce qu'il me paroît que la politesse, aussi-bien que le goût, dépend du tour de l'esprit, plutôt que de son étenduë, & que comme il y a des esprits médiocres qui ont le goût très sûr dans tout ce qu'ils sont capables de connoître, & d'autres très élevés qui l'ont mauvais ou incertain, il se trouve de même des esprits de la premiere classe, dépourvûs de politesse, & de communs qui en ont beaucoup.



Je vous avouë qu'en lisant l'histoire des anciens Romains, j'ai été extrêmement surpris de n'y avoir point trouvé cette aimable politesse.

Je me suis souvent étonné,
Parcourant les faits autentiques
Des plus fameuses Républiques,
D'y voir le peuple abandonné
Aux manieres les plus rustiques;
Je lisois chez les vieux Romains
Mille & mille traits de justice;
Je voyois tous leurs souverains
Régler l'ordre de leur milice,
L'adresse y faire son office;
Mais j'étois comme au désespoir
De n'y jamais appercevoir
Que des gens fiers de leur rudesse,
Et dépourvûs de politesse.
Je m'embarque avec Xénophon,
Pour voir les coutumes de Perse,
Et ne trouve en la nation
Qu'impolitesse en son commerce.
Je reviens aux premiers Gaulois,
Et n'y découvre point les loix
De cette aimable politesse.
Je m'adresse aux Athéniens,
Et vois Phocion & Socrate,
Alcibiade & Pisistrate

La bannir de leurs entretiens.
De-là je passe au tems d'Auguste,
Où régna toujours l'esprit juste ;
Si l'on y vit briller les traits
D'une sçavante politesse,
Ce ne fut que par les attraits
Et du luxe & de la molesse.

On ne finiroit point, si on examinoit en détail, combien ce défaut de politesse se fait sentir, & combien, s'il est permis de parler ainsi, elle embellit tout ce qu'elle touche. Quel courage ne faut-il pas avoir pour pénétrer les bonnes choses sous une enveloppe grossiere & mal polie ! combien d'écrits & de discours bons & sçavans qui sont rejettés, & dont le mérite n'est découvert qu'avec travail, par un petit nombre de personnes, parce que cette aimable politesse leur manque : & au contraire, qu'est-ce que cette politesse ne fait point valoir ?

Dans tous les états différens ;
Elle égale toujours les petits & les grands ;
Sous son empire heureux s'adoucit l'esclavage,
Sans orguëil, sans envie elle unit, elle engage ;
Sans fiel, sans dureté, compatissante aux maux,
Elle n'insulte point aux plus grossiers défauts ;
Elle fait tout valoir, un geste, une parole,
Et le silence même y sçait joüer son rôle.

Enfin les moindres choses, guidées par elle, sont toujours accompagnées de graces, & deviennent souvent considérables. En effet, sans parler du reste, de quel usage n'est point quelquefois ce silence poli dans les conversations les plus vives ? c'est lui qui arrête les railleries, précisément au terme qu'elles ne pourroient passer sans devenir piquantes, & qui donne aussi des bornes aux discours qui montreroient plus d'esprit que les gens avec qui on parle, n'en veulent trouver dans les autres. Ce même silence ne supprime-t-il pas aussi fort à propos plusieurs réponses spirituelles, lorsqu'elles peuvent devenir ridicules ou dangereuses, soit en prolongeant trop les complimens, soit en excitant quelques disputes ? Ce dernier usage de politesse la releve infiniment, puisqu'elle contribue à entretenir la paix, & que par-là il devient, si on l'ose dire, une espéce de préparation à la charité.

Vous femmes & maris, ce trait vous intéresse,
Si vous vivez ensemble, & calmes & contens,
Vous devez rendre grace à cette politesse,
Qui tempere l'ennui de la longueur des tems.

Il est encore bien plus glorieux à la politesse d'être souvent employée dans les écrits & dans les discours de morale; ceux même

de la morale chrétienne, font comme un vehicule qui diminue, en quelque forte, la pesanteur & l'apprêté des préceptes & des corrections les plus austeres.

J'avoue que cette même politesse étant profane & corrompuë, devient souvent un des plus dangereux instrumens de l'amour propre & déréglé; mais en convenant qu'elle est corrompue par quelque chose d'étranger, on prouve, ce me semble, que de sa nature elle est pure & innocente; & c'est dans cét état simple qu'elle doit être considerée, pour répondre à la question proposée.

Je ne présume pas assez de moi-même, pour pouvoir décider cette question; je ne puis seulement m'empêcher de croire que la politesse ne tire son origine de la vertu; qu'en se renfermant dans l'usage qui lui est propre, elle demeure vertueuse, & que, lorsqu'elle sert au vice, elle éprouve le sort des meilleurs choses dont les hommes vicieux corrompent l'usage.

Elle éprouve le sort de mille fleurs naissantes,
Dont un air venimeux vient infecter les plantes;
Elle est comme l'esprit, le sçavoir, la beauté,
Qui conservent toujours leur lustre & leur bonté,
Quoiqu'ils soient corrompus par un mauvais usage;
Elle est comme une épée entre les mains du sage,

Et d'un homme rébelle, ardent & furieux :
L'un s'en sert pour la paix qu'il assure en tous lieux,
Et l'autre en son couroux, s'abandonnant aux crimes,
Porte partout sa rage, & s'en fait des victimes.

Tous les abus, en un mot, qui naissent de la politesse, n'empêchent pas qu'elle ne soit essentiellement un bien, tant dans son origine, que dans ses effets, lorsque rien de mauvais n'en altere la simplicité.

Voilà, Madame, une dissertation que vous trouverez un peu longue ; je souhaite qu'elle n'ait que ce seul défaut. J'ai l'honneur d'être, &c.

§ *LES RIVAUX RÉUNIS.*

ALLÉGORIE.

Par M. PESSELIER.

TANT que dans ce bas monde on vit régner Astrée,
Les fortunés Mortels exempts de tout excès,
Des folles passions, de la morale outrée,
N'éprouverent point les accès.
L'art d'accord avec la Nature,
Sans la farder l'embélissoit ;

Sur le cœur de la créature
La vertu, ſans force agiſſoit
De concert avec l'innocence.
Sans crime & ſans ennui le plaiſir exerçoit
Une légitime puiſſance
Qui de ſes Etats banniſſoit
L'importune contrainte & l'aveugle licence.
Au bon ſens l'eſprit s'uniſſoit,
L'amuſante jeuneſſe étoit d'intelligence
Avec la ſolide raiſon;
La raiſon à ſon tour, ſans chaînes, ſans priſon,
Pour l'aimable jeuneſſe avoit de l'indulgence;
Et pour dire encor plus, Cupidon & l'Hymen
Se tenoient toujours par la main.
Mais dès que les forfaits pires que le tonnerre,
De leurs noires vapeurs eurent couvert la terre,
A l'erreur, au vertige, aux ſentimens pervers,
La diſcorde en fureur livra notre Univers,
Tout, juſques aux vertus ſe déclara la guerre.
Depuis ce funeſte revers
Dans un juſte milieu rien ne ſçauroit plus être,
On donne ſeulement en des excès divers;
La Nature eſt groſſiere, & l'Art eſt Petit-maître.
Loin du bon ſens l'eſprit parle à tort à travers;
Sous l'habit d'un Pédant j'ai peine à reconnaître
Le bon ſens métamorphoſé;
Il ſe guinde, il eſt empeſé;
La vertu n'eſt qu'une bigotte,

Le plaisir est un libertin,
La jeunesse extravague, & la raison radotte;
La retenue est une sotte,
L'enjoüement un vrai calotin;
L'Hymen chasse l'Amour, & l'Amour le balotte;
L'audace, à l'œil vif & mutin,
Dans Paris se promene en robe de satin,
Et peut-être qu'un beau matin
On verra le beau sexe arborer la culotte.
Ainsi tout est boulleversé,
Ainsi du monde renversé,
Se tourne la tète falotte.
Ne verrons-nous jamais renaître l'heureux tems
De cette céleste harmonie
Qui sçavoit contenir le cœur & le génie
Par de sages décrets dont ils étoient contens?
Oüi, nous les allons voir renaître ces instans.
C'est en vous, aimable Silvie,
Que le Ciel prétend rassembler
Ces illustres Rivaux que l'infernale envie
Dans leur douce union avoit osé troubler.
Je vois revivre en vous cette belle nature
Qui, sans trop s'éloigner de la simplicité,
De l'art emprunte la culture
Pour relever l'éclat d'une jeune Beauté.
Vous aimez les plaisirs sans cesser d'être sage,
Et jamais la raison ne sonna le tocsin
Sur les amusemens dont vous faites usage;

Votre

Votre eſprit, au bon ſens, ne fait aucun larcin,
La jeuneſſe pour vous n'eſt qu'un lieu de paſſage
Qui d'un âge plus mûr vous montre le chemin
Dans les enchantemens qu'enfante le bel âge,
Pour ſçavoir comme vous en prévoir le déclin.
Que d'ennemis, jeune Silvie,
Vous avez réconciliés :
Puiſſent-ils vous être liés
Pendant le plus long cours de la plus belle vie !
Pour vous, je vois encore en faveur des Humains
Un raccommodement à faire,
L'ouvrage eſt digne de vos mains,
Mais vous ne pouvez ſeule arranger cette affaire.
L'Amour avec l'Hymen vous ſont recommandés,
Depuis long-tems ces Dieux ne ſe ſont accordés,
Enſemble il faut les faire boire ;
Quand remporterez-vous cette illuſtre victoire ?
Trop heureux le Mortel à qui vous prétendez
Faire partager la gloire
De les avoir raccommodés !

¶ On croit quelquefois vîte de la Mort, quand elle eſt fort proche. C'eſt ce qui eſt arrivé à une jeune Perſonne, qui n'ayant qu'un peu de fiévre, dit en badinant à un galant Homme qui lui rendoit des ſoins aſſidus, que quand elle ſeroit morte, elle

vouloit qu'il donnât son cœur à une de ses Amies, qu'elle lui nomma. Sa fiévre ayant augmentée, elle mourut peu de jours après. Un jeune Gentilhomme que les affaires n'empêchent point de songer de tems en tems à faire sa Cour aux Muses, a fait là-dessus les Vers suivans.

A DAMON,

Sur ce qu'Iris lui avoit ordonné en mourant d'aimer Célimene.

STANCES.

IL est donc vrai, Damon, vous aimez Célimene !
Votre Iris, en mourant, fit naître cette ardeur,
Lorsque par Testament, pour serrer cette chaîne,
Elle lui laissa votre cœur.

*

Je sçais qu'il étoit de sa gloire
De placer en bon lieu vos vœux ;
Mais honorez-vous sa mémoire ?
Vous sentez-vous bien amoureux ?

Plus vous serez sensible à cette Amour nouvelle
Dont pour vous Iris a fait choix,
Et plus vous montrerez de zele
A remplir ses dernieres loix.

✲

Non, non, ne craignez rien, on n'en sçauroit médire,
Aimez en toute sureté;
Iris avant sa mort voulut bien y souscrire.
Si vous tournez vos vœux vers un autre côté,
C'est la marque de son Empire,
Non de votre légereté.

✲

Malgré ce changement d'hommage
Votre cœur ne s'est point mépris;
Mais croyez-moi, Damon, pour n'être point volage,
Dans Célimene il faut que vous aimiez Iris.

✲

Lorsqu'à votre jeune Maîtresse
Vous rendrez des soins à l'écart,
Plein d'Iris, conduisez si bien votre tendresse,
Qu'elle en ait la meilleure part.

✲

L'affaire eſt aſſez délicate,
Gardez de vous tromper, gardez de la trahir.
Pour un nouvel Objet quand vôtre amour éclate,
Ne faites-vous rien qu'obéir?

✡

On ſçait qu'à prendre feu votre ame eſt aſſez prompte,
Qu'un bel œil peut beaucoup ſur vous.
Célimene fait voir cent charmes des plus doux,
Ne l'aimeriez-vous point tout à fait pour ſon compte?

✡

Les vivans, ce dit-on, font oublier les morts.
Ces derniers n'ont rien que de ſombre.
Me trompai-je, Damon? je crois qu'un joli corps
Vous accommode mieux qu'une ombre?

✡

Voulez-vous y penſer ſouvent?
Dans Célimene, Iris doit être regardée.
Ce rapport eſt aiſé; mais ce n'eſt qu'une idée,
Et l'amour veut plus que du vent.

✡

Comme d'une viande légere
Le vôtre aſſez mal ſe nourrit,
Pour le mieux ſoutenir, il faut que la matiere
Accoure au ſecours de l'eſprit.

✡

Lui ſeul ne rendroit pas une flâme conſtante ;
Et quand celui d'Iris eſt remonté là-haut,
Une belle & jeune Vivante
Eſt beaucoup mieux ce qu'il vous faut.

✡

Cependant voulez-vous m'en croire,
Prendre le parti le meilleur ?
Qu'Iris ait toute la mémoire,
Et Célimene tout le cœur.

✡

Vous y trouverez votre affaire,
Et ce partage fait ainſi
A toutes deux vous laiſſant ſatisfaire,
Vous vous ſatisferez auſſi.

¶ J'ajoute un Sonnet de M. l'Abbé *du Claux*. Il le fit ſur ce qu'un jeune Marquis, auſſi galant que bienfait, avoit ſervi de Cocher à deux aimables Perſonnes, dont l'une a touché ſon cœur.

*A M. le Marquis de B***.*

LES Chevaux du Soleil ſçavoient bien leur leçon ;
Attelés dès long-tems au char de la lumiere,

Ils ne quittoient jamais leur chemin ordinaire:
Et quel fut cependant le ſort de Phaëton ?

✿

Prenez donc garde à vous, trop hardi Céladon ;
Ceux que vous conduiſez ignorent leur carriere ;
Quand le cœur vous dira de regarder derriere,
N'allez pas ſuccomber à la démangeaiſon.

✿

Le péril en eſt grand ; vous avez plus à faire
Que n'avoit autrefois ce Cocher téméraire,
Dont partout l'imprudence alluma tant de feux.

✿

Son emploi demandoit moins de ſoin, moins de
peine ;
Car pour ſon coup d'eſſai, ce beau Fils de Climene
Ne menoit qu'un Soleil, & vous en menez deux.

¶ Ce Sonnet a donné lieu à cette Réponſe qui eſt de l'Auteur des Stances qui le précédent.

SUR l'exemple de Phaëton
N'intimidez point Céladon,
Son entrepriſe eſt différente ;
En conduiſant un Char, il conduit une Amante ;
Mais l'Amour eſt ſur le timon.

✿

Ce petit Dieu tient une resne ;
L'Amant peut-il manquer alors de réussir ?
Il doit mener le Char sans peine ;
La Belle suit avec plaisir.

✡

Tel Cocher n'est point téméraire.
Pourquoi de Phaëton craindroit-il le destin ?
Qu'il tourne à droite, à gauche, il sçait ce qu'il peut faire,
L'Amour applanit son chemin.

¶ Un Officier de Robe de Paris, qui plaidoit à Roüen, & qui sçavoit adoucir les ennuis du Procès par le plaisir de la societé & de la galanterie, eût occasion de faire les Vers suivans, pour deux belles Demoiselles de qualité, qui étoient amies.

A Mesdemoiselles D. & du T.

QUE vous êtes bien assorties
D'esprit, d'humeur & d'agrément !
Jeunes & constantes Amies,
Vous sçavez toutes deux charmer également.

✡

Mais enfin si, malgré vos tendres sympaties,

Il falloit entre vous fixer un seul Amant,
On vous verroit alors peut-être désunies
Sur ce point seulement.

☆

Ou je serois le plus trompé du monde,
Ou sur ce point il vous mettroit d'accord.
A vous voir, belle Brune, à vous voir, belle Blonde,
Pour vous je décide d'abord,
Que son cœur habile en tendresse,
Pour vous deux tour à tour se laissant enflâmer,
Auroit toujours le doux plaisir d'aimer,
Et celui de changer sans cesse.

¶ Les deux mêmes Demoiselles, avec une autre de leurs Amies, avoient fait entr'elles pour se réjoüir un Ordre de Chevalerie, qui portoit pour titre, *L'Ordre du Bleu*, & toutes trois prierent l'Auteur de leur envoyer des Vers sur ce sujet, à quoi il satisfit par ceux-ci.

¶ *Pour Mademoiselle de... sur la Chevalerie de l'Ordre du Bleu.*

LE Bleu, cette couleur des Cieux,
Que la Nature a mise dans mes yeux,

Fut de tout tems ma couleur plus chérie,
Et je l'ai destinée à la Chevalerie
De l'Ordre où je préside, & qui porte son nom.
Il va parmi le Sexe être d'un grand renom.
Je ferai choix de Chevalieres,
Qui soient, ainsi que moi, nobles, jeunes & fieres;
Elles feront un vœu d'aimer fidellement,
Et sans blesser les oreilles austeres,
Par Bleu sera leur jurement.

§ *Pour Mademoiselle D[illegible] Chevaliere de l'Ordre du Bleu.*

AVEC plaisir on me verra paroître
Dans cét Ordre nouveau galamment inventé.
J'en approuve les loix, je mérite d'en être,
On sçait qu'il ne me manque aucune qualité,
Et je suis jeune, noble & fiere.
Mais quoi faut-il jurer? moi, je balance un peu.
Et bien soit, je jure, par Bleu,
Que foi de brave Chevaliere,
Je veux aimer qui m'aimera,
De mon Sexe s'entend; car pour l'autre, on verra.

¶ *Pour Mademoiſelle du T. autre Chevaliere de l'Ordre du Bleu.*

QUI n'aimeroit le Bleu, cette couleur céleſte
Qui marque la fidélité,
Qualité rare en ce ſiécle gâté ?
Pour moi je jurerai de reſte,
De l'obſerver dans l'Ordre entre nous inventé.
Ce ſerment en rien ne me bleſſe,
Faites comme je fais, je crois ſans vanité,
Qu'en amitié, comme en tendreſſe,
On doit avoir pour moi la même qualité.

¶ L'Auteur joüant à de petits jeux dans une Compagnie, dont étoient les deux mêmes Demoiſelles, on lui ordonna un Quatrain pour chacune d'elles.

¶ *Pour Mademoiſelle D.*

AVEC vous, belle Iris, joüer aux petits jeux,
C'eſt un plaiſir charmant, mais il eſt dangereux.
Tel qui croit n'y trouver qu'un léger badinage,
Y laiſſe pour toujours ſa liberté pour gage.

¶ Pour Mademoiselle du T.

LORSQUE pour satisfaire aux loix des petits jeux,
Philis, vous demandez quelque chose pour gage,
Je sens qu'à d'autres loix votre beauté m'engage,
Et ne puis refuser mon cœur à vos beaux yeux.

¶ CLORIS.

ALLEGORIE

POUR MADAME DU **.

Par M. JOURDAN.

ORNEZ une Beauté brillante
Des dons de l'esprit & du cœur.
Qu'elle ait des graces, qu'elle enchante
Par l'enjoûment de son humeur.
Que ses manieres soient aimables,
Et que des talens agréables
Relevent encor tant d'appas;
Que pour la voir, que pour l'entendre
Chacun précipite ses pas;
Qu'elle ait toujours de quoi surprendre

E 6

Tous les cœurs & tous les eſprits :
Enfin, qu'on l'aime, qu'on l'admire,
Que ſon nom partout ſur la Lyre
Soit célébré. Voilà Cloris.

Vénus ne vit point ſans allarmes
Cette Rivale de ſes charmes
La ſurpaſſer par des attraits
Que la Déeſſe n'eut jamais.

Eh quoi! Vénus! une Immortelle
Ne devoir un nombre de cœurs
Qu'à l'avantage d'être belle!
En rougir! & cette Mortelle
Voir mille autres dons plus flâteurs
A la beauté s'unir chez elle,
Pour triompher de tous les cœurs!
Et je ſouffre qu'on me raviſſe
Un bien pour moi ſi précieux!
Puniſſons-la. Que de ſes yeux
L'éclat à jamais s'obſcurciſſe!

Elle dit, & de ſon effet
Déja la menace eſt ſuivie.
Victime de la jalouſie,
Cloris n'ouvre plus qu'à regret
Ces yeux, dont le feu dans les ames
Avoit allumé tant de flâmes;

Ces yeux, pour qui le plus beau jour
N'eſt plus qu'un foible crépuſcule.
Au gré de ſa rage crédule,
Vénus triomphe. Envain l'Amour
Veut la fléchir par ſa triſteſſe.
Pleure, gémis, dit la Déeſſe.
Ingrat! ce qui fait ton ennui,
Rétablit mes droits. Aujourd'hui
Que tout ſe ſoumette, ou me craigne!
Cloris n'a plus d'yeux. Vénus regne.

Vain triomphe pour tes appas,
Cruelle! tu ne regnes pas.
Cloris vit, & toujours aimable.
Tout ce qu'elle avoit d'eſtimable
Lui reſte; ſon cœur, ſon eſprit,
Et ſes talens que l'on chérit,
Et ſes vertus que l'on adore.
Sans ſes yeux qu'elle eſt belle encore!
Sans ſes yeux! que dis-je? elle eſt chere
Au Dieu du Pinde. Les ſecrets
De l'un † des Arts, dont il eſt pere,
Sont-ils donc perdus pour jamais;
Et faut-il qu'envain il la plaigne?
Non. Il parle. Son art agit.
Son art la vange & te punit.
Cloris a des yeux, †† Cloris regne.

† *La Médecine.*
†† *C'eſt le célébre* Gendron *qui par ſes ſoins a opéré cette guériſon ſurprenante.*

POËSIES DE FEU M. DE LALANE.

Sur la Mort de sa Femme.

STANCES.

VOICI la solitude où sur l'herbe couchés,
D'un invisible trait également touchés,
Mon Amarante & moi prenions le frais à l'ombre
De cette forêt sombre.



Nous goûterions encore en cét heureux séjour
Les tranquilles plaisirs d'une parfaite amour,
Si la rigueur du sort ne me l'eût point ravie
Au plus beau de sa vie.



Est-ce donc ici-bas une loi du destin
Que la plus belle chose y passe en un matin ?
Falloit-il en un jour voir Amarante naître
Et la voir disparaître ?

Des plus vives couleurs la Nature avoit peint
Et ſon front, & ſa bouche, & ſes yeux, & ſon teint ;
De cent charmes divers le mélange admirable
La rendoit adorable.



Les graces & l'amour, avec tous leurs appas,
D'une cadence noble animerent ſes pas,
Elle fut tout enſemble en ſon port, en ſon geſte,
Et pompeuſe, & modeſte.



Son eſprit étonna les plus rares eſprits,
Sur les plus éclatans il emporta le prix,
Et né démentit point l'origine premiere
D'où ſortit ſa lumiere.



Le Ciel ne fut jamais en ſes plus grands éforts
Si prodigue à verſer ſes plus riches tréſors,
Que quand de ſa plus pure & plus brillante flâme
Il forma ſa belle ame.



De tant de biens enfin ſon corps ſe vit comblé,
Que pour en trop avoir il en fut accablé ;
Ainſi tombe une fleur dont la tige eſt moins forte
Que le faix qu'elle porte.



O Dieux ! injustes Dieux, de mes larmes témoins,
Oû que n'eut-elle plus, ou que n'eut-elle moins !
Plus de force pour vivre, ou moins de dons célestes
A son corps si funestes !

✡

Ah ! j'adresse ma plainte à qui n'écoute pas,
Et je murmure envain d'un si cruel trépas ;
Quand une fois la Parque arrête notre course,
Nous tombons sans ressource.

✡

Je sçais bien, ma Raison, qu'en ce dernier malheur
Il n'est point de remede à mon âpre douleur ;
Sous d'incurables maux mon ame est abattuë,
Et c'est ce qui me tuë.

✡

Mais, ô toi, fier tyran, mon superbe ennemi,
Destin, poursui ton coup, tu n'as fait qu'à demi ;
Ne vois-tu pas encore, en ma langueur mourante,
Un reste d'Amarante ?

✡

Si je fus tout en elle en lui donnant ma foi,
En me donnant la sienne elle fut tout en moi ;
Lorsque par ton décret sa mort fut résoluë,
La mienne fut concluë.

Exécute ſur moi cét arrêt inhumain ;
Amarante me preſſe, elle me tend la main,
Et dans mon triſte cœur j'ois le ſien qui s'écrie ;
Vien, Daphnis, je te prie.



Au nom d'une ſi tendre & ſi forte amitié,
Deſtin, ſois pitoyable en manquant de pitié,
Joins mon ombre à la ſienne, & dans ſa ſépulture
Confons notre avanture.



Ce ténébreux ſéjour, tout horrible qu'il eſt,
Des biens dont je me flate eſt le ſeul qui me plaît,
Et ce froid monument, où ma flâme repoſe,
Eſt pour moi toute choſe.



Ainſi parloit Daphnis en irritant le ſort
Qui de ſon Amarante avoit hâté la mort :
Heureux, ſi dès l'inſtant qu'elle ceſſa de vivre,
Il fut mort pour la ſuivre.



Mais le Ciel qui le plonge en un gouffre d'ennui,
Pour la gloire d'amour l'a gardé malgré lui,
Afin que dans ſa bouche Amarante demeure,
Et revive à toute heure.



A M. MENAGE.

STANCES.

AFFRANCHIS-TOI, romps tes liens,
Quelques légers qu'ils puissent être ;
Vien, MENAGE, en ce lieu champêtre :
Où content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maître.

Non que le maître que tu sers
Ne soit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de tes fers
Ne soit charmante & désirable.

Lui-même viendroit dans ces bois
Joüir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'étoient point le salut du monde.

Toi qui peux prendre ce loisir,
Fui le tumulte de la Ville ;
Et si tu veux être tranquille,
Ton ame ne sçauroit choisir
Un plus délicieux azile.

Tes ſens y goûteront en paix
Ce que la Nature nous donne,
Qui, toute ſimple & toute bonne,
Y communique ſes bienfaits
Sans les refuſer à perſonne.

Les plaiſirs y ſont purs & doux
Comme l'air que l'on y reſpire;
L'innocence y tient ſon empire,
Et chacun, ſans être jaloux,
Y poſſede ce qu'il déſire.

La folle paſſion d'amour
En eſt entierement bannie,
Et l'ambitieuſe manie,
En cét agréable ſéjour,
N'exerce point ſa tyrannie.

La plus éclatante grandeur
Pour qui le courtiſan s'immole,
Nous eſt moins qu'une vaine idole,
Et nous mépriſons la ſplendeur
De tous les tréſors du Pactole.

Nous n'avons ſçû que trop ſouvent
Tout ce que peut un beau viſage;
Mais par un tel apprentiſſage,
Notre cœur devenu ſçavant,
En eſt auſſi devenu ſage.

Ici, comme dans un miroir,
Notre ame, à soi-même connuë
Et de nulle erreur prévenuë,
Se considere & se fait voir
Libre, sans fard & toute nuë.

Des violentes passions
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un Dédale échappée,
A bien régler ses actions
Elle est seulement occupée.

Chacun sçait que mes tristes yeux
Pleuroient ma compagne fidelle,
AMARANTE qui fut si belle
Que l'on n'a rien vû sous les Cieux
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

J'allois succomber aux ennuis,
Lorsque je trouvai sans étude
Un charme en cette solitude,
Qui me laissant de douces nuits,
Enchanta mon inquiétude.

Si ton sein rongé de souci
Porte quelque trait qui l'enflâme,
Nos jardins en ont le dictame:
Et dès que tu seras ici,
Tout sera paisible en ton ame.

Vien donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune & ſes careſſes,
L'amour & toutes ſes tendreſſes
Cedent aux ſolides vertus
Qui ſont nos biens & nos maîtreſſes.

5 EGLOGUE. DAPHNIS.

SOUS les arbres ſacrés de ce fameux Vallon
Où le divin GONDY repréſente Apollon,
Daphnis renouvellant ſes fortunes paſſées,
Erroit à la merci de ſes triſtes penſées,
Et par les ſons plaintifs de ſa mourante voix,
Attendriſſoit le cœur des Nymphes de ces bois;
Quand frappé tout d'un coup & ravi par l'oreille
D'une douce muſique à nulle autre pareille,
Il ſe traîna ſans bruit au travers des buiſſons,
Pour oüir de plus près de ſi douces chanſons.
Hélas! il les oüit, & ſon ame abattuë,
Loin d'en voir émouſſer la pointe qui le tuë,
La ſentit plus picquante, & s'abreuvant de fiel,
Convertit en poiſon les délices du Ciel.
Ménalque & Lycidas formoient cette harmonie,
Et le beau feu d'amour échauffant leur génie,
Tous deux amis parfaits, mais plus parfaits amans,
Découvroient à Damon leurs divers ſentimens.

Devant lui chacun d'eux, avec d'égales armes;
Défendoit sa Bergere, en exprimoit les charmes,
Et voulant acquérir le titre de vainqueur,
Appuyoit de sa voix le parti de son cœur.
Tant de rares beautés naïvement dépeintes
Donnerent à Daphnis de mortelles atteintes.
L'image d'Amarille & celle de Phyllis
Tirerent du tombeau ses feux ensevelis,
Et sa chere Amarante apparut à son ame,
Lançant de ses beaux yeux une subtile flâme,
Qui flatant son amour d'un plaisir imparfait,
Accrut de sa douleur le véritable effet.

O toi! s'écria-t-il, fugitive Amarante,
Toi qui mene mon ombre après la tienne errante,
Toi, dont la cendre froide embrâse tous mes sens,
Ecoute le récit des peines que je sens.
Quand tu voyois le jour, & que ta belle vie
Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie;
Je fus le seul choisi pour être aimé de toi,
Et seul je méritai les gages de ta foi.
Mais pardon, si je dis que je t'ai méritée,
De ce terme insolent ne sois point irritée:
Si j'eus quelque mérite, Amour notre vainqueur
Le versa dans mon ame en régnant dans mon cœur.
Je sçais que ta beauté n'eut rien de comparable;
Qu'aux plus brillans esprits le tien fut préférable;

Que les vertus, les ris, les graces, les amours
Pour te faire admirer te suivirent toujours;
Que ces brillans regards dont tu nous fis la guerre
Tirerent après toi tous les yeux de la terre;
Et qu'enfin la Nature épuisa ses trésors,
Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton corps.
Cependant tu m'aimas, & j'eus le bien suprême
De voir ta flâme égale à mon ardeur extrême,
Dès que, pour nous unir, le soin des immortels
Eût épuré mes feux aux piés de leurs autels.
O fortunés momens! ô flateuses pensées!
O biens évanoüis! ô délices passées!
Mais de quoi, malheureux, osé-je discourir?
Puis-je, ô mon Amarante, y songer sans mourir?
Que fais-je de ma vie après t'avoir perduë?
Qu'as-tu fait de ta flâme au tombeau descenduë?
Y gardes-tu toujours ta premiere amitié?
De l'ennui qui me ronge as-tu quelque pitié?
Dis-moi si chez les Dieux ce beau soin te dévore?
Et si de ton Berger il te souvient encore?
Ah! tu ne réponds rien, méconnois-tu ma voix?
Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois?
Est-ce donc qu'on oublie, au bord des sépultures,
De ses chastes amours les douces avantures?
De moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas,
Je veux vivre & souffrir pour ne t'oublier pas;

Et que de mes tourmens la ſuite douloureuſe
Faſſe vivre à jamais notre hiſtoire amoureuſe.

Là cét Amant ſe tût, & par mille ſanglots
Accompagnés de pleurs répandus à grands flots,
Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,
Et gémir de pitié l'air, les eaux & les arbres.

Damon qui l'apperçut, & qui dans ce malheur
Du mal de ſon ami fait ſa propre douleur,
Suivi des deux bergers qu'un même zele emporte,
S'approcha, le plaignit, & parla de la ſorte :

Daphnis, modérez-vous, c'eſt trop s'entretenir
Dans le trouble confus d'un mortel ſouvenir :
Les Dieux juſtes & bons ont mis votre Amarante
Au deſſus des flambeaux de la voûte éclairante,
Où ſe mirant ſans ceſſe en la ſource du bien,
Hormis votre repos, il ne lui manque rien.
Travaillez à ſa gloire, achevez-en l'ouvrage,
Montrez votre conſtance au milieu du naufrage,
Oppoſez la ſageſſe à la néceſſité,
Et prenez part vous-même à ſa félicité.

A ces mots animés de la voix & du geſte,
Daphnis fit une pauſe à ſa douleur funeſte,
Et ſi d'un ſage ami les ſublimes diſcours
De ſemblables douleurs pouvoient trancher le cours,

Il

Il eût trouvé ſans doute, en ce puiſſant remede,
L'entiere guériſon du mal qui le poſſede ;
Mais de ſon fier deſtin les aſſauts redoublés,
Remirent le déſordre en ſes eſprits troublés.
Auſſi-tôt il tomba dans ſa fureur premiere,
Reprit dans nos forêts ſa courſe coutumiere,
Du vent de ſes ſoupirs ſécha toutes nos fleurs,
Groſſit tous nos ruiſſeaux du torrent de ſes pleurs,
Etonna de ſes cris l'air & la terre & l'onde,
De ſon mal incurable entretint tout le monde,
Et chaque jour encor fait redire cent fois
La mort de ſa bergere aux échos de nos bois.

Fin des Poëſies de M. de Lalane.



STANCES.

A M. le Cardinal de Richelieu.

Par M. DE L'ESTOILLE.

RICHELIEU, dont l'eſprit plus grand que l'Univers,
Fait avec tant d'éclat refleurir cét Empire,
Je ne demande rien, en vous donnant ces Vers,
Qu'autant de votre tems qu'il en faut pour les lire.

Ceux que vous obligez d'un regard ſeulement,
De leur plus beau travail ont trop de récompenſe;
Vos jours ſont précieux, & n'ont pas un moment
Qui ne puiſſe acquérir quelque honneur à la France.

Elle occupe vos ſoins à reconduire au port
Son navire flotant au milieu de l'orage,
Et contre qui les vents ont fait un tel effort,
Que peut-être ſans vous il auroit fait naufrage.

Il vous doit ſon ſalut, ce vaiſſeau glorieux,
A qui tant d'ennemis vainement font la guerre,
Et qui portant un Roy toujours victorieux,
Porte tous les tréſors du Ciel & de la terre.

Cét Alcide abattit tous ces monſtres d'orgueil,
Qui tiendront à leur honte une place en l'hiſtoire,
Et dans l'Iſle de Ré, comme dans un cercueil,
De toute l'Angleterre il enterra la gloire.

Il a bien fait connoître à la Rébellion
Que ſa force n'eſt pas une force mortelle,
Et l'on n'admire plus le ſiége d'Ilion
Depuis que l'on a vû celui de la Rochelle.

Mais quand de ſes beaux faits nous nous entretenons,
Qui ne dit que vos ſoins, vos conſeils & vos veilles
Sont les meilleurs ſoldats & les plus forts canons
Qui furent employés à toutes ces merveilles?

Votre eſprit plus puiſſant que le feu ni le fer
Vit ſans aucune peur cette guerre allumée;
Il veilla ſur la terre, il veilla ſur la mer,
Et lui ſeul anima tout le corps de l'armée.

Il fit heureuſement des chaînes de Vaiſſeaux,
Et trouva le ſecret de captiver Neptune:
Il combla de rochers les abîmes des eaux,
Força les élémens, & domta la fortune.

Mais après des travaux à laſſer des Céſars,
Et que l'on doit ranger au nombre des prodiges,
Les Alpes vous ont vû triompher des hazars,
Et du grand Annibal retracer les veſtiges.

C'est-là qu'on oit gronder des torrens furieux,
Capables d'entraîner les plus forts édifices :
C'est-là que tous les monts s'élevent jusqu'aux Cieux,
Et que jusqu'aux enfers vont tous les précipices.

Cependant c'est par vous qu'un honneur immortel
Suivit dans ces déserts nos armes légitimes,
Et que Suze aujourd'hui n'est qu'un sanglant autel,
De qui nos ennemis ont été les victimes.

Ces païis de rochers, d'abîmes & de monts,
Apprirent à la fin à rendre obéïssance;
Et ces nouveaux enfers, avec tous leurs démons,
D'un Hercule nouveau connurent la puissance.

Il força leurs remparts, il abattit leurs forts,
Et fit voir qu'il n'est rien que son bras ne surmonte;
Le Piémont retentit à la chûte des corps,
Et rougit pour l'Espagne & de sang & de honte.

Lorsque votre valeur conduisoit nos guerriers
Dessus ces monts de glace aux dangers de Bellonne,
J'étois dessus des monts tous chargés de lauriers,
Et je vous en cueillois pour faire une couronne.

Mais voyant aujourd'hui cét art déshonoré,
Par qui malgré le tems votre nom s'éternise,
A vous donner des Vers j'ai toujours differé,
De peur de vous offrir ce que chacun méprise,

Ceux-ci n'ont rien de beau que leurs naïvetés,
Et ne vous donnent point de loüanges nouvelles ;
Il est de vos vertus comme de ces Beautés
Qu'un simple habillement fait paroître plus belles.

Des merveilles qu'on dit de mon Prince & de vous
Je fais dans mes écrits des rapports véritables,
Et les plus beaux romans doivent être jaloux
D'y voir des vérités plus belles que leurs fables.

Certes la Renommée a vû de tous ses yeux
La gloire que par vous la France a méritée ;
Et pour la publier elle vole en des lieux
Où ses aisles encor ne l'ont jamais portée.

Comme un nouveau miracle on accourt pour vous voir,
Vous êtes l'entretien des peuples & des Princes,
Et sans faire à Louis emploiier son pouvoir,
Le bruit de votre nom lui gagne des provinces.

L'envie a beau sécher de vous voir tant fleurir,
Et se nourrir du vent d'une injuste espérance :
On ne vous peut blesser sans nous faire mourir,
Ce que l'ame est au corps vous l'êtes à la France.

Envain la médisance attaque votre foy,
Et c'est contre le Ciel que sa bouche blasphême ;
Etre votre ennemi, c'est l'être de mon Roy,
Et l'être de mon Roy, c'est l'être de Dieu même.

ÉLÉGIE POUR OVIDE,

Mise au devant de la traduction de ses Métamorphoses.

Par M. DE LINGENDES.

OVIDE, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des Immortels ;
Ton éxil nous apprend qu'il étoit trop injuste,
Pour avoir des autels.

✡

Aussi t'ayant banni sans cause légitime,
Il t'a désavoué ;
Et les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'avoir trop loüé.

✡

Il falloit que ce fût un cruel, un barbare
De raison dépourvû,
Pour priver son païs de l'esprit le plus rare
Que Rome ait jamais vû.

Et bien que la rondeur de la terre & de l'onde
Obéït à sa loi,
Si devoit-il juger qu'il n'y avoit rien au monde
Qui fût si grand que toi.

✿

Mais ni ton nom fameux jusqu'aux bords d'où l'Aurore
Se leve pour nous voir,
Ni tes justes regrets, ni tes beaux Vers encore
Ne peuvent l'émouvoir.

✿

O combien s'affligea la Déesse d'Erice
Des plaintes que tu fis,
Et de voir un tyran faire tant d'injustice
Au maître de son fils!

✿

On tient qu'à ton départ les filles de mémoire
Se vêtirent de deuil,
Croyant que ce malheur alloit mettre leur gloire
Dans le fond du cerceuil.

✿

Le Tybre, de regret quittant sa robe verte,
Publia sur ses bords
Qu'il n'avoit jamais fait une si grande perte
Qu'il en faisoit alors:

Et qu'il eut moins d'ennui, lorſqu'en la Theſſalie
La fureur des Romains
Verſa le meilleur ſang de toute l'Italie
Avec ſes propres mains.

✡

Ses Nymphes qu'on voyoit s'aſſembler à la lune
Pour chanter tes beaux Vers,
Le laiſſerent tout ſeul pour ſuivre ta fortune
Au bout de l'Univers.

✡

Et je crois qu'auſſi-tôt qu'en laiſſant ton rivage,
Tu te mis deſſus l'eau,
Toi-même tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaiſſeau.

✡

Tu ne les vis pas ſeul, les Scythes qui les virent
En furent ébahis,
Et nous ont témoigné comme elles te ſuivirent
Juſque dans leur païs.

✡

Eux qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,
Les voyant en ces lieux,
Croyoient avec raiſon qu'on eût banni de Rome
Les hommes & les Dieux.

Ce fut lors que leur ame autrefois impaſſible
Et ſans nulle amitié,
Apprit en leur école à devenir ſenſible
Aux traits de la pitié:

✡

Et que leurs yeux nourris de ſang & de carnage,
En ſe rendant plus doux,
Se ſentirent moüillés, & trouverent l'uſage
De pleurer comme nous.

✡

Même on vit qu'en ce tems leurs roches ſe fendirent
En t'oyant ſoupirer,
Et qu'en s'amoliſſant leurs glaces ſe fondirent
Afin de te pleurer.

✡

Mais lorſque la pitié vit les roches contraintes
De prendre un cœur de chair,
Tu ſçûs qu'un ſeul Auguſte inſenſible à tes plaintes
En prit un de rocher.

✡

Hé! comment veux-tu donc qu'oubliant des exemples
Si pleins de cruautés,

Nous vantions ſa clémence, & lui donnions des temples
Qu'il n'a point mérités ?

✡

Romps plutôt les autels élevés à ſa gloire,
Et les emploiiant mieux,
Ote-lui le Nectar que tu lui faiſois boire
A la table des Dieux.

✡

Et n'attens plus de lui, ni de ton innocence
Ce que tu t'en promets ;
Auſſi bien le climat où tu pris ta naiſſance
T'a perdu pour jamais.

✡

Car les Dieux irrités ne ſe peuvent réſoudre
De rendre ce bonheur
A ce paiis ingrat, plus digne de la foudre
Que d'avoir cét honneur.

✡

On dit que l'Amour même en fut cauſe en partie,
Tant il eut de pouvoir ;
Et qu'il vint tout exprès au fond de la Scythie
Te le faire ſçavoir.

O! qu'il étoit alors bien changé de visage,
Et de ce qu'il étoit,
Quand tu prenois le soin de lui montrer l'usage
Des flêches qu'il portoit.

✡

Il n'avoit plus ses traits, il n'avoit plus ses armes,
Son arc, ni son flambeau :
Heureux si seulement, pour essuyer ses larmes,
Il eût eu son bandeau !

✡

Tel le vit-on jadis quand sortant de Cythere
Ayant les yeux ternis,
Et le poil tout poudreux il vint trouver sa mere
Qui pleuroit Adonis.

✡

Celui qui sans pitié l'eût pû voir de la sorte
Que tu le vis alors,
Pourroit voir d'un œil sec le cerceuil où l'on porte
Son pere entre les morts.

✡

Mais outre sa douleur, en sa face dépeinte,
Qu'il ne pouvoit céler,
Il paroissoit encor qu'une secrete crainte
L'empêchoit de parler.

Car ſe voyant nommer l'auteur de ta miſere,
Il n'oſoit t'approcher,
Et craignoit juſtement tout ce que ta colere
Lui pouvoit reprocher.

✡

Tu reconnus ſa crainte, & lui faiſant careſſe
Pour chaſſer ſon ennui,
La pitié t'empêcha d'augmenter ſa triſteſſe
En te plaignant de lui.

✡

Auſſi ce doux acceuil lui rendant le courage,
Il reprit ſes eſprits,
Pour te conter ainſi le ſujet du voyage
Qu'il avoit entrepris.

✡

Mon maître, te dit-il, ſçachant combien je t'aime
Par zele & par devoir,
Tu juges de la joye & du plaiſir extrême
Que j'ai de te revoir.

✡

Mais ſi je viens ſi tard en cette ſolitude,
Où l'on t'a confiné,
C'eſt la peur ſeulement, & non l'ingratitude
Qui m'en a détourné.

Car depuis ton exil tu m'as toujours fait craindre
De m'approcher de toi,
Le Ciel m'étant témoin qu'il ne t'oit jamais plaindre
Sans te plaindre de moi.

✲

Comme ſi recherchant, par une plainte injuſte,
D'avoir du reconfort,
Tu pouvois excuſer la cruauté d'Auguſte
Pour m'en donner le tort.

✲

Toutefois ſi tu crois la vangeance capable
D'adoucir ton ennui,
Je ne refuſe point de me dire coupable
De la faute d'autrui.

✲

Mais las! ſi ſans couroux tu vois dans mon viſage
Combien je ſuis changé,
Quel tourment me peux-tu déſirer davantage
Pour être mieux vangé?

✲

Ne te ſuffit-il pas de ſçavoir que ma gloire
Mourant de jour en jour,
Eſt réduite à tel point que je n'oſe plus croire
D'être encore l'amour?

Et qu'ayant négligé durant ta longue absence
Les traits que je portois,
Voyant ce que je suis, je perds la souvenance
D'être ce que j'étois?

Tu vois que j'ai perdu les marques immortelles
Que je soulois avoir,
Et que je ne me suis réservé mes deux aisles
Que pour te venir voir.



Ne pense pas pourtant que ces ruisseaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
Te veüillent conjurer de me donner des armes
Pour aller dans les Cieux.



Car je viens seulement en ce païs sauvage
Pour être plus content,
Et t'ôter le désir de revoir le rivage
Où le Tybre t'attend.



Mais Rome en t'oubliant se rend si fort ingrate,
Que les loix du destin
Te laisseroient plutôt voir le Gange ou l'Eufrate,
Que le fleuve Latin.

Fais donc ce qu'il ordonne, & puisque c'est la France
Qu'il t'a voulu choisir,
Permets que la raison t'ôte la souvenance
De ton premier désir.

✲

N'est-ce pas aujourd'hui qu'on la voit embellie
De tant de beaux esprits,
Qu'elle peut beaucoup mieux que l'injuste Italie
Te donner ton vrai prix ?

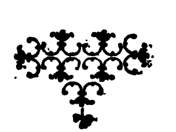
✲

* * * * * *

Va trouver les Français, où le destin t'appelle
Pour finir ton malheur ;
Et quitte sans regret ta langue maternelle
Pour apprendre la leur.

✲

* * * * * *



¶ CADEAU RÉCIPROQUE.

QUoique Paris ſoit le lieu de France où les plus agréables Parties ſe font, il y en a de galantes qui ne laiſſent pas de ſe faire ailleurs ; & ce qui s'eſt paſſé depuis peu en Province, en fera la preuve.

Deux aimables Sœurs, maîtreſſes d'elles-mêmes, quoiqu'elles ne ſoient point encore mariées, étant venuës ſe divertir l'hyver dans la Ville la plus proche du lieu où elles tiennent ménage à la campagne pendant l'été, y eurent à peine reçû les premieres viſites de leurs amies, que le jour de la Fête de l'aînée arriva. Sept ou huit jeunes Perſonnes, toutes comme elle en état de choiſir pour le Sacrement, lui envoyerent des Bouquets. Cette honnêteté l'obligea d'en avoir une autre. Elle eſt généreuſe, & ayant reçû, elle ſe fit une telle obligation de rendre, que les Belles qui lui avoient donné cette marque de leur ſouvenir, furent conviées dès le lendemain à venir paſſer le ſoir avec elle. Le Régal fut un Ambigu ſervi avec une propreté admirable. On mangea long-tems, on rit, on chanta, & on ne faiſoit que de paſſer dans une autre chambre, quand on entendit des Hautbois, & quelques autres Inſtru-

mens champêtres dans la cour. Elles crurent toutes que c'étoit une suite du galant Repas qu'on venoit de leur donner, & elles s'écrierent contre l'excessive reconnoissance de celle qui payoit sa Fête; mais elles sortirent d'erreur en jettant les yeux sur un des Joüeurs de Hautbois qui s'avançant masqué, demanda permission d'entrer pour huit Bergeres des environs. C'étoit même Sexe, & il n'y avoit pas moiien de les refuser. Il fut pourtant aisé de juger à la taille de ces prétenduës Bergeres, qu'elles ne l'étoient que par l'habit. Il n'y avoit rien de mieux entendu. Tout étoit galant & propre, & une Mascarade de cette importance pouvoit être reçûë partout.

Le dessein en avoit été formé par huit jeunes Gens des plus considérables de la Ville, qui ayant eu avis de l'assemblée de ces Belles, & connoissant les intrigues & le caractere de chacune, s'étoient servis de l'occasion pour se donner un agréable divertissement. L'aînée des deux Sœurs fut priée de vouloir être la Reine du Bal. Elle ne put se dispenser d'en faire & d'en recevoir les honneurs; & si la galanterie des fausses Bergeres la surprit, elle fut encore plus étonnée, quand après avoir dansé quelque tems, elle vit apporter quatre ou cinq Corbeilles remplies de toute sorte de

Confitures. Ses amies s'en accommoderent le mieux du monde, & jamais il ne s'en fit une si ample prodigalité. On n'eut pas sitôt vidé les Corbeilles, qu'on en vit une autre dans les mains d'une des Bergeres. Elle étoit petite, mais d'un ornement singulier. Force Rubans de toutes couleurs contribuoient beaucoup à l'embellir, & formant une agréable varieté pour la vûë, laissoient entrevoir des Oranges seches confites qui la remplissoient. Il n'y en avoit que huit. On les présenta à la Reine du Bal, qui ayant pris celle qui étoit au dessus de la pyramide, s'apperçut qu'il en sortoit le bout d'un papier noüé d'un fort beau Ruban couleur de feu. Son nom étoit écrit sur ce papier. On avoit fait la même chose pour les sept autres Oranges ausquelles un Billet étoit attaché avec un Ruban de différente couleur. Le nom de chaque Belle de la Compagnie à qui on devoit donner l'Orange étoit écrit sur chaque Billet. La Reine du Bal se régla là-dessus pour les distribuer à ses amies, & cela fut à peine fait, que les fausses Bergeres sortirent & emmenerent les Hautbois. Leur départ ayant laissé les Belles dans une entiere liberté de lire, chacun ouvrit son Orange, & voici ce que contenoient les Billets.

¶ *Pour Mademoiselle de S. M.*

L'Amour a quitté les Bocages,
Enfin le voici de retour;
Il ramene dans nos Villages
Mille cœurs qui lui font la cour.
Ah, Philis, joignons-y les nôtres;
Pour éprouver à notre tour
Si c'est un plaisir que l'Amour,
Il faut aimer comme les autres.

¶ *Pour Mademoiselle L. B.*

Vous voir, & ne point s'engager,
Belle Iris, c'est prétendre une chose impossible,
Cessez, cessez de l'exiger.
Où trouveriez-vous un Berger
Qui pût auprès de vous demeurer insensible ?

¶ *Pour Mademoiselle L. M.*

Je m'en souviens, Cloris, vous m'avez fait promettre
Que toujours à vos loix mon cœur seroit soumis.
Il est vrai, je vous l'ai promis;
Mais puisque vous prenez les choses à la lettre,

Vous deviez beaucoup me permettre,
Et vous ne m'avez rien permis.

¶ *Pour Mademoiselle de P.*

AH, que ne puis-je ici faire parler mon cœur!
Il vous diroit, mieux que moi-même,
Jusqu'où va mon ardeur extrême,
Et vous auriez moins de rigueur,
Si vous sçaviez à quel point je vous aime.

¶ *Pour Mademoiselle D.*

TROP aimable Bergere,
Ne soyez plus si fiere
Que vous l'avez été.
C'est cesser d'être belle,
Que joindre à la beauté
Une fierté cruelle.

¶ *Pour Mademoiselle L. N.*

JE ne suis point, Iris, d'accord avec moi-même,
Quand je vois vos divins appas.
Mes yeux veulent que je vous aime,
Mais mon cœur ne me le dit pas.

¶ *Pour Mademoiselle de C.*

LE Ciel, en vous faisant si belle,
A fait sans doute un ouvrage parfait ;
Mais il auroit encor mieux fait,
S'il eût voulu vous rendre moins cruelle.

¶ *Pour Mademoiselle L. D.*

OUI, je vous ai donné ma foi,
Et vous m'avez donné la votre ;
Mais pourquoi n'être pas tous deux nés l'un pour l'autre ?
A qui s'en faut-il prendre ? est-ce à vous ? est-ce à moi ?
Il faut s'en prendre à votre humeur légere
Que d'un nouvel amour les charmes font céder.
Hélas ! vous faites voir, inconstante Bergere,
Qu'un serment est facile à faire,
Et très-difficile à garder,

La Mascarade fit bruit. On en parla dans la Ville. Les Billets y furent vûs, & les Belles que pressoit la curiosité de sçavoir qui étoient les fausses Bergeres, n'eurent pas de peine à s'en éclaircir. La connoissance qu'elles en eurent leur fit naître le dessein de

répondre à cette Galanterie par une autre. L'occasion s'en offrit quelque tems après. Les mêmes qui leur avoient mené des Hautbois devoient s'assembler chez l'un d'entr'eux qui leur donnoit un fort grand soupé. Elles en eurent avis deux jours avant le Régal, & les ordres furent incontinent donnés pour préparer toutes choses. Leur exemple les détermina. Elles se firent Bergers comme ils s'étoient fait Bergeres, & prenant des Violons & une Escorte qui pût mettre leur conduite à couvert de la censure, elles se rendirent où elles sçavoient que cette Compagnie étoit.

Des Bergers aussi aimables qu'elles parurent dans ce déguisement, ne pouvoient être que très-bien reçûs. On les examina. Une de celles qui en joüoient le personnage fut reconnuë, & fit aussi-tôt reconnoître toutes les autres. La joye fut grande pour les Conviés qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être de Bal. On dansa, on dit cent choses agréables, & après quelques heures passées à se divertir de cette sorte, les faux Bergers firent servir la collation à leur tour. Comme on la donnoit à des hommes, les Corbeilles n'étoient pleines que de choses qui souffroient le Laurier pour ornement. Il y en avoit une remplie de Bouteilles qui étoient coeffées d'une maniere toute ga-

lante, & dans la petite qu'on apporta la derniere & qui tint la place de la Corbeille aux Oranges, il y avoit huit autres petites Bouteilles de liqueur toutes couvertes de Rubans de différentes couleurs. Un Billet étoit attaché à chacune, & on y lisoit le nom de celui qui devoit la recevoir. Le partage en fut fait par le Maître du logis à qui la Corbeille fut présentée. Les Belles qui leur voulurent laisser le tems de lire, se retirerent dans ce moment. Chacun ouvrit son Billet, & y trouva les Vers que voici.

Pour M. du C.

SI Céladon n'étoit pas si volage,
Et s'il vouloit fortement s'engager,
Je le rendrois le plus heureux Berger
De tous les Bergers du Village;
Mais sa légereté m'arrête & me fait peur.
Une autre dès demain possedera son cœur,
Et j'ai lieu de tout craindre.
Hélas! qu'un Berger est à plaindre
Qui ne connoît pas son bonheur!



¶ *Pour M. D. L. F.*

QUAND un cœur a pour vous du tendre,
Et qu'il a de quoi vous charmer,
S'il ne vous eſt doux de vous rendre,
Vous n'avez jamais ſçû ce que c'eſt que d'aimer.

¶ *Pour M. D. V.*

VOus autres, Bergers inconſtans,
Vous en contez aſſez aux Belles ;
Mais chez vous ce n'eſt plus le tems
De trouver des Bergers fideles.

¶ *Pour M. le L.*

DEPUIS que dans notre Village
L'aimable Philis vous engage,
Jeune Berger, vous ne m'aimez plus tant.
Ah, vous m'apprenez qu'à votre âge
Il eſt aiſé d'être volage,
Et mal aiſé d'être conſtant.

Pour

❡ Pour M. L. S. B.

BERGER, ce qui fait mon martire ;
Et qui sans doute est un cruel tourment,
C'est que je t'aime tendrement,
Et que je n'ose te le dire.

❡ Pour M. L. R.

TIRSIS, tu te plains de mon cœur ;
Et tu l'accuses de rigueur
Quand tu le vois bruler d'une flâme nouvelle ;
Toi qui manques de foi,
Crois-tu trouver chez moi
Un cœur qui soit fidele ?

❡ Pour M. D. P. C.

QUAND un cœur fait comme le vôtre,
Quitte une Beauté pour une autre,
Et veut se dégager,
Il doit souhaiter que sa Belle
Le quitte & devienne infidelle,
Afin que sans reproche il la puisse changer.

✡

¶ *Pour M. de la C.*

QUoi, le moindre refus te touche ;
Et tu veux déja tout quitter ?
Crois-moi, cette rigueur doit peu t'inquiéter,
Pourſuis ; plus la Belle eſt farouche,
Plus elle veut qu'on s'obſtine à tenter.

Ces Vers ne furent point une Enigme pour ceux à qui on les adreſſoit. On les entendit ; & comme ils pourront avoir de la ſuite, s'ils produiſent quelque nouvelle Avanture, j'aurai ſoin de communiquer tout ce que j'en pourrai découvrir.



ALÉXANDRE A ARGINE. †

SÇAVEZ-vous bien, mon aimable Argine, qu'Aléxandre revient exprès de fort loin pour l'amour de vous ? Il faut vous rendre compte de son avanture. On l'avoit embarqué, je ne sçais comment, sur le Fleuve Lethé.

Lethé, comme vous sçavez bien ;
Est un Fleuve dont l'eau fait perdre la mémoire ;
Et qui l'a traversé tout entier, dit l'Histoire,
Ne se souvient jamais de rien.

Je ne vous puis dire si on embarqua votre Aléxandre par le motif charitable de lui faire oublier vos cruautés; mais franchement, tout ce qu'on dit de la prétenduë vertu de ses eaux, a bien la mine d'être une Fable ; car quoique dans le trajet il en ait bû assez copieusement, vos rigueurs n'ont pas laissé

† Aléxandre *&* Argine *sont les noms déguisés d'un Cavalier, & d'une Dame aimable, mariée depuis dix ans, & qui n'en a que vingt-deux.*

que de lui demeurer toujours présentes, & il est fort persuadé qu'il n'y a que vous capable de l'empêcher de s'en souvenir. Comme il approchoit du bord, il vit que Messieurs les Morts lui préparoient sur son nom une solemnelle entrée. Les plus illustres d'entr'eux s'étoient assemblés en foule sur le rivage pour le recevoir avec plus de pompe ; & même dans les Champs Elisées,

Où régne un éternel repos
Dont la douceur jamais ne passe ;
Parmi les plus fameux Héros,
Minos & Rhadamante avoient marqué sa place.

☆

Traité par tous les deux d'Invincible & de Grand;
Vous connoissez mal Aléxandre,
Leur dit-il, à ces noms il n'a point à prétendre,
En vain vous lui donnez celui de Conquérant.

☆

Voyez, aucun Laurier ne couronne sa tête;
Pourquoi le traiter en Vainqueur,
Puisqu'il n'a pas fait la conquête
Qui seule auroit touché son cœur ?

☆

Il est vrai qu'il en fit sa gloire ;
Mais, hélas! le Destin plus fort

Enviant à son nom cette noble victoire,
Pour l'en priver, le condamne à la mort.

Il en auroit dit davantage;
Mais ses soupirs lui couperent la voix,
Et même trois ou quatre fois
Quelques pleurs répandus mouillerent son visage.

Il y eut quelques Ombres médisantes.

Car c'est partout un fort commun défaut:
Toute triste qu'elle est, jamais de son Empire
La Mort n'a pû bannir la railleuse Satyre,
Et l'on médit là-bas, aussi bien que là-haut.

Il y eut, dis-je, quelques Ombres médisantes, à qui Aléxandre pleurant parut un spectacle digne de risée. Il leur sembloit qu'une pareille foiblesse déshonoroit un Héros dont la gloire s'étoit répanduë jusque parmi elles; mais aussi il s'en trouva de plus raisonnables, qui ayant aimé autrefois, & conservant encore quelque vieille idée du désespoir où porte l'amour mal récompensé, mêlerent leurs soupirs avec les siens. Ce qu'il y eut de plus fort, c'est que Minos & Rhadamante en furent touchés de pitié.

Va revoir, dirent-ils, l'éclat de la lumiere,
Revois l'aimable Objet qui te fait soupirer;
Et recommençant ta carriere,
Pour le faire avec joye, ose même espérer.

Après ces mots, ils comanderent à Caron de le repasser dans sa Barque. Ce bon Nautonnier le fit de la maniere du monde la plus honnête, & lui dit en le remettant sur l'autre rivage, qu'il souhaitoit qu'ils n'eussent à se revoir d'une centaine d'années. Il le remercia de son obligeant souhait, & prit congé de lui le plus promptement qu'il lui fut possible.

Voilà, charmante Argine, une partie de l'avanture arrivée à votre Aléxandre depuis un mois. Ne la prenez pas, s'il vous plaît, pour un conte. Elle n'a été que trop véritable. Cependant peut-il se flater que vous eussiez donné quelques soupirs à sa mort, & vous seriez-vous dit quelquefois à vous-même?

Malgré tous mes mépris, il fut toujours fidelle,
Sans doute ma rigueur a causé son trépas.
C'en est le triste effet; hélas!
Pourquoi lui fus-je si cruelle,
Quand son cœur, tout à moi, ne le méritoit pas?

Il lui prendroit presqu'envie de mourir à

ce prix; mais puisque le tems n'en est pas encore venu, pour rendre son retour à la vie heureux, ne lui refusez pas un peu de cette pitié, que vous eussiez peut-être daigné accorder au malheur de sa destinée. Elle le laisse encore assez à plaindre lorsqu'elle l'éloigne de vous. Que sçait-il même si l'absence ne l'a point détruit tout à fait dans votre esprit? Hélas! que cette pensée lui paroît cruelle, & qu'elle lui cause d'inquiétude! Jugez-en vous-même, puisque le trouble où elle le met, lui permet à peine de vous assurer que rien ne sera jamais capable d'effacer *Argine* du cœur d'*Alexandre*.

☞ Un Cavalier, aussi spirituel que galant, ayant envie de connoître une belle Dame, dont le mérite faisoit du bruit dans une Ville où il arrivoit, découvrit qu'elle étoit aimée d'un Officier que son emploi retenoit dans son Régiment. Il feignit d'en être ami, & d'avoir été chargé de lui dire bien des choses de sa part. Il la vit sur ce prétexte, & en fut reçû agréablement. La loüange ne déplaît jamais aux Belles. Il en donna beaucoup à la Dame; & ayant remarqué qu'il ne lui avoit pas déplû, en disant qu'il avoit pris une commission dangereuse, puisqu'elle avoit des yeux tout pro-

près à diviser les meilleurs amis, il lui envoya le lendemain les Vers suivans.

A MADAME***.

De votre Amant absent vous peignant les ennuis,
Sçavez-vous, belle Iris, que pour mon cœur je tremble,
Qu'au sien bientôt il ne ressemble?
Fidelle à l'amitié, je fais ce que je puis,
Pour ne trahir en rien celle qui nous assemble;
Mais je sens trop, hélas! en l'état où je suis,
Que vous nous brouillerez ensemble.

✡

Je me suis acquitté de ce que j'ai promis;
Vous parlant de ses maux, que pouvois-je plus faire?
Quand je cherche à remplir ce tendre ministere,
Faut-il que vos beaux yeux, à qui tout est soumis,
Pour sçavoir trop bien l'art de plaire,
Nous fasse l'un l'autre ennemis?

✡

Pour juger de son feu, j'en regardai les charmes;
J'étois chargé de cét emploi;
Mais aussi-tôt que je vous voi,
Pour mon repos quelles allarmes!
Vos yeux, d'assez méchante foi,
M'ont fait d'abord rendre les armes.

✡

Epargnez mon cœur en ce jour,
Où si l'amitié fait naufrage,
Pour m'indemniser du naufrage,
Souffrez qu'en vous faisant ma cour,
Je retrouve un autre avantage
Dans les biens que promet l'Amour.

☞ La fierté sied bien au Sexe ; mais elle cesse d'être une vertu, quand on la porte jusqu'à faire gloire de passer pour insensible. C'est un défaut qu'on reproche à une fort belle. Personne qui depuis plusieurs années, charmant tous ceux qui la voyent, fait autant de malheureux qu'elle s'attire d'Amans. Les plus empressés à lui donner tous leurs soins, cherchent inutilement par où son cœur peut être touché ; & comme personne n'a pû encore découvrir les chemins qui y conduisent, on ne la nomme partout que la *belle Indiférente*. Une Dame de Paris, qu'elle a sujet de considérer, & qui auroit de la joye qu'elle voulût se défaire d'une qualité qui lui fait tort, lui envoya il y a fort peu de tems un Amour d'Email très bien fait, tenant d'une main des Cœurs enchaînés, avec une clé de l'autre. Ce présent lui fut rendu en Province, où cette Belle fait son séjour le plus ordinaire. Il étoit accompagné d'une Lettre dont on avoit chargé cét Amour,

qui devoit en même tems offrir à la Belle deux paires de Boutons de Topase très-riches, propres pour mettre à des Manchettes, & tout cela au nom de la Dame. Je ne dis point que cette Dame a l'esprit délicat. On le connoîtra en lisant sa Lettre.

A MADEMOISELLE ***.

» IL semble, ma Chere, que vous soyez
» en possession de gagner les cœurs de
» tout le monde, & de ne donner jamais le
» votre ; & je pense que vous vous imagi-
» nez, parce que vous avez toujours conser-
» vé une raison libre, un esprit fort, un em-
» pire absolu sur vos passions, & que vous
» avez mené jusqu'à présent une vie douce
» & tranquille, ennemie de tout engage-
» ment, qu'il vous sera permis de vivre
» toujours de la même sorte. Cette préten-
» tion est injuste, elle n'est pas même trop
» Chrétienne. C'est un crime, que de man-
» quer de reconnoissance pour ceux qui nous
» aiment, & nous sommes obligés d'avoir
» pitié de notre prochain. Je vous dirai
» aussi en bonne amie, qu'il n'y a pas seule-
» ment de la dureté dans ce procédé, mais
» aussi quelque chose de fort singulier, de
» se vouloir ainsi tirer du pair, & se distin-

» guer du reste des gens. Défaites-vous, » ma Chere, de vos faux préjugés, & détrompez-vous de vos erreurs. Vous avez » beau faire, vous ne vous dispenserez » point d'aimer non plus que les autres ; » l'Amour est un Dieu sans quartier, & tôt » ou tard, chacun lui doit payer le tribut, ainsi qu'à la Mort. Celui que je vous envoye, » & à qui je vous prie de faire un accueil » favorable à cause de moi, est un Amour » très irrité contre vous. Il a tenté plusieurs » fois inutilement la conquête de votre » cœur, mais à présent il se fait fort de l'emporter ; & l'eussiez-vous mis à couvert » sous cent cadenats & sous mille clés, la » sienne vaut mieux que toutes les votres, » puisque c'est un passe-partout à qui rien » résiste, & qui se fait donner passage en » tous lieux.

'Amour, ce petit Dieu, vient de quitter sa Mere,
Il descend de l'Olimpe avec tous ses attraits.
Il traverse les airs, armé de tous ses traits,
Et profére ces mots, dans sa juste colere.

*

Moi, qui tiens sous ma loi l'un & l'autre Hémisphere,
Qui ne conçois jamais que de vastes projets ;

Egalement puissant dans la guerre & la paix ;
Ne pourrai-je toucher une ingrate Bergere ?

✲

Je l'aurai, malgré sa froideur.
Oüi, je triompherai de ce cœur insensible.
Cette place, après tout, n'est point inaccessible ;
Et j'en veux être le vainqueur.

✲

Je sçais bien que ce cœur me fera résistance ;
Qu'il me faudra forcer plusieurs retranchemens,
Et qu'on m'opposera tous les fiers régimens
De l'Orgueil, du Dédain & de l'Indiférence.

✲

Je ne crains point ces Ennemis ;
Leurs efforts serviront de relief à ma gloire ;
On goûte avec plaisir les fruits de la victoire,
Après que l'on a tout soumis.



Si la Bergere veut me remettre la Place ;
Sans me disputer le terrain,
Qu'elle contesteroit envain ;
Ma foi de Dieu d'honneur, elle obtiendra sa grace.

✲

J'aurai pour elle cent douceurs.
La Parque filera ses jours d'or & de soye;
Les Ris & les Graces, mes Sœurs,
La feront vivre en paix, & mourir dans la joye.

» Voilà, ma chere, de belles promesses
» que l'Amour vous fait. Ce n'est point un
» Dieu fourbe & fanfaron, il les éxécutera
» à la lettre. S'il ne dit pas quelquefois tout
» ce qu'il fait, il fait souvent bien plus qu'il
» ne dit. Si vous voulez suivre mon conseil,
» vous accepterez le parti qu'il vous offre.
» C'est le plus sûr, le plus agréable, & j'o-
» serai dire, le plus glorieux, puisque les
» Dieux, les Rois & les Conquérans, s'y
» soumettent, & qu'à moins que de vivre
» comme un Anachorete de la Thébaïde,
» ou d'être un peu Misantrope & Loup-ga-
» rou, on ne peut pas vivre sans aimer.

» J'ai chargé ce petit Amour en partant
» de Paris, de vous présenter deux paires
» de Boutons de Topase, de ma part, & de
» vous faire mes complimens; mais comme
» c'est un Dieu fort intéressé, & que parmi
» les Dieux, aussi-bien que parmi les hom-
» mes, la charité commence par soi-même,
» je crois qu'il ne vous parlera que de ses
» intérêts, & qu'il oubliera ma commission.
» Je lui ai pourtant fort recommandé de
» vous les donner en main propre.

Ces nœuds sont pour lier vos manches ;
Ou bien pour lier votre cœur.
Permettez que ce Dieu vainqueur,
De ses bras potelés, de ses belles mains blanches,
Vous attache cette faveur.
Je dois vous l'avoüer, elle n'est pas bien grande,
Pour employer un Immortel ;
Et je ne sçais que trop, qu'une pareille offrande
N'est pas digne de votre Autel.

» Toute indigne pourtant qu'elle est de
» vous être offerte, je vous conjure de la
» recevoir comme un gage de mon amitié
» sincere, & de me croire, &c.

BONS MOTS, &c.

Mr. A..... s'étoit attiré beaucoup de mauvaises affaires par ses discours mordans. M. B.... qu'il n'avoit pas épargné, le rencontra un jour, & le menaça de lui donner des coups de bâton, s'il s'avisoit jamais de parler de lui. *Je ne crains ni vous, ni vos coups de bâton*, dit M. A.... d'un ton ferme : *C'est moi*, ajouta-t-il, *qui les distribue aux autres. Je le veux croire*, lui répliqua froidement M. B... *& cela doit vous être fort aisé, car vous en avez bonne provision.*

¶ Un grand Prince, qui avoit le cœur bon, & qui permettoit une certaine liberté à ceux qui l'approchoient, mangeoit à son petit couvert. Un de ses principaux Officiers qui avoit l'honneur de le servir, en voulant placer un plat, répandit la moitié de la sauce sur la table. *Je gagerois bien d'en faire autant*, dit le Prince en souriant. *Oüi, Seigneur, parce que vous me l'avez vû faire*, repartit l'Officier.

¶ Les Romains avoient accoutumé d'immoler des bœufs blancs, pour rendre graces aux Dieux dans les évenemens heureux. Ammien Marcellin rapporte que Marc-Aurele étant sur le point de livrer une bataille, on lui adressa ce mot au nom des bœufs blancs. *Les bœufs blancs à Marc Cesar, salut : Si vous remportez encore une victoire, nous sommes perdus.*

¶ Lorsque le feu Roy nomma le Comte de C. Maréchal de France, un Ministre qui ne l'aimoit point, ne put s'empêcher de dire : *SIRE, il ne sçauroit rendre de grands services à V. M. ne voyant presque pas : Il est vrai*, dit le Roy, *qu'il a la vûe fort courte, mais c'est tant mieux, il en verra de plus près mes Ennemis.*

¶ Un Païsan étoit étonné de voir le Soleil se coucher tous les jours à une extrêmité du Ciel, & de le voir le lendemain se lever à l'autre extrêmité. Il en demanda la raison à son Compere, qui passoit pour le bel esprit de son Village. *C'est*, lui répondit celui-ci, *qu'il s'en retourne pendant la nuit, pour se trouver le lendemain à l'endroit où tu le vois*. *Bon*, repartit le Païsan, *si cela étoit, on le verroit s'en retourner*: *Eh! grosse bête*, ajoûta le Compere, *comment pourrois-tu le voir, c'est la nuit?*

¶ Une Dame vieille, fort maigre, & passablement laide, étant allée en habit vert, fort galant, à un bal que donnoit un grand Prince, quelques Courtisans la lui montrerent par maniere de dérision. *Comment*, dit le Prince, *on doit être bien obligé à cette Dame; elle a employé le vert & le sec pour faire honneur à l'Assemblée.*



¶ BOUQUET
A MADAME LA MARQUISE***.

Par M. LE COMTE DE LA****.

L'ESPRIT fiéd si bien au visage
Que quoique vous soyez hors de vos plus beaux jours,
Vous plaisez, vous plairez toujours :
Le vrai mérite n'a point d'âge.
Votre Patrone † eut le même avantage ;
Par la beauté de ses écrits,
Elle gagna les cœurs & charma les esprits.
Dieu vous la donna pour modele :
Elle essaya le monde, & sçut se mépriser.
Si vous voulez vivre & mourir comme elle,
Il est tems de vous aviser.

† *Sainte Thérese.*

¶ DECLARATION
DE MADAME R****.

C'EST envain que l'Amour vous fait suivre mes pas,
Vous me vantez envain vos soins & mes appas ;

Envain, de cét Amour peignant la violence,
Vous pensez m'engager à la reconnoissance :
A la tranquillité bornant tous mes désirs,
Je sçais à mon repos immoler mes plaisirs.
Du pouvoir de l'Amour la force enchanteresse
Avoit soumis jadis ma crédule foiblesse ;
Mon cœur s'abandonnant à sa fausse douceur
Avoit subi le joug d'un aimable vainqueur.
Tout me charmoit alors. J'aimois, j'étois aimée.
Jamais d'aucun soupçon ma tendresse allarmée
D'une jalouse erreur fatiguant mon Amant
N'eut osé, dans ses feux, le troubler un moment.
Je croyois ses discours & sa flâme sincere :
Je mettois tous mes soins à l'aimer, à lui plaire.
D'un instant qu'il passoit je regrettois le cours ;
Je le voyois sans cesse, & le cherchois toujours.
D'une si tendre ardeur trop mal récompensée,
Je reconnus enfin que j'étois abusée :
Etouffant pour jamais de tristes souvenirs,
Je pleurai ma défaite & cachai mes soupirs.
Toujours, depuis ce tems, tranquille, indifférente,
J'entretiens mes Amans dans une vaine attente.
Un seul sçut me tromper, contre tous irrité,
Mon cœur se vange enfin de sa crédulité.



¶ ENVOI *des Vers précédens à une Amie.*

Faire des Vers, c'est une folie; les réciter, une impertinence; mais oser les écrire, comment appeller cela? je n'en sçais rien; mais je crois qu'on ne peut faire de mal quand on vous obéit. J'immole, au plaisir de vous contenter, ma petite vanité. Vous jugez bien, Mademoiselle, que cét effort est grand, & par conséquent qu'il mérite quelque chose.

¶ PORTRAIT *de Madame.....*

A elle-même.

POUR ETRENNES.

AVOUEZ, Madame, que mon entreprise est singuliere. Vous m'avez demandé votre Portrait, j'y travaille, & comment; sans fard, sans flaterie, sans complimens; en un mot avec le pinçeau de la sincérité: voilà peut-être la prémiere fois que l'on offre des vérités pour Etrennes, & surtout à des Dames; votre Sexe, soit dit en passant, n'étant pas le moins ami de la cajollerie.

Les premiers soins, les premieres douceurs
Pour le Sexe charmant furent mis en usage;
Il veut, quand on peint son visage,
Qu'on le dépeigne sans noirceurs;
Et vous voulez, Cloris, que votre caractere
Par ma Muse à vos yeux soit ici dévoilé:
Ressouvenez-vous donc, lorsque j'aurai parlé,
Que vous m'avez ravi le pouvoir de me taire.

Commençons par l'extérieur, c'est ce qui sera le mieux représenté, parce que c'est ce dont on juge le plus surement.

Vos yeux, pour embrâser les cœurs;
Lancent encor des traits de flâmes;
Dois-je en croire les miens? que de sensibles ames
Jadis ont dû céder à vos attraits vainqueurs!

Votre extérieur offre donc à la vûë un spectacle agréable, & peut-être dangereux; on s'apperçoit néanmoins que ce spectacle a perdu beaucoup de son premier éclat. Car il n'en est pas de ces attraits comme des décorations de l'Opéra; les plus belles paroissent d'ordinaire au dernier Acte. En voyant le tort que le mariage fait à la beauté; ne pourroit-on pas dire que l'himenée se plaît à ravager l'empire de l'Amour. Vous avez éprouvé, Madame, cette triste &

commune destinée ; on pourroit comparer vos charmes dans l'état où ils sont présentement, à la soirée d'un beau jour, soirée qui fait regretter de n'avoir point joüi de la matinée ; c'est un Automne qui conserve encore les précieux restes du plus beau Printems du monde.

Votre cœur naturellement bon & droit ne fait jamais de faute de son propre mouvement, s'il erre quelquefois, c'est qu'il est mal conseillé par l'esprit ; ce n'est pas que votre esprit soit de sa nature dangereux & répréhensible, mais il est si fin & si délié qu'abusant des talens qu'il a pour l'intrigue, il aime trop à s'y livrer ; ce qui l'engage souvent en des rôles peu convenables. De-là ce goût pour les fables, qui vous les fait prodiguer avec si peu de ménagement ; de-là cette franchise apparente qui sert souvent de masque à la dissimulation la plus profonde ; de-là ces confidences, trop générales & souvent déplacées ; de-là cette façon de compatir aux infortunes que vous causez ; ensorte que, sans qu'il en coûte rien à vos projets, vous avez l'art de vous disculper auprès de ceux que vous desservez, avec raison à la vérité, mais toujours d'une façon bien fatale à leur repos.

Quel heureux fonds j'apperçois dans cet esprit ! qu'il eut produit de belles choses s'il

eut été cultivé! quelle sagacité! quelle délicatesse! quelle pénétration! pourquoi ces pierres précieuses n'ont-elles pas été mises en œuvre? j'admire comme un goût excellent s'énonce par votre bouche avec justesse, sans rien devoir à l'art qui auroit dû le perfectionner, & qui en le limant & le polissant lui auroit épargné quelques petitesses inexcusables, j'ose même dire indécentes dans les personnes de votre Sexe dont le badinage & l'enjoûement doivent être renfermés dans les regles les plus austeres de la bienséance.

Mais alte-là, ma sincérité ne va-t-elle point trop loin? que ne lui prescriviez-vous des bornes? vous n'avez pas jugé à propos de lui en donner, & c'est une preuve de la droiture de votre cœur qui vous fera toujours estimer & chérir des Connoisseurs. Car quoique j'aye mis quelques taches dans ma peinture, quel est l'homme qui en considérant ce tableau dans mon attelier, ne se prévînt encore en faveur de l'original, malgré les imperfections de la copie.

PESSELIER.

¶ PORTRAIT DE M. DE FONTENELLE,

Par feuë Mlle LE COUVREUR.

LEs personnes ignorées font trop peu d'honneur à celles dont elles parlent, pour oser mettre au grand jour ce que je pense de M. *de Fontenelle*; mais je ne puis me refuser en secret le plaisir de le peindre ici tel qu'il me paroît.

Sa phisionomie annonce d'abord son esprit; un air du monde, répandu dans toute sa personne, le rend aimable dans toutes ses actions.

Les agrémens de l'esprit en excluent souvent les parties essentielles. Unique en son genre, il rassemble tout ce qui fait aimer & respecter; la probité, la droiture, l'équité composent son caractere. Une imagination vive, brillante; tours fins & délicats, expressions nouvelles & toujours heureuses en font l'ornement. Le cœur pur, les procédés nets; la conduite uniforme, & partout des principes; éxigeant peu, justifiant tout, saisissant toujours le bon, abandonnant si fort le mauvais que l'on pourroit douter s'il

l'a apperçû. Difficile à acquérir, mais plus difficile à perdre : exact en amitié, scrupuleux en amour : l'honnête homme n'est négligé nulle part ; propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des Sçavans ; modeste dans ses discours ; simple dans ses actions : la supériorité de son mérite se montre, mais il ne la fait jamais sentir.

De pareilles dispositions persuadent aisément le calme de son ame ; aussi la possede-t-il si fort en paix, que toute la malignité de l'envie n'a point eu encore le pouvoir de l'ébranler.

Enfin l'on pourroit dire de lui ce qui a été déja dit d'un autre illustre ; qu'il fait honneur à l'homme ; & que si ses vertus ne le rendent immortel, elles le rendent au moins très digne de l'être.



LETTRE

LETTRE

DE M. RICAUD, §

A M. Dazinery del Cafcavo, *de l'Académie de* Gli Infenfati *de Péroufe, fur l'explication d'un Phénomene de Médecine.*

J'Ai médité, Monsieur, avec attention fur ce que vous me mandez avoir lû dans le Traité pratique de la V***. par M. *Garnier*, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, *qu'une once de Mercure appliqué par l'onguent des frictions, lorfque le vent du midy*

§ Cette Lettre remplie d'une érudition peu commune dans ceux qui, fecondés par la nature, fe font livrés à un talent plus agréable, je veux dire à la Poëfie, fait beaucoup d'honneur à M. Ricaud; & je me félicite d'avoir occafion de lui faire ici mes complimens fur fon fçavoir, après avoir admiré plufieurs fois les fertiles productions de fon heureux génie. Le Public les a fi fouvent applaudies, que j'ai crû devoir procurer à M. Ricaud une forte de fuffrages qui foit toute nouvelle pour lui, & glorieufe pour la Provence fa Patrie.

soufle, fait plus de ravage que trois onces en tems de bize. Je ne me mêle point, ajoûte cét Auteur, *d'en deviner la cause. On en raisonnera comme on voudra.*

Ces dernieres paroles ont vaincu ma timidité; & quoique je n'aye jamais eu l'honneur d'endosser la Robe de Rabelais, j'ai cependant osé approfondir un Phénomène sur lequel un fameux Praticien n'a pas voulu essayer sa pénétration. Ce sont apparamment ses occupations qui ont arrêté sa curiosité; car je trouve le fait qu'il observe très simple & facile à expliquer. Permettez-moi, M. de vous faire part de mes conjectures. Si je ne suis pas initié par état dans les mysteres d'Esculape, ma Lettre s'adressera du moins à un habile Physicien descendant d'un digne imitateur des † *Crinas* & des *Charmis*, nos compatriotes.

Vous ne vous seriez jamais douté, M. que quelqu'un se fût avisé de se faire un titre de votre généalogie pour dogmatiser sans mission sur la Médecine. Je puis effectivement apporter de meilleures raisons pour justifier ma hardiesse: l'Histoire & l'Agriculture m'en fourniront.

Graces à cet Art, nous avons trouvé le

† *Fameux Médecins de Marseille, du tems de Néron, dont parle Pline, Liv. 29. Ch. 1.*

ſecret de cüeillir ſur différens Arbres des fruits que leur eſpece ne porte point naturellement.

Et ſteriles Platani malos geſſere valentes,
Caſtaneæ fagos, ornuſque incanuit albo
Flore pyri. Virgil. Georg.

Pourquoi donc feroit-il défendu d'uſer des lumieres étrangeres ſur celles qui nous ſont plus propres ? Faut-il que les Philoſophes ſoient moins ingénieux que les Jardiniers, & ferons nous plus inventifs à orner nos Arbres de nouveaux fruits, qu'à enrichir nos eſprits de nouvelles connoiſſances ?

D'ailleurs, s'il eſt vrai, comme on n'en ſçauroit douter, que la Médecine ait jetté ſes premieres racines ſur le Parnaſſe, & qu'Apollon en ſoit le pere, ainſi qu'il l'eſt de la Poëſie ; pourquoi la même main qui a tracé un Sonnet, ne griffonneroit-elle pas une Ordonnance ?

L'enthouſiaſme eſt la ſource de l'héroïſme en tout genre ; du moins un grand Philoſophe le penſoit de même. Démocrite prononce anathême contre ces génies froids & ces eſprits glacés qui ne connurent jamais l'enthouſiaſme : * *Democritus quoque nullos,*

* *Ficinus*, de ſanitate tuendâ, *Lib.* 4. *Ch.* 6.

inquit, viros ingenio magnos præter illos qui furore quodam perciti sunt, esse unquam posse.

C'est cét heureux effort qui de tout tems a transporté des génies vastes & hardis au-delà de la sphere que des mains timides leur avoient tracée.

Une illustre Marquise, dont les rares talens prêtent un nouvel éclat à notre Nation & à sa naissance, sçait, de la même main dont elle fait des nœuds ou des découpures, tracer de sçavantes Dissertations qui font l'admiration de toutes les Académies du Royaume.

Dioscoride, Soldat du tems de Platon, sçavoit autre chose que tirer l'épée & lancer le javelot. S'il n'avoit jamais appris qu'à manier ses armes, il ne nous auroit pas appris lui-même la Botanique, cette partie si utile & si curieuse de la Médecine. Galien, en écrivant sur les Plantes, n'a guéres fait que le copier. Le Médecin a pillé le Soldat.

C'en est assez, je crois, M. pour justifier l'art des greffes de l'esprit, s'il m'est permis de m'expliquer de la sorte. Cessons de préluder : venons au fait.

Mon début sera celui d'Hyppocrate dans son Traité *de aëre, locis & aquis. Qui Artem Medicam*, dit cét Oracle de la Méde-

cine, *rectâ investigatione consequi volet, ventos tùm calidos, tùm frigidos in considerationem adhibere debet.* L'auriez-vous crû, M. que les Médecins eussent été obligés de connoître les différens rhumbs de vent comme les Pilotes? Il seroit joli de voir entrer un Enfant d'Esculape la boussole à la main dans la chambre de son malade; mais trêve de badinage, embarquons-nous sérieusement dans l'explication de mon Phénomème. Examinons ce que c'est que le vent.

Tous les Philosophes conviennent que ce n'est autre chose qu'un air agité, de sorte que pour raisonner juste sur ce météore, il faut auparavant approfondir la nature de l'Elément dont il n'est qu'une simple modification.

L'air est une substance fluide, transparente, & composée de parties extrêmement déliées, élastiques, fort expansibles, & qui se meuvent en tous les sens imaginables. Il souffre des altérations considérables par la mixtion des autres Elémens, c'est le plus docile de tous; il est soumis à l'action du froid & du chaud, prenant indifféremment les qualités des corps qu'il rencontre. † *Aer*, (dit un grand Physicien, dont M. Boerhaave faisoit beaucoup de cas) *nullam in-*

† *Author Enchir. Physica restituta.*

tensam ex se qualitatem habet, aliunde quandòque mutuatur.... ideò vicinorum qualitates & affectus facilè induit, qualitatum ferè omnium facillimus susceptor, nullius tenax.

Tout le jeu vital de notre machine est continuellement entretenu par l'air; il s'insinue dans la tissure la plus intime de toutes les parties du corps, non seulement au moyen des ramifications de la trachée-artere dans les branches du poulmon, d'où il est porté par la veine pulmonaire au ventricule gauche du cœur; mais encore, comme dit † Langius, *per occultam inspirationem & poros, universos corporis artus perrepat.* Les anastomoses des arteres avec les veines, font qu'il se mêle avec la masse du sang dont il vivifie les esprits: *Vitalis & animalis spiritus fomentum*, dit le même Langius.

Après avoir parlé de l'air, il est à propos de dire quelque chose *du feu de Nature* qui agit puissamment sur lui, & paroît n'être autre chose que le feu même du Soleil. *Qui aliud ignis elementum in rerum naturâ quærit, cæcutit, quia Solem ignorat.* C'est ainsi que s'explique le Physicien que j'ai déja cité sur l'air. Il n'est point de mixte dans les trois regnes que ce feu ne pénetre; & quoi-

† *Joannis Langii Lambergii Epist.* 8.

qu'il anime toutes les parties de notre corps, son siége principal est cependant dans le cœur, d'où il répand partout un esprit vivifiant, & donne le branle à toutes nos actions vitales : il agit en un mot dans le petit monde, comme le Soleil, dont il est une émanation, fait dans le grand.

Les principes que je viens d'établir, M. touchant la nature de ces deux Elémens, vont me servir à développer la raison pour laquelle le Mercure tourmente le malade avec plus de violence lorsque le vent est au Midy qu'en tems de Bize.

A l'égard de ce dernier vent, je crois qu'il suffira d'observer qu'étant diamétralement opposé au vent du Sud, il doit produire par conséquent des effets absolument contraires. C'est celui-ci seulement que j'éxaminerai en détail pour dévoiler ensuite tout à fait mon Phénomène.

L'Air qui vient du Sud est extrêmement chaud, parce qu'il est pénetré de l'esprit igné que le Soleil lance sur les régions méridionales. Il est des tems où ce vent est presque brûlant.

Ille velut primos expiraturus ad austros
Mollibus in pratis altè flos improbus extat.

Prop.

Outre qu'il est fort chaud, il est encore

très humide à cause des parties aqueuses qu'il prend sur les Mers par où il passe pour venir jusqu'à nous. Saint Augustin l'appelle élégamment *pincerna pluviarum*. Je pourrois ajoûter que souflant du côté de l'Afrique, qui est un Paiis rempli de corps vénéneux, il entraîne avec soi une quantité considérable d'atômes qui le rendent très-nuisible.

Frustrà per Autumnum nocentem
Corporibus metuemus Austrum.

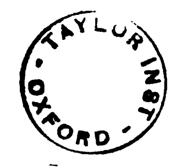
Or il est naturel de penser que le feu solaire répandu avec abondance dans l'air dont la chambre du malade est remplie, n'y sçauroit être sans l'affecter considérablement. Il commence par le raréfier ; j'ai déja dit que cét Elément est extrêmement expansible. M. Mariotte prétend dans ses Essais Physiques qu'il peut se dilater quatre mille fois davantage qu'il n'est auprès de la Terre, avant que d'être dans sa dilatation naturelle, telle qu'il l'a au haut de l'atmosphere où il n'est chargé d'aucun corps.

La raréfaction de l'air jointe à la dilatation des pores du malade, causée par l'humidité du même vent, lui donne un libre passage, & en même tems aux atômes ignés dont il est le véhicule. De-là la raréfaction du sang & des autres liquides, & le mouve-

ment des esprits. † *Sole movetur aer, tenuaturque & claret..... sanguis autem & spiritus motum qualitatemque aeris circumfusi naturâque similis, sequi necessariò compelluntur;* de-là encore l'extrême atténuation & la volatilisation du Mercure introduit dans le sang par la friction. Or c'est le plus ou le moins de division des globules de ce fossile qui est la mesure de son activité & qui lui fait faire plus ou moins de ravage, pour me servir des termes de M. Garnier.

Les fumigations modernes sont une preuve convaincante de ma derniere observation. La dose du Mercure qu'on y employe est bien moins considérable, quoiqu'en dise l'Auteur de la Lettre d'un Médecin touchant le remede de M. Charbonnier, que dans les applications faites par onguent ou par emplâtre. Il seroit dangereux qu'on fit entrer dans le corps du malade par la trachée-artere jusqu'à cinq drachmes un tiers de Mercure en fumée, comme on peut l'y introduire autrement dans les frictions, dont une seule (y compris la graisse & la thérébentine) peut être de deux onces. Mettez-en, si vous voulez, quelque chose de moins à cause de l'onguent qui s'attache aux linges, c'en seroit encore bien plus qu'il n'en

† *Ficinus.*



faut dans ces fumigations. » Je ne sçaurois
» approuver, dit un Auteur moderne, les
» fumigations, parce que leur effet est trop
» prompt, & le mouvement du Mercure
» trop difficile à régler.

Au reste, M. je vous prie de ne pas conclure de-là que je blâme absolument l'usage des fumigations, soit anciennes ou modernes. Les unes & les autres, ainsi que les frictions, sont de bons remedes; mais je crois qu'on en pourroit trouver d'infiniment meilleurs. C'est l'eau bourbeuse que Darius mourant de soif boit avec plaisir dans sa fuite. Il seroit à souhaiter que le hazard éclairât de nouveau la Faculté, & encore mieux qu'il n'a fait la premiere fois Jacque *Carpy*, Médecin de Boulogne, & dans sa personne tous les Frictionaires ses imitateurs.

On pourroit opposer à l'explication que je viens de donner du fait observé par M. Garnier, le régime du feu de la chambre du malade dont on est le maître, & que le Médecin ou le Chirurgien peuvent augmenter ou diminuer comme bon leur semble. Par-là, me dira-t-on, on suppléera à la température de l'air, & on n'a que faire de boussole.

Vous n'auriez garde, M. de tomber dans une pareille hérésie en Physique, vous qui connoissez parfaitement la différence qu'il

y a entre le feu de nos cheminées & la lumiere par excellence dont, comme je l'ai déja dit, la source vivifiante est dans le Soleil que quelques Philosophes ont appellé pour cela l'ame du monde.

L'on ne sçauroit, sans être aveugle, confondre ces deux sortes de feux. La pratique générale de tous les Chirurgiens est ici décisive. Ils sont en usage de ne faire passer les malades par ce qu'ils appellent les grands Remedes, que dans le Printems ou l'Automne. S'il suffisoit de corriger l'air par le plus ou le moins de feu qu'on feroit dans la chambre du malade, l'Hyver & l'Eté leur seroient également propres; mais l'expérience leur a montré le contraire. Ils n'ont garde de donner les frictions dans ces deux dernieres saisons: pourquoi? parce que dans l'une l'air est trop chargé de parties ignées du Soleil, & que dans l'autre il ne l'est pas assez. Or personne n'ignore qu'il faut soigneusement éviter les extrêmités, & surtout en Médecine, où l'on doit imiter scrupuleusement la Nature qui en est si fort ennemie. † *Non caloris urentis, aut frigoris vastantis rabiem, non humidi aut sicci intemperiem, naturæ imperium patitur; in temperie benignè quiescit.*

† *Euch. Phys. restit.*

A cette preuve sur la prééminence d'un feu à l'autre, j'ajoûterai une Expérience chymique sur l'Antimoine, qui l'appuyera.

† Douze onces de ce Mineral calcinées au feu se réduisent, à cause de l'évaporation ou exhalaison des parties aqueuses ou terrestres, à neuf onces de qualité émétique; au lieu que si vous les calcinez au Soleil, il en résulte quinze onces qui sont diaphorétiques.

Je pourrois parler ici de la différence de la poudre de sympathie faite dans un four à celle qu'on prépare au Soleil pendant la canicule; mais comme le Discours du Chevalier Dygbi n'a pas pû encore triompher de l'incrédulité de bien des gens sur les vertus de cette poudre, je m'en tiendrai à la premiere opération de l'Antimoine, & j'ajoûterai seulement ce que M. de la Mettrie dit dans son nouveau Traité des Maladies Vénériennes; » que plusieurs malades, après » avoir tenté inutilement toutes sortes de » remedes dans un Paiis froid, sont contraints » de passer dans un Paiis plus chaud, où ils » sont aisément guéris par les mêmes re» medes.

Mais qu'ai-je besoin, M. de faire l'éloge du Soleil à un Français méridional; vous

† *Dibon, Descript. des Malad. Ven. Tome 2.*

êtes né comme moi ſous un Ciel heureux à qui ce bel Aſtre prodigue ſes influences. Je ne m'étonne pas que Zoroaſtre & les anciens Perſes lui ayent rendu un culte divin, ils étoient dans un ſens excuſables ; s'ils n'adoroient pas le Créateur, ils adoroient du moins la plus parfaite image de ſa gloire. *Sol non eſt Univerſi oculus, ut Veterum nonnullis placuit, ſed Creatoris univerſi oculus.*

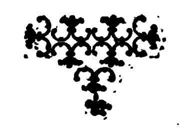
Les raiſonnemens & les obſervations que je viens d'avoir l'honneur de vous faire, M. me ſemblent prouver aſſez clairement ce que peut le feu ſolaire, & par conſéquent le vent du midy par la puiſſante vertu des corpuſcules ignés qu'il porte avec ſoi ; au moiien de ces corpuſcules & de l'humidité qui lui eſt propre, ce vent pénétrant aiſément le corps du malade, & y agiſſant avec efficacité par la raréfaction de l'air, du ſang, & du Mercure, jointe au mouvement des eſprits, il eſt la cauſe, lorſqu'il ſoufle, » qu'une once de ce foſſile appliqué par l'on» guent des frictions, fait plus de ravage » que trois onces en tems de Bize, comme le remarque M. Garnier.

Telles ſont, M. mes conjectures ſur le Phénomène obſervé par ce Médecin, il auroit ſans doute mieux rencontré que moi, s'il avoit voulu s'en donner la peine. Heu-

reux si je me suis approché du sanctuaire de la Nature ; peut-être n'est-il donné à aucun Mortel d'y entrer? Les esprits décisifs ont plus d'actes de foi à faire qu'ils ne pensent. La Philosophie a ses mysteres comme la Religion. Mandez-moi, M. votre sentiment sur ma petite Dissertation. Je souhaite que vous la goûtiez, cela m'encouragera à vous en envoyer d'autres sur des matieres de Physique ou de Médecine ; & surtout deux, dont l'une concernera les Phyltres des Anciens, & l'autre les guérisons miraculeuses du Capucin que vous avez vû à Malthe, *Il Medico dell' acqua fresca.*

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

A Paris ce 2 Mars 1743.



RÉPONSE

De Mademoiselle DE LA VIGNE,

A une Lettre qui lui fut écrite des Champs Elizées, après une grande maladie, dont elle pensa mourir.

MOI, qui sçus mourir & renaître,
J'ai vû l'autre monde de près ;
Et n'ai point vû le Mirthe croître
Parmi les funestes Cyprès.



Jusqu'au bord de l'onde infernale
L'Amour étend bien son pouvoir ;
Mais passé la rive fatale,
Le pauvre enfant n'a plus que voir.

✡

Là-bas, dans ces demeures sombres,

Rien ne sçauroit toucher un cœur:
Croyez-m'en plutôt que les Ombres,
Car il n'est rien de plus menteur.



Il en est à mines discrettes
Et d'un entretien décevant:
Mais fiez-vous à leurs fleurettes,
Autant en emporte le vent.



Sans dessein, sans choix, sans étude,
D'autres soupirent tout le jour:
Un certain reste d'habitude
Leur fait encor parler d'amour.



Enfin la Mort, aux Morts ne laisse
De leur amour qu'un souvenir,
Sans que leur défunte tendresse
Leur puisse jamais revenir.



L'Objet agréable, ou funeste,
Sur eux fait peu d'impression:
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que des ombres de passion.



D'en naître là, point de nouvelle :
Chaque blondin vaut un barbon ;
Et la plus jeune Demoiselle
Y paroît cent ans, ce dit-on.



C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un Trépassé !
Car que sçait-il, le misérable,
Que des contes du tems passé ?



Aime-t-on des ombres de glace ?
Quel feu tient contre leur froideur ?
Faites-moi quelqu'autre menace,
Si vous voulez me faire peur.



Pour appuyer la Prophétie,
Me deffens-je avec tant d'effort
De tant d'honnêtes gens en vie,
Pour m'entêter d'un vilain mort ?



Quoi, me reprendre de la sorte !
Je suis plus sage, je le sens ;
S'il falloit aimer vive ou morte,
Je sçaurois bien prendre mon tems.



Mais par bonheur, ſans ſe méprendre,
On peut fuïr l'Amour & ſes traits :
Et qui, vivant, ſçait s'en défendre,
Il en eſt quitte pour jamais.



Qui ſe ſent prude & précieuſe
Pour toujours eſt en ſûreté ;
Et, fut-elle peſte & rieuſe,
Les rieurs ſont de ſon côté.

¶ *LE SOLEIL*

ET LES GRENOUILLES.

Traduction de la Fable Latine du P. Commire J.

LES Grenouilles, à ce qu'on dit,
Dans un marais, faiſoient bien leur profit,
Depuis que du Soleil la clarté bienfaiſante
Rendoit, de ces vils animaux,
Et ſur la terre & ſur les eaux,
La République floriſſante.



Déja ces Insectes bourbeux
Osoient sortir du marécage ;
Et, paroissant sur le rivage,
Faisoient fuïr les troupeaux qui paissoient auprès d'eux.
Mais, comme on ne peut être heureux,
Que le bonheur n'enfle un peu le courage,
La troupe ingrate eut bien la vanité
De vouloir du Soleil obscurcir la clarté.

✲

Pour en venir à bout, tout fut mis en usage.
Quand le Soleil se montroit à leurs yeux,
Quand, ayant fait pâlir le Croissant dans les Cieux,
Il parcouroit l'Inde & le Tage,
Entroit dans le Lyon, éclairoit d'autres lieux,
Ce petit peuple en étoit envieux,
Et cherchoit à lui faire outrage.

✲

Il publioit qu'en mille endroits divers
L'Astre du jour nuisoit à l'Univers ;
Qu'il falloit le rendre immobile :
Et que c'étoit-là le moyen,
Le plus court & le plus facile,
D'empêcher qu'il ne gâtât rien.

✲

Mais enfin, n'ayant pû rien faire;
Et voyant que, malgré ces insolens discours,
Le Soleil, avançant toujours,
Poursuivoit sa course ordinaire,
La Troupe s'enfonça dans le fond du marais
Dont les eaux, par elle agitées,
Pousserent des vapeurs qui, jusqu'au Ciel portées,
Formerent un nuage épais.

✡

Le Soleil connut leur folie:
Et sa clarté par-là n'étant point affoiblie,
Il rit des vains efforts qu'on faisoit contre lui.
Vous allez, leur dit-il, trop insolentes bêtes,
Vous allez voir retomber sur vos têtes
Tout ce que contre moi vous formez aujourd'hui.
Il ramasse aussi-tôt l'éclat de sa lumiere:
Et, perçant le nuage, il en fait la matiere
Et du tonnerre & des éclairs.
Déja la tempête formée
Tombe dans le marais sur la troupe allarmée,
Après avoir long-tems fait du bruit dans les airs.
D'abord chacune prend la fuite,
Et dans un triste état réduite,
Va se cacher sous les roseaux.
Mais c'en est fait, leur perte est assurée;
Les ardeurs du Soleil ayant tari les eaux,
Toute la troupe est dévorée
Par les Milans & les Corbeaux.

Une Grenouille alors, plus que les autres ſage,
Leur tint, en mourant ce langage :
Mes ſœurs, nous ſouffrons juſtement
Un ſi ſévere châtiment,
Dit-elle, & notre ingratitude
En mériteroit un plus rude.

✡

Vous donc, qui viendrez après nous,
Si de notre malheur vous avez connoiſſance,
En l'apprenant, ſouvenez-vous
Qu'il ne faut pas des Dieux mépriſer la puiſſance.



¶ PARAPHRASE DU CANTIQUE D'EZECHIAS.

Par Mme LAURENCE DE BELLEFONT, Fondatrice du Monastere des Religieuses Bénédictines de N. D. des Anges, établi à Roüen.

LORSQUE, par l'illustre victoire
Où périrent tant d'étrangers,
Sorti du milieu des dangers,
Je goûtois la paix & la gloire,
Je vis, par un sort rigoureux,
Changer les succès trop heureux
De cette fameuse journée.
L'interpréte assuré de l'oracle divin
M'apprit qu'en même tems ma dure destinée
Avoit déterminé mon triomphe & ma fin.



Alors, pour redoubler ma peine,
Cét arrêt sévere & fatal
Joignit, aux rigueurs de mon mal,
L'image d'une mort certaine.
Dans l'excès de tant de douleurs,
Je versai des ruisseaux de pleurs,

Pour laver mes fautes passées.
Dieu seul fut le témoin de mon gémissement:
Et mon cœur, déchiré de ses propres pensées,
Par ce triste discours, expliqua son tourment.

☆

Donc une avanture funeste
M'arrête au milieu de mon cours,
Et de la moitié de mes jours,
Je n'ai plus qu'un moment de reste!
Toute la vigueur de mon sang,
Ni la majesté de mon rang,
Ne me sauvent point de la Parque:
Elle frappe toujours sans respect & sans choix,
Mais ses traits sont conduits par un plus grand Monarque,
Arbitre de tout âge & souverain des Rois.

☆

La pompe des honneurs funebres
Termine toute ma grandeur:
Je trouve, au lieu de ma splendeur,
Un état de doubles ténebres!
Mon corps, privé de sentiment,
Va perdre, dans le monument,
Ses plaisirs comme ses miseres:
Et dans l'obscurité d'un plus triste séjour,
Mon esprit va chercher les esprits de mes peres,
Privé, comme mes yeux, de la clarté du jour.

☆

Mes eſpérances ſont bornées
De cette ennuyeuſe priſon,
Et c'eſt envain que ma raiſon
Penſe au reſte de mes années.
Les ſiécles, les mois, les inſtans
Qui diſtinguent l'ordre des tems,
Et reglent toute la Nature,
Dedans l'Eternité s'en vont d'un même pas:
Et qui cherche ſes jours dans ce jour ſans meſure,
Il y perd ſon eſprit & ne les trouve pas.

Cependant mon ame ſurpriſe
Conſerve, en cette extrémité,
L'ombre de la félicité
Que le Ciel nous a tant promiſe.
Sur ces tems, que nous prévoyons,
J'avois tracé mille crayons
De nos proſpérités futures:
Ces jours me ſont ravis, je n'y prétens plus rien!
Mais, à tous les momens, j'en revois les peintures,
Et trouve un vrai ſupplice en l'image du bien.



Bien-tôt, de notre race elüe,
Naîtra ce Monarque Homme-Dieu:
Iſraël attend, en ce lieu,
La majeſté de ſa venuë!

Quelle

Quelle est donc mon affliction
De me voir banni de Sion
Au tems de sa magnificence !
Mon sort est trop cruel pour ne m'en plaindre pas.
O Cieux ! laissez-moi voir le jour de sa naissance,
Et je ne craindrai plus le jour de mon trépas.

☆

Cette mémorable victoire
Où Dieu défit l'Assyrien
Ne me servira donc de rien
Qu'à me rendre illustre en l'histoire.
Mon peuple goûte, en sureté,
Le repos & la liberté,
Entre les palmes & l'olive :
Ce sont présens du Ciel, cultivés par mon soin ;
Mais, lorsque je les donne, il veut que je m'en prive,
Et que j'en sois l'auteur, & non pas le témoin.

☆

Comme ma naissance me donne
Le sceptre de mes devanciers,
J'ai désiré des héritiers
Pour leur transmettre ma couronne.
J'ai crû voir ces enfans des Rois
Se signaler par mille exploits

Dignes de leur haute origine :
Et, ce qui passe encor tous les vœux des mortels ;
J'osois attendre un fils dont la grandeur divine,
Ayant trop peu d'un trône, auroit cent mille autels.

✡

Mais, comme en l'espace d'une heure,
On voit des troupes de Bergers
Plier leurs logis passagers
Pour chercher une autre demeure ;
Et qu'après ce départ soudain,
Il n'en reste le lendemain
Aucune marque en la prairie :
Ainsi passent mes jours ; & dans mon triste sort
Je sens, voyant finir ma race avec ma vie,
La peine de l'oubli dans celle de la mort.

✡

Le Ciel sembloit me rendre utile
Au bien commun de mes Sujets,
Et conduire tous mes projets
Dans une vieillesse tranquille.
Mais, dans un ouvrage si beau,
Le Maître a passé le ciseau
Avant que d'achever la trame :
Ces grands commencemens sont tranchés & perdus ;

Et, de tant de desseins si bien peints dans mon ame,
Je n'ai que le regret de les voir confondus.

✡

Tel qu'en la fraîche matinée
L'Aurore vient ouvrir les fleurs,
Et nous redonnant ses couleurs,
Promet une belle journée :
Tel mon premier âge a passé !
Mes plus jeunes ans ont tracé
L'ouvrage d'une gloire entiere ;
Puis, au lieu du midi, survient la fin du jour :
Et, lorsque j'espérois augmenter ma lumiere,
Elle s'évanoüit sans espoir de retour.

✡

Cependant le mal, qui me tue,
N'attend plus aucun appareil :
Durant l'absence du Soleil
Ma douleur devient plus aiguë ;
Et c'est envain qu'à mon tourment
J'attendois du soulagement
Du luisant retour de l'Aurore.
Au point qu'elle paroît dessus notre horison,
L'on m'apprend que mon mal se doit accroître encore,
Et finir par ma mort, non par ma guérison.

Comme d'une caverne ſombre
Paroît un Lion rugiſſant,
Et ſe jettant ſur un paſſant
Qui joüiſſoit du frais de l'ombre,
Il le ſurprend en ſon repos,
Mange ſa chair, briſe ſes os,
Aſſouvit ſa faim & ſa rage:
Ainſi le Meſſager du céleſte couroux
Me remplit de frayeur & m'ôte le courage,
Et, prédiſant ma mort, m'en avance le coup.



Je n'ai donc plus qu'un jour de terme,
Et mes ans ſeront accomplis!
Déja mes ſens ſont affoiblis,
Mon œil languit, mon œil ſe ferme:
Pour plaindre les maux que je ſens,
Je pouſſe les mêmes accens
Que les petits de l'hirondelle.
Et, dans ce triſte état, mes cris multipliés
Sollicitent les Cieux dont le ſecours fidelle
N'abandonne jamais les cœurs humiliés.



Quand ma voix foible & languiſſante
Ne peut plus ſuivre mes déſirs,
Je m'exprime par les ſoupirs
De la Colombe gémiſſante;

Et mon cœur, preſſé de regrets,
Se fait cent reproches ſecrets
Qu'il n'explique point par ma bouche.
Je fais, ſur mes péchés, un ſérieux retour;
J'adore le pouvoir de la main qui me touche,
Et mêle, en mes ſanglots, la douleur & l'amour.

✡

Mais Dieu n'écoute point ma plainte,
Sa gloire ſe cache à mes yeux:
Je les tiens attachés aux Cieux,
Entre l'eſpérance & la crainte.
Ces corps, brillans de toutes parts,
Repouſſent mes triſtes regards
Par leurs exceſſives lumieres:
Ma longue attention les laſſe doublement;
Ainſi je les abaiſſe, & mes foibles paupieres
Dans la ſource du jour trouvent l'aveuglement.

✡

Tu vois, Seigneur, la violence
Dont mon cœur ſe trouve accablé;
Soulage mon eſprit troublé,
Parle pour moi dans mon ſilence!
Mais où m'emporte mon ennui?
Et que me répondra celui
Qui fut autrefois mon réfuge?

Puiſqu'aujourd'hui ſon bras eſt armé contre moi,
Et que mon bienfaicteur, ſe déclarant mon juge,
Exige avec rigueur tout ce que je lui doi.

✠

Seigneur, ta grandeur offenſée
Me cauſe un juſte étonnement;
Mes crimes & mon châtiment
Occupent toute ma penſée.
Tous les dons que je peux t'offrir,
Et les maux que je puis ſouffrir
Ne ſçauroient payer ta juſtice.
Mais enfin ces péchés, ſource de mes malheurs,
Qu'on ne peut expier par les feux du ſupplice,
Demeureront noyés dans les eaux de mes pleurs.

✠

Mon eſprit commence à revivre
Parmi les frayeurs de la mort:
L'orage me conduit au port,
Mon propre péril me délivre.
Comme tes rigueurs n'ont pour but
Que mon bonheur & mon ſalut,
Trop injuſte en ſeroit la plainte:
Ainſi, quoique mon cœur ſoit percé de tes traits,
Accablé de douleur, de triſteſſe, & de crainte,
Ma bouche eſt ſans murmure, & mon cœur eſt en paix.

Tu n'as pû voir ma pénitence
Sans fléchir ta juste rigueur,
Ni le changement de mon cœur
Sans changer aussi ta sentence.
Ta justice, d'un même pas,
Conduisoit mon corps au trépas,
Et mon ame au fond de l'abîme :
Mais, tout prêt de tomber, je me sens soutenu ;
Et depuis que mes yeux ont pleuré sur mon crime,
A ton œil qui voit tout, mon crime est inconnu.

✡

Ainsi, ta colere cessée,
Ta clémence veut me sauver ;
Avec elle, à me conserver,
Ta gloire s'est intéressée.
Tu vois, Seigneur, qu'en nos concerts
Jamais la mort ni les enfers
Ne peuvent tenir de partie :
L'une est un spectre affreux, que le silence suit ;
L'autre, dans ses cachots, n'a pour toute harmonie,
Qu'un bruit de cris confus que la rage produit.

✡

Non, dans ces ténebres épaisses,
Ces victimes de ton couroux
N'osent attendre, comme nous,
La vérité de tes promesses.
Ce beau rayon de ta splendeur,

Ce clair miroir de ta grandeur,
Ce terme de ta connoiſſance,
Qui, produit ou promis, eſt toujours vérité,
Viendra nous éclairer du jour de ſa préſence,
Mais il les laiſſera dans leur obſcurité.

✡

Celui qu'une céleſte flâme
Fait vivre en ce mortel ſéjour,
Dont l'ame doit à ton amour
Ce que ſon corps doit à ſon ame,
Bénira ton nom à jamais,
Voyant, de tes divins bienfaits,
Son eſpérance ſoutenuë.
Je chante ainſi ta gloire : & ma poſtérité
Sçaura que ta faveur n'eſt envain attenduë,
Et que rien n'eſt ſi sûr que ta fidélité.

✡

Fais donc, Seigneur, que ce miracle
Qui, par ton heureux changement,
Me retire du monument,
Soit la preuve de ton oracle ;
Et que, dans ta ſainte Maiſon,
Mon peuple, pour ma guériſon,
Chante ta puiſſance infinie.
Ma voix, avec leurs chants ne fera qu'un accord ;
Et je te bénirai tous les jours de ma vie,
De m'avoir délivré du péril de la mort.

L'HERCULE FRANÇAIS,

OU

EXPLICATION

D'un Dessein de M. le Brun,

Pour Monsieur DE SEIGNELAY.

Par M. FLE'CHIER, Evêque de Nismes.

POUR te représenter, après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas assez d'un Hercule Gaulois :
Invincible LOUIS, sous qui le Monde tremble,
Il falloit avoir peint tous les Héros ensemble.
Mais ces portraits, mêlés de tant de demi-Dieux,
Confondroient nos esprits, & lasseroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule seul se consacre à ta gloire,
Qu'il compare sa fable avecque ton histoire :
Et que, voyant son nom par le tien effacé,
Il confesse aujourd'hui que tu l'as surpassé.
Il dompta du Lion la rage envenimée,
Dans les sombres détours des forêts de Némée :
Et tu viens de dompter le Belgique Lion,
Qui, respirant le meurtre & la rébellion,

I 5

Nourri depuis long-tems de ſang & de carnage,
Auprès de ſes marais redoutoit ton courage;
Et ſembloit exciter, par ſes rugiſſemens,
Tous les Peuples voiſins au ſecours des Flamans.

Hercule triompha du Géryon d'Eſpagne,
Renverſa ſes châteaux, déſola ſa campagne:
Les Tyrans de la terre en tremblerent d'effroi.
C'eſt un travail pour lui, ce n'eſt qu'un jeu pour toi.

Tu cours, ſans t'émouvoir, au milieu des allarmes:
Rien ne peut s'oppoſer au bonheur de tes armes.
Tournay, ſans t'arrêter, reconnut ton pouvoir;
Tu n'eus qu'à l'inveſtir, & qu'à te faire voir.
Doüay ſe vit ſoumis, malgré ſa réſiſtance;
Et, craignant ta juſtice, implora ta clémence.
Oudenarde reçut, pour t'avoir irrité,
Le juſte châtiment de ſa témérité.
L'Iſle te vit, monté ſur le char de ta gloire,
Uſer modeſtement des droits de ta victoire:
Marcher ſur ſes remparts à demi foudroyés,
Raſſurer, en paſſant, ſes Peuples effrayés:
Pour de nouveaux combats tenir tes armes prêtes,
Et chercher promptement de nouvelles conquêtes.
Flandre, n'irrite plus ce Monarque puiſſant,
Qui ſçait l'art de te vaincre en ſe divertiſſant.

Lorsque tes ennemis redoutent ta puissance,
Hercule tout confus admire ta vaillance.
Ce Héros aujourd'hui n'est plus ce qu'il étoit:
Et pressé sous le faix du monde qu'il portoit,
Il perd également la force & le courage,
Et cherche sur la terre un Roy qui le soulage;
Qui vienne l'assister comme un Atlas nouveau,
Et veuille se charger d'un si pesant fardeau.
Il t'a trouvé, LOUIS, jeune, ardent, redoutable,
Dans les nobles travaux toujours infatigable,
Et tout prêt à ranger le monde sous ta loi;
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi?

De cent Rivaux armés les forces obstinées
Auront beau se liguer contre tes destinées!
Pour punir l'injustice & l'orgueil des humains,
Le grand Alcide a mis sa massuë en tes mains;
Qui doit faire aux Tirans une immortelle guerre,
Après avoir dompté les monstres de la terre.
Le poids du monde entier ne te chargera pas:
La vaillante Bellone & la docte Pallas,
Seront, dans ce travail, tes compagnes fidelles:
Grand Roy, tu regneras & tu vaincras par elles;
Et tu seras toujours, au gré de tes souhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.

Aux biens de tes Sujets ton ame est occupée:
Tu portes dignement & le sceptre & l'épée.

La victoire est toujours prête à te couronner;
Tu sçais l'art de combattre, & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence;
Ou tu domptes l'Espagne, ou tu regles la France:
Tu tiens ou tu réduis des Peuples sous ta loy,
Et tu fais le Héros aussi bien que le Roy.

La sagesse, LOUIS, qui te conduit, qui t'aime,
Qui soutient avec toi le poids du Diadême,
Pour le Conseil des Rois dresse cent nourrissons,
Et leur fait, pour la Cour, de secrettes leçons.
Vois celui qu'elle t'offre & qu'elle te destine,
Instruit de ses vertus, comme de sa doctrine:
Elle éloigne de lui la foiblesse & l'erreur,
Lui forme adroitement & l'esprit & le cœur,
Lui découvre à loisir ses plus sacrés mysteres,
Lui propose en secret ses maximes séveres,
Eclaire sa raison, regle tous ses désirs;
Lui montre à mépriser le luxe & les plaisirs;
Au temple de l'honneur elle-même le guide,
Et lui trace le plan d'une gloire solide.

Il mettra son bonheur à recevoir tes loix:
Et le voyant un jour, fidelle en ses emplois,
Ardent à te servir, & soigneux de te plaire,
Tu verras dans le fils une image du pere.
Si ton destin t'appelle à de nouveaux combats,
Invincible Loüis, où ne vaincras-tu pas?

Au milieu de la paix, je vois naître la guerre :
Je vois des factions qui partagent la Terre,
Jusqu'à ce que le Ciel couronne tes projets,
Et que tes ennemis deviennent tes Sujets.

Vois ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dresse déja le plan de ton histoire :
Où l'art ingénieux a déja travaillé
Sur cent pierres de Jaspe ou de Marbre taillé.
Là, d'illustres captifs, dans l'excès de leurs peines,
S'efforçant de traîner ou de rompre leurs chaînes,
Gardent dans leur malheur, encor quelque fierté,
Et semblent murmurer de leur captivité.
On diroit que ton bras, prêt à lancer la foudre,
Choisit ces criminels pour les réduire en poudre :
Et l'art a fait revivre, en ce Marbre imposteur,
La crainte des vaincus, le couroux du vainqueur.

Quatre fleuves assis sur leur moite rivage,
Sur des urnes panchés, couronnés de feuillage,
Versent à gros bouillons leur liquide cristal ;
Et recueillant leurs eaux dans un même canal,
T'ouvrent tous les chemins de l'Empire de l'onde,
Et t'offrent les trésors de l'un & l'autre monde.
Ces flots de Marbre sec vont, ce semble, couler,
Et ces Dieux de métal semblent vouloir parler.

✡

COPIE

D'un Mémoire manuscrit de feu Mr. DE ROSEN, Maréchal de France, mort au mois de Septembre 1715.

LE sujet qui fait parler aujourd'hui de cét illustre Général, est un Manuscrit de sa main, que l'on a trouvé parmi ses papiers : il contient une petite instruction remplie de sentimens d'honneur & de probité, que ce Maréchal; dans son grand âge, laissa à son petit-fils, lorsqu'il l'envoya à Paris pour y être élevé. Il seroit à souhaiter que les jeunes Seigneurs qui entrent dans le monde, connussent & voulussent suivre des conseils aussi sages que ceux qu'ils liront dans cét écrit. Si la mort n'avoit enlevé, à la fleur de son âge, celui pour qui ils avoient été dressés en particulier, on étoit persuadé, par ses heureuses dispositions, de les lui voir mettre en pratique dans le cours de sa vie; la facilité de son esprit pour les Sciences, sa politesse, sa maniere de penser avec élévation, son

envie de plaire & de s'attirer l'estime des honnêtes gens, jointes à un extérieur qui rassembloit toutes les graces, lui avoient gagné les suffrages du Public avec autant de justice, que sa perte a mérité depuis, ses regrets. Ce Mémoire dont il s'agit ici, & qui nous est tombé entre les mains, est donc dû à ce même Public, par des raisons trop particulieres, pour qu'il ne soit pas en droit de l'exiger; & nous le lui donnons avec d'autant plus de satisfaction, qu'il n'y trouvera que des maximes pleines de sagesse, de solidité & de Religion.

Le grand âge où je me vois, mon cher fils, ne me permettant pas d'espérer de pouvoir vous guider moi même dans la suite, lorsque vous serez engagé dans le monde; & vous faire remarquer avec une tendresse paternelle, les écueils où vous pourriez donner; la seule satisfaction qui me reste, est de vous laisser par écrit des conseils que la conscience & l'honneur m'obligent de vous donner, & que je vous prie de suivre, comme mes dernieres volontés, persuadé que ce bien est infiniment plus précieux que ce que la fortune vous pourra jamais présenter. Je vous recommande, sur toutes choses, la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, & le principe de tout

honnête homme : si vous la possedez au fond de votre cœur, & que vous mettiez toute votre espérance & votre confiance dans le Seigneur, il vous protégera & conduira par sa divine bonté.

Honorez votre Pere & votre Mere ; souvenez-vous que vous leur devez votre Etre, & que Dieu vous ordonne de leur porter du respect & de l'attachement. Ayez toute la déférence imaginable pour M.*** qui est préposé pour vous gouverner & pour avoir soin de votre éducation ; soyez attentif à suivre ses conseils & ses bons avis, puisqu'il vous doit tenir lieu de tout.

Soyez honnête & poli envers tout le monde, vrai dans vos paroles, plein de droiture & de probité dans toutes vos actions : Ne fréquentez jamais que d'honnêtes gens, remplis de vertu & de bonnes mœurs : Tâchez de les imiter, & proposez-vous toujours les plus grands modeles.

Je vous recommande d'avoir une application perpétuelle à vos études & exercices, afin de vous mettre en état de servir le Roy dignement, & marcher sur les traces de vos Ancêtres.

Evitez les jeux de hazard, & ne vous y engagez jamais, que lorsque l'obligation indispensable de faire votre Cour, vous y fera trouver, comme malgré vous : Persuadez-

vous que ces jeux-là sont capables, non-seulement de vous ruiner, mais encore de vous attirer cent mauvaises affaires pour perdre votre fortune, honneur & réputation : Apprenez ceux qui se joueront toujours parmi les honnêtes gens : Tâchez de vous y perfectionner, pour n'y être point dupe : Soyez égal dans la perte & dans le gain, & faites-vous un point d'honneur de passer dans le monde pour un beau joüeur, incapable de faire des incidens & de mauvaises disputes.

Fuyez la débauche & les femmes d'une vie déréglée, car elles ne sont propres qu'à vous perdre de corps & d'ame : ne fréquentez que celles qui ont de la vertu & de l'esprit, capables de vous faire honneur, pour apprendre d'elles l'honnêteté & la politesse. S'il s'en trouve quelqu'une qui vous affectionne & traite favorablement, gardez-vous bien d'en tirer vanité, ni de le faire remarquer : vous êtes obligé de ménager sa réputation par rapport aux bons sentimens qu'elle a pour vous. Prenez garde aussi d'un autre côté d'en être la dupe ; car il n'y a que trop d'exemples, que d'autres aussi fins que vous en ont été attrapés ; leurs parens ou amis interviennent ordinairement dans ces sortes d'engagemens, qui n'ont que de fâcheuses suites.

Quand vous voudrez vous régaler avec vos amis, n'allez jamais au Cabaret, ni chez les Traiteurs; car il s'y trouve souvent des filoux, bréteurs & autres mauvais esprits, qui ne respirent que le désordre : vous tomberiez dans des inconvéniens qui vous perdroient dans l'esprit du Roy & des honnêtes gens qui vous regarderoient comme un yvrogne,un débauché,qui n'est propre à rien.

Lorsque vous serez en âge de vous produire dans le grand monde, soyez attentif à faire votre Cour au Roy & aux Princes, aux Officiers Généraux, aux Ministres & autres Gens de distinction : Tâchez de mériter leurs bonnes graces, appui & protection; à quoi vous parviendrez par une grande retenuë & une réputation de sagesse qui attire l'estime & la confiance; joignez-y une attention singuliere à ne jamais blâmer les démarches de ceux qui sont au dessus de vous, soit dans le commandement à la Guerre, ou dans l'administration des affaires; persuadé qu'outre les raisons de justice & de fidélité qui regnent dans l'un & dans l'autre, il y a toujours des ressorts de prudence & de politique, où il n'est pas permis de pénétrer.

Tâchez de vous perfectionner dans les Belles-Lettres, Langues Etrangeres, Mathématiques, & autres Sciences propres à vous élever à quelque chose de grand; car

on n'épargnera rien pour votre éducation. Rendez-vous aussi adroit au fait des Armes, non pour vous ériger en Bréteur, mais sçavoir vous défendre dans les occasions.

Si quelqu'un vous agace par des railleries piquantes, ne prenez pas feu d'abord, mais tâchez par un air froid & des réponses ambiguës, d'en détourner les suites; si après cela il vous presse, faites-lui comprendre que si vous vous tenez dans les bornes de la modération, ce n'est ni faute de sentiment, ni de courage.

Soyez fidele à vos amis, incapable de réveler un secret qu'on vous aura confié. Ne parlez jamais mal de personne, pas même de vos ennemis; ne soyez pas trop avide à parler, pesez vos paroles, & faites réflexion sur vos discours; ne contestez jamais avec opiniâtreté dans l'incertitude ou dans une mauvaise cause; car il vaut mieux céder honêtement, que de soutenir avec confusion.

Quand vous serez en bonne compagnie, persuadé que vous n'en fréquenterez jamais d'autres, ne faites ni le Fanfaron, ni le petit-Maître: Ne vous vantez jamais de rien, mais tenez-vous dans une honnête modestie, vous serez aimé & estimé de tous ceux qui vous verront.

Ne soyez ni avare, ni dépensier mal-à-propos; ne donnez pas dans la bagatelle ni

dans les colifichets : évitez cependant de passer pour Mesquin, quand il s'agira de vous faire honneur.

Quand vous serez en état d'avoir quelque Emploi militaire, tenez-vous à votre Troupe sans la quitter ; soyez exact, attentif & vigilant à votre devoir : voyez toutes choses par vous-même, & ne vous reposez jamais sur ce que feront les autres ; ayez toujours quelqu'un à la découverte, pour n'être pas surpris ; & gravez bien dans votre esprit, qu'un seul quart-d'heure de paresse ou de négligence est capable, non-seulement de vous faire perdre tout le fruit de vos services, mais aussi de ternir pour jamais votre honneur & votre réputation.

Si Dieu vous fait la grace de vous élever à des Emplois considérables, où se trouvent des Officiers sous votre commandement, & qu'il arrive malheureusement à quelqu'un d'avoir fait une faute dans le Service, ne le traitez pas avec rigueur ni avec dureté, en lui faisant une réprimande seche : plaignez-le, & remontrez-lui avec douceur le tort qu'il s'est fait d'avoir manqué ; priez-le d'être une autre fois plus exact & plus régulier à remplir son devoir, pour vous éviter le déplaisir que vous auriez d'être contraint à lui faire du mal, contre votre inclination & votre naturel.

Aimez ceux qui vous corrigent & qui vous font remarquer vos défauts, ce sont vos véritables amis, car ils n'en usent ainsi que pour votre bien ; au lieu que vos ennemis seront toujours ceux qui vous flateront en votre présence, dans la maligne espérance que vous conserverez vos imperfections qui leur donneront toujours de l'avantage sur vous, & la facilité de vous détruire plus aisément.

J'aurois encore bien des choses à vous dire pour le détail d'une vie qui mérite tant de réflexions ; j'en laisse le soin à M.*** qui vous les fera remarquer dans les occasions & dans vos entretiens particuliers ; si vous faites attention, mon cher fils, à ces conseils paternels, comme je l'espere, & que vous les imprimiez dans votre esprit, vous pouvez compter que je me retrancherai de tout pour vous mettre en état de soutenir votre naissance honêtement.

La Nature vous a formé à souhait, & vous a donné assez d'esprit pour discerner le bien d'avec le mal. Si vous aimez & adorez du fond du cœur, Dieu qui en est l'Auteur, & que vous mettiez toute votre confiance en lui, il vous comblera de ses graces, & vous conduira dans les voyes d'honneur & du salut. Je prie sa Divine Bonté de vous guider, conserver, & ne vous jamais abandonner.

ETRENNES

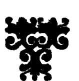
DE MADAME LA D. DE B.

*A Madame la M. du C****.*

UNE Etrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? Oh! très-bien, j'en répons.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie:
Les Livres, les Bijoux, les Compas, les Pompons,
Les Vers, les Diamans, le Biribi, l'Optique,
L'Algébre, les Soupers, le Latin, les Jupons,
L'Opéra, les Procès, le Bal & la Physique.

Réponse de Madame du C.

Hélas, vous avez oublié
Dans cette longue Kirielle
De placer le mot d'amitié!
Je donnerois tout le reste pour elle.



LE SOMMEIL.

ODE.

Par M. SYMOND.

LA nuit a chassé la lumiere,
Je t'atens, vole ô doux Someil,
Viens régner sur la terre entiere
A ton tour, après le Soleil.
Enfant de l'ombre & du silence,
Qui peux calmer là violence
Des plus indociles transpors ?
Pour toi les Muses immortelles
Ont monté, de cordes nouvelles,
Leur Luth, pere de mes accors.



Ce qu'en leur enceinte infinie
Embrassent la Terre & les Cieux,
Ressent la douce tyranie
De tes pavots délicieux.
Ame, & soutien de la vieillesse,
C'est dans tes bras que la jeunesse
Puise la fraîcheur de son tein,

Et la beauté d'une Bergere,
Sans toi, d'une fleur passagere
Auroit le fragile destin.



Yvre d'une liqueur vermeille
Aussi douce que le Nectar,
Le Dieu qui préside à la treille
D'un pas chancelant suit ton char.
Tous foibles & vils que nous sommes,
Tes doux charmes placent les hommes
Dans le rang immortel des Dieux.
L'ame, de Pavots enyvrée,
Soudain vers la voute azurée,
Prend un effort audacieux.



Le souci, ce Vautour barbare
Qui dévore le cœur humain,
Est replongé dans le Ténare
Au premier effort de ta main.
Mieux que le pinceau des Apelles,
Mieux que les Muses immortelles
Tu nous peints des lieux enchantés.
Sans courir le danger de l'onde,
Bien souvent, dans un nouveau monde,
Par toi nous sommes transportés.

✻

Dès

Dès que ton pouvoir le rapelle,
Par un prestige bienfaisant,
Le passé qui se renouvelle
Se confond avec le présent.
Par toi ma mémoire guidée
Soudain se retrace l'idée
De mille objets anéantis:
Sommeil, à ta loi souveraine
Tous les faits de la vie humaine,
Tous les tems sont assujettis.



D'une inquiétude importune
Suspendant le cours douloureux;
Des outrages de la fortune
Tu sçais vanger les malheureux.
C'est par toi que le sort volage
Voit cesser l'odieux partage
Qu'il a fait des biens & des maux.
Le Pauvre que le chaume couvre,
Le Prince qu'on adore au Louvre,
Sont en dormant rendus égaux.



Tu me rends l'ombre fugitive
D'un ami tendre & généreux,
Que l'Acheron tenoit captive
Sur son rivage ténébreux.

Sans rendre nos ames coupables
Par des fantômes agréables
Tu satisfais nos passions.
Tes biens ne coutent point d'allarmes ;
Et tu ne vends point à nos larmes
Tes flateuses illusions.

✡

De notre aveuglement extrême
C'est le Sommeil qui nous instruit ;
Car qu'est notre vie elle-même,
Qu'un songe plus long qu'une nuit ?
S'il n'est qu'une ombre, qu'une image,
Une vapeur, un vain nuage
Dans un cerveau vide tracé ;
Tout ici bas n'est que mensonge.
Quel avantage a sur un songe
Tout plaisir, dès qu'il est passé ?

✡

Plus diligent que la pensée,
Couvert d'un nuage brillant,
Mercure avec son Caducée
Part de l'Olympe étincelant.
Ce Dieu se place sur ma tête ;
Et des songes l'essain s'apprête
A me dévoiler l'avenir.
Mais du jour les rayons me frappent,
Le Dieu fuit, des biens qui m'échappent
Je n'ai plus que le souvenir.

LES NYMPHES DE LA SEINE.

Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne, en 1704.

ODE.

Par M. DE BAINVILLE.

ELEVONS nos voix jusqu'aux Cieux;
Qu'ils entendent les sons de nos tendres hommages,
Chantons de leur amour le bienfait précieux;
Chantons le nouveau Lis, honneur de nos rivages.
Croissez, ne craignez point les vents contagieux,
Aimable Rejeton des tiges les plus belles,
Prospérez, le maître des Dieux
Vous garde à l'abri de ses aisles.

✡

Comme l'on voit au jour naissant
Briller dans un jardin la rose épanoüie,

Puis, lorſque le Soleil ſous les ondes deſcend
De ſon buiſſon natal tomber pâle & flétrie,
De même votre frere à peine fleuriſſant
A paſſé. De nos pleurs il nous laiſſa noyées.
Mais aujourd'hui le Ciel conſent
Que nos larmes ſoient eſſuyées.

☆

Par vous l'eſpoir renaît en nous.
Tel qu'un aſtre ſe plonge au ſoir en l'onde amere;
Puis revient au matin, tel nous voyons en vous,
Aimable & cher Enfant, revenir votre frere.
Il vient ſous un deſtin plus heureux & plus doux:
Vos appas, votre gloire au plus haut point montée
Rendront l'Amour & Mars jaloux;
Ainſi nous l'annonce Protée.

☆

Croiſſez, rempliſſez notre eſpoir,
Et pour premier bienfait, faites qu'en notre rive
Nos yeux que vous charmez, déſormais puiſſent voir
De la tranquille Paix croître l'heureuſe Olive.
Un jour comme LOUIS vous ſçaurez la pourvoir
De l'ombre des Lauriers & des Palmes guerrieres,
Et nous y faire recevoir
L'hommage des autres Rivieres.

☆

Chantons ce doux présent des Cieux,
Couronnons son berceau de nos fleurs odorantes.
Jamais Flore, pour plaire au Zéphir gracieux,
Aux valons de Tempé n'en prit de plus charmantes.
L'Aurore, en répandant ce trésor précieux
Dans ce jour fortuné, veut sans doute qu'on croye
Que les pleurs, qui moüilloient ses yeux,
N'étoient causés que par la joye.

☆

Le Soleil, de rayons nouveaux,
S'est paré ce matin sortant du sein des ondes :
D'un vert plus éclatant il a peint nos roseaux,
Et ses traits ont doré nos demeures profondes.
Jamais d'un ton si doux n'ont chanté les oiseaux.
Mes sœurs, obéïssons à l'ardeur qui nous presse ;
Suivons des exemples si beaux,
Chantons, montrons notre allegresse.

☆

Tendres Amours, aimables Ris,
Volez, quittez Paphos, Amathonte & Cythere ;
Changez pour ce Palais vos Temples si chéris ;
Venez, vous trouverez une plus douce Mere.
Vous trouverez en elle & Minerve & Cypris.
Pour le royal Enfant qui vient ici de naître,
Venez le voir, vos cœurs épris
Le voudront à jamais pour Maître.

Sur son front, & dans ses beaux yeux,
Sans consulter Protée, on lit ses destinées.
Ses conquêtes un jour dignes de ses Ayeux,
Ainsi que ses vertus, ne seront point bornées.
De sa bouche déja le souris gracieux
Nous parle du bonheur que nous devons attendre,
Et semble dire, que des Cieux
Rhée & Saturne vont descendre.



Déja la même Majesté
Qui brille dans LOUIS, dans l'Ayeul, dans le Pere,
Eclate sur son front. Déja pleins de bonté,
Ses yeux portent empreints les charmes de sa Mere.
Des plus parfaits mortels digne Postérité,
Prospérez. De l'Amour qu'a pour notre Monarque
La suprême Divinité,
Soyez une autentique marque.



§ LETTRE

De M. DES-FORGES MAILLARD,

A MADAME DU H**.

Aux Sables d'Olonne, ce 18 Novembre 1742.

JE prens la plume, Madame, pour vous écrire à chaque Poste ; mais ce que je trace sur le papier est si tendre, si tendre, que dans la crainte que vous ne me grondiez d'avoir tant d'amour, ma main efface, quoiqu'avec répugnance, tout ce que mon cœur a dicté. Je recommence encore, & je retrouve toujours mon cœur. Je fais ce que je puis pour obtenir de lui qu'il modere le feu de ses expressions, s'il n'est point assez son maître pour tempérer celui qui le brûle ; mes conseils sont inutiles : il ne peut souffrir une petite ligne qui panche du côté de l'indifférence.

J'ai bien compris, Madame, ce que vous avez voulu me faire entendre, en me disant que vous sçaviez de mes nouvelles. Je tâche de m'amuser partout où je suis ; & qu'est-ce que la vie sans un peu de bagatelle ? mais ces flâmes apparentes ne sont que des étin-

celles aussi-tôt mortes que vives. Je vous ai plus aimée le premier moment que je vous ai vûe, que je ne pourrois aimer toute autre femme en un siécle. Un mérite infini comme le vôtre ne produit pas des effets ordinaires. Toute la France vous adore, & moi je vous aime à la fureur.

La simpatie agit rapidement,
Les yeux sont ses vrais interpretes,
Et jamais l'union des amours si parfaites
N'eut un foible commencement.
Vous qui faites en un moment
Naître des flâmes immortelles,
Que je serois heureux si vos ardeurs fidelles
Egaloient mon attachement!

Voilà, me direz-vous, de la matoiserie,
Et je ne vous crois point. Pourquoi, belle Aspasie?
Pourquoi? répliquez-vous, il est original;
Ne sçais-je pas que, Poëte banal,
Vos Vers pleins de coquetterie
Et même de friponnerie,
Célébrent indiscretement
Partout où vous allez une Beauté chérie.
Moi? je n'aime que vous, je vous en fais serment
Sur le carquois d'Amour, sur ses traits, sur ses aisles,
Sur le sein de Vénus, sur son chignon charmant.
Si partout où je vais je célébre des Belles,

Ce n'est que par caprice ou par amusement ;
Ma Muse dans ses jeux se regarde plus qu'elles ;
Mais quand avec ravissement
Je chante votre esprit, vos graces naturelles,
Et votre mérite vainqueur,
Je ne sçais consulter que mon goût & mon cœur.

Vos yeux malades, Madame, ne vous laissent point assez voir pour m'écrire. Verront-ils assez pour lire ma Lettre ? faudra-t-il que d'autres yeux que les vôtres ayent les prémices des tendresses que je vous retrace ici, pénétré de désespoir de n'être point à portée de vous les dire ?

Après tout, je ne puis m'empêcher, Madame, de vous faire un aveu qu'il m'a trop couté de retenir. Je suis piqué contre vous, oüi, très piqué contre vous-même. Je n'ai point osé me plaindre. J'ai soupiré. J'ai dévoré ma jalousie. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas directement ? Vos Lettres me viennent toujours toutes décoëffées, toutes délacées, toutes déjaretées sous une enveloppe étrangere. Je conviens que c'est celle d'un intime ami. Mais l'Amour a des droits que l'amitié ne doit point partager. Le meilleur ami dans ces circonstances est un habitant de la Chine, &c.

§ LE ROSSIGNOL, ET LA LINOTE.

FABLE.

L'Amour est un dangereux guide
Dans des écüeils cachés sous des tapis de fleurs,
Il entraîne souvent ses fols adorateurs
Par une attraction perfide.
Un Rossignol jeune & galant,
Bon Musicien, mais étique,
S'amouracha (le cas est étonnant)
D'une Linote pulmonique.
Avec grand soin le drôle chaque jour
La visitoit, & lui faisoit sa cour.
Les paroles d'amour sont paroles sucrées,
La Linote y fut prise, ainsi que les Iris;
L'Amant n'oublia pas les phrases consacrées
Aux discours doucereux des Héros de Cipris:
Il épuisa bientôt le catalogue,
Et voulut tout-à-coup venir à l'épilogue.
Il parle d'himenée, & sa belle y consent.
Mais il étoit mineur; il va trouver sa mere,
Et la pria très instamment
De lui donner son agrément.
Mon cher fils, lui dit-elle, avec un ton sévere,
Je ne puis approuver ton établissement,
Je t'aime encor avec plus de tendresse

Que tu ne chéris ta Maîtresse :
Je ne veux pas te voir partir
Dès le printems prochain pour le sombre rivage.
Ma mere, dit l'Amant, vous me verrez mourir,
Si vous ne consentez à notre mariage.
Je connois bien le mal qui desseche mon corps,
J'userai sobrement des droits de l'himenée :
Ah! ne retardez pas cette heureuse journée,
Où je dois, de mon cœur, contenter les transports!
La bonne mere est attendrie,
Le Rossignol redouble, enfin elle y consent,
Et notre galant se marie.
Je laissois échapper un point intéressant ;
Sur son mal autrefois la belle pulmonique
Avoit interrogé maint Docteur galénique :
Evitez de l'himen les piéges dangereux,
Lui dit-on, & vers lui ne tournez point vos vœux.
La pauvrette oublia cette ordonnance austere ;
L'Amour hâte les doux momens ;
Un Mirthe, fait pour les Amans,
Servit pour le tendre mistère.
L'himen, loin d'affoiblir leur amoureuse ardeur,
La rendoit tous les jours nouvelle.
Dans les cantons voisins on vantoit le bonheur
D'un tel attachement, d'une union si belle.
Hélas! ce couple heureux ne le fut pas long-tems,
L'étique Rossignol termina sa carriere
Dès les premiers jours du printems ;

Deux mois après, la mort doublement meurtriere
Des jours de la Linote éteignit le flambeau.
Pour l'aveugle Jeunesse, exemple redoutable !
Elle imite souvent l'Amant de cette Fable,
Et l'Amour creuse son tombeau.

EPITAPHE

De RAPIN, Poëte Français & Latin sous Henry III. faite par lui-même.

Tandem Rapinus hîc quiescit, ille qui
Nunquam quievit, ut quies esset bonis;
Impunè nunc grassentur, & fur, & latro;
Musæ ad sepulchrum gallicæ & latiæ gemant.

IMITATION.

Rapin ici repose, il le mérite bien;
Au repos des humains, toujours infatigable,
Il a sacrifié le sien.
Venez, voleurs, brigands, engeance détestable,
De Thémis aujourd'hui les bras sont impuissans,
Courez les grands chemins, détroussez les passans:
Muses Françoises, Troupe aimable,
Venez avec vos Sœurs du Parnasse Latin,
Pleurer sur son tombeau son funeste destin.

EPIGRAMME.

VIL esclave de la finance
Qui crus, par de sales emplois,
Mettre un vernis sur ta naissance,
Pourquoi prens-tu la démarche & la voix
D'un Duc, d'un Maréchal de France :
Eh ! qui peut ignorer qu'un intervalle immense
Sépare de ce rang un homme tel que toi ?
Tu t'enfles, pauvre fat ; crois-moi,
De la Grenouille de la Fable
Tu rendras quelque jour l'histoire véritable.

EPITRE
A M. ROUSSEAU.

Juin 1740.

SÇAVANT Auteur, au bon goût si fidelle,
Né pour nous plaire & servir de modelle ;
Par Vénus même au Parnasse allaité,
Et des neuf Sœurs en tout tems écouté,
Je vous écris, curieux de connaître
Par quel chemin l'Astre qui m'a fait naître

Veut m'élever du profane Vallon
Au sanctuaire où préside Apollon ;
Car ces trois Sœurs, les Graces vos nourrices,
Et qui depuis furent vos protectrices,
Ces Déïtés, vos maîtresses en l'art
De vous parer & de briller sans fard,
Vous ont appris à fuir, dès votre enfance,
Le précipice où l'altiere ignorance,
Le regard louche & l'esprit au dehors
Traîne un amant frappé de ses trésors.
Moi, que le Ciel, de ses dons trop avare,
N'honora point d'une faveur si rare,
Je n'oserois, timide Ambitieux,
M'en croire seul & juger par mes yeux.
Depuis trois ans, incertain & sans guide,
J'erre au hazard dans ma course timide,
Et tel enfin que ces jeunes Guerriers
Par le péril dégoutés des Lauriers.
Je voudrois donc marcher couvert des vôtres ;
Un homme illustre en forme aisément d'autres ;
Sans que le Ciel m'ouvre exprès des chemins,
Ses dons pourroient m'arriver par vos mains.
L'âge est venu que je dois entreprendre :
Vous le sçavez, les Muses veulent prendre
Tous leurs Amans à leur premier printems,
Doctes en l'art de les rendre constans ;
Mais c'est envain que poussant la fleurette
Yvre de soi, dans sa vapeur secrette,

Un petit-Maître, en Auteur érigé,
Croit les frapper d'un talent négligé;
De ſon encens répandu dans cent routes,
Froid Dameret prétend les charmer toutes,
Et d'un regard fauſſement prévenu
Forme le plan d'un ſérail inconnu.
Sans copier l'homme à bonne fortune,
Je dois d'abord me déclarer pour une;
Si je parviens à m'en faire priſer,
Le reſte eſt prêt à me favoriſer;
Mais un eſprit qui s'ignore ſoi-même,
Se croit ſouvent né pour tout ce qu'il aime;
Et dans ce choix, facile à s'éblouïr,
Ménage un bien dont il ne peut joüir.
La gloire fuit la fauſſe ſimpatie
D'une union par étude aſſortie,
Et n'admet point le tranſport morne & lent
D'un Auteur froid qui force ſon talent.
Ce point eſt vrai (direz-vous pour conclure)
Laiſſez en vous agir donc la Nature;
Interrogez ſans ceſſe votre cœur
Pour découvrir ſon aſcendant vainqueur;
Toujours ſa voix, du ſort qu'elle interprette,
Explique en nous la volonté ſecrette.
Fort bien; mais.... quoi? j'ai cent fois eſſayé
D'oüir ce cœur par l'exemple effrayé;
De tant d'Auteurs la diſgrace récente
Rend cette voix captive ou languiſſante;

Et *Chapelain* & *Pradon* confondus,
Esprits relaps que l'orgüeil a perdus;
D'autres encor, qui reprennent leur place,
M'offrent d'abord un coup d'œil qui me glace.
Mais supposons que plus juste en mon choix,
Le cœur un jour m'y guide par sa voix;
La crainte abonde en nouvelles excuses,
Et me dira que je verrai les Muses,
Entre les bras de leurs derniers Amans,
Se refuser à mes empressemens.
Quoi! pour fléchir ces trompeuses Maîtresses,
Dois-je, échauffé de leurs feintes caresses,
Suivre un Auteur qui, toujours en retour,
S'excite une heure & s'endort tout le jour;
Par les Vers seuls m'érigeant en Poëte
Charger de mots leur cadence muette,
Et rassembler, sans noblesse & sans art,
Ce peu de fleurs que je cueille au hazard?
Il me faudra sur la scène imbécile
De mes Héros faire exhaler la bile,
Gronder des Vers du Parterre avoüés,
Chéris du Peuple, au Parnasse joüés;
Et si jamais ma cabale domine,
J'usurperai sur Corneille & Racine,
D'un faux succès flatant ma vanité,
L'honneur d'un rang qu'ils ont trop mérité?
Irois-je offrir mon hommage à Thalie
Pour illustrer Moliere & ma folie?

Car le comique, à ſon faîte porté,
N'eſt plus un champ propre à la nouveauté.
Tel qui ſuivra cét Auteur au Parnaſſe,
N'y peut avoir que la ſeconde place;
Et ce grand homme, à couvert d'un Rival,
Ne connoît point de maître ni d'égal.
En eſprit fat, que l'orgüeil enveloppe;
Moi j'oſerois aborder Calliope,
Et diſputer, caractériſte vain,
L'art du Héros au Grec comme au Romain?
Je prétendrois, parce que le tems me preſſe,
Que de bonne heure on me mît ſous la preſſe;
L'ouvrage fait j'entendrois mes amis
Crier, Meſſieurs, l'Auteur l'avoit promis,
Et le voici. Sa ſéchereſſe illuſtre
En dix lambeaux mêt l'hiſtoire d'un luſtre,
Il eſt exact & ſuit l'ordre des tems,....
Mais Horace.... oh l'on eſt maître à trente ans?
D'un tel effort la loüange ſuſpecte
Eſt pour ma verve un frein que je reſpecte.
Près d'Erato, ſous quelque myrthe aſſis,
Devrois-je attendre, *en fou de ſens raſſis*,
Que les Amours, à Raçan infidelles,
Viennent m'offrir les plumes de leurs aiſles;
Ou comme un Bonze agitant tout mon corps,
Pour échauffer mes tiédes tranſports,
Pindariſer, à force de métode,
Tout Martial dans les ſtrophes d'une Ode?

Malherbe & vous, en vers melodieux,
Pouvez chanter les Héros & les Dieux;
Portez leurs faits au Temple de la Gloire;
Vos noms vivront autant que leur mémoire.
Des tems fameux le prodige eſt paſſé;
En ſes efforts la Nature a ceſſé,
Son ſein languit & déja ſe reſſerre,
Toute ſa force a paru ſur la terre,
Loüis l'avoit épuiſée en Héros,
Et ſon ſilence annonce ſon repos.
Vous nous reſtez ſeul de tant de miracles,
C'eſt de vous ſeul que j'attens ſes oracles;
De ſes bienfaits devenu moins jaloux,
Faites pour moi ce qu'elle fit pour vous.
Que ce beau feu que vous reçutes d'elle,
Paſſe en mon ame à vos leçons fidelle,
Et que voyant ma nouvelle vigueur,
Tout l'Univers doute de ſa langueur!
Je l'avoüerai, plus grand que ma fortune,
Je rougirois d'une palme commune;
Je crains un nom qui trop tôt établi
Meurt auſſi vîte & tombe enſeveli,
Qui nous expoſe & nous livre à l'envie,
Brille un moment & ternit notre vie.
Tel quelquefois, de la terre exhalé,
Un Phenomène à nos aſtres mêlé
Vient pour un tems, de ſa vapeur légere
Offrir aux yeux la lueur étrangere,

Parcourt les airs, s'enfle & s'épanoüit,
Et pâliſſant ſoudain s'évanoüit.

Ne penſez pas que ma verve docile,
Au choix d'un maître ainſi toujours facile,
D'autre que vous voulut prendre des loix,
Et vil eſclave, obéiſſe ſans choix;
Jamais trompé par un culte frivole,
D'un tronc muet je n'ai fait une idole.
Le goût en moi reconnoît la raiſon,
J'écoute Pan, mais j'encenſe Apollon.

Je ne veux point du ſtile académique
M'approprier le tour énigmatique,
Et de mes Vers, aux Badauts enchantés
Faire admirer les obſcures beautés.
Un eſprit vain, à force de culture,
Sous l'art ſouvent étouffe la nature;
Et rarement je me plais à chercher
Un merveilleux qu'on veut trop me cacher.
Des nouveautés l'ignorance occupée,
S'eſt du Phœbus envain enveloppée,
Le trait critique échappé tôt ou tard
Va la percer ſous ce foible rempart;
Le voile tombe, & ſa laideur trahie
Ne trouve plus cette ombre ſi chérie
Qui lui prêtoit un air myſtérieux,
Faiſoit ſa force, & trompoit tous les yeux.

ENVOI A IRIS.

JADIS ma Muſe, eſſayant ſes caprices,
De ſes moiſſons vous offrit les prémices,
Trois ans, Iris, ne l'ont point fait changer;
Défendez-la des critiques auſteres,
C'eſt un honneur d'avoir des Tributaires :
Mais quel fardeau que de les protéger !

EPÎTRE AU REVEREND PERE CHAMILLART.

TU te plains, CHAMILLART, que nul Auteur ne louë
Dans des œuvres d'eſprit l'illuſtre BOURDALOUE,
Ceſſe de t'allarmer de cét injuſte ſort :
A peine a-t-on le tems de bien pleurer ſa mort.
D'ailleurs peux tu penſer que ſa noble éloquence,
Son ſublime génie, & ſa vaſte ſcience
Puiſſent être enfermés dans de foibles diſcours ?
Non. Tout l'Art ne ſçauroit rappeller ces beaux jours,

Où tonnant dans la Chaire, & charmant tout le monde,
Il expliquoit du Ciel la doctrine profonde.
Tout se taisoit alors, admirant ses talens;
Et le silence encor le louë à tous momens.
Oüi, ces Temples fameux, où tant de cœur de glace
Se sentoient enflâmés des ardeurs de la grace,
Exposant ses vertus, se plaignent hautement,
Qu'ils ont, hélas! perdu leur plus bel ornement.
Les sacrés Tribunaux, dont il a fait la gloire,
Mettant tout en oubli, respectent sa mémoire,
Et se voyant privés d'un si grand Directeur,
Partagent des pécheurs l'accablante douleur.
Tant de lieux si souvent honorés de son zele
Parlent, quoique muëts, & d'une voix fidele
Nous disent, qu'à jamais ils chanteront son nom;
Et lui feront par tout un éclatant renom.
Admire, CHAMILLART, cette éloquence vive.
O! qu'elle a de beautés! Qu'elle est persuasive!
Elle convainc l'esprit, s'assujettit les cœurs,
Et l'emporte sur l'art des plus grands Orateurs.
On releve aisément un mérite ordinaire:
Sans peine on vient à bout d'exaggerer pour plaire:
Mais faire d'un grand homme un portrait achevé,
C'est pour nous un secret, que l'on n'a point trouvé.
Pour peindre du Soleil la lumiere éclatante,

En vain employeroit-on la main la plus ſçavante.
Des plus vives couleurs la brillante clarté
Près de l'original n'eſt rien qu'obſcurité.
Ainſi de BOURDALOUE une vaine peinture
N'auroit rien d'un portrait tiré d'après nature.
On n'y trouveroit point ſon eſprit, ni ſon cœur,
Son zele ardent & pur, ſon air plein de douceur,
Son fin diſcernement, ſon inſigne prudence,
Sa ſincere amitié, ſa fidelle conſtance,
Son mépris des grandeurs, ſa tendre piété,
Sa confiance en Dieu, ſa régularité.
On ne l'y verroit point, ami de la droiture,
La ſuivre ſans détour, dévoiler l'impoſture;
Et ramener au vrai ceux dont l'orgueil trompeur,
Où le libertinage entretenoit l'erreur.
On n'y verroit enfin qu'une idée imparfaite
De ces ardens déſirs, qu'il eut pour la retraite.
De cette fermeté, qui par un noble effort
Lui fit ſans s'effrayer enviſager la mort.
Ces grands traits mal touchés par les plus grands génies,
N'en feroient qu'un Tableau, dont les couleurs ternies
Ne peindroient qu'à demi cét Homme ſingulier,
Que l'on ne peut bien voir, ſans le voir tout entier.
Lui ſeul a pû ſe peindre à la Cour, dans la Ville,
Où toujours agiſſant, & jamais inutile,

En peignant des vertus la beauté, la douceur,
Il se peignoit lui-même, & découvroit son cœur;
Ce cœur, dont la loüange offensoit la colere,
Et qui fuyant toujours le vain désir de plaire,
Se montroit d'autant plus digne d'être estimé,
Que de ses grands talens il étoit moins charmé.
Loin donc de t'affliger, CHAMILLART, d'un silence,
Qui semble d'un Héros nous cacher l'excellence;
Apprens, que pour loüer un mérite immortel,
Rien n'est plus éloquent, qu'un silence éternel.

§ *LES SPECTACLES.*

ODE.

Quelles sont mes ardeurs subites?
Quels impétueux mouvemens!
Mes sens vont-ils, des Abderites, †
Eprouver les égaremens.
Comme eux la fiction m'entraîne,
De Thalie & de Melpomene,
Je ressents les impressions.
Muses, qui causez mon délire,
Je vais exprimer sur ma lire
Vos sublimes illusions.

† *Peuples d'Abdere, Ville de Thrace.*

Athenes, c'eſt ſur ton rivage,
Que le Dramatique naquit.
Fiere d'un ſi noble avantage,
Fais valoir l'honneur qu'il t'acquit.
La Cité que fonda Romule,
Et ton éleve & ton émule,
Dans cét Art voulut t'effacer.
Rome n'eut point la préférance,
Le ſort réſervoit à la France,
La gloire de te ſurpaſſer.

Je vois ſon ſuperbe Tragique,
Sur un théatre ſomptueux,
M'offrir, avec le pathétique,
Le vrai, le grand, le vertueux.
En proye aux plus douces allarmes,
Je frémis, je répands des larmes,
Mon cœur eſt toujours combattu.
Les traits que ce ſpectacle imprime,
Me font autant haïr le crime,
Qu'ils me font aimer la vertu.

Du divin Maître du Permeſſe,
J'entends le langage charmant;
Ce langage par ſa richeſſe,
Du cothurne fait l'ornement.
Si l'action frappe ma vüe
Et jette dans mon ame émüe,
Une terreur qu'elle chérit;

Par

Par les attraits de sa cadence,
Par sa fastueuse élégance,
Le Vers enchante mon esprit.

Que vois-je encor ? c'est la Nature ;
Ou du moins ce sont ses couleurs.
Avec quel art on y censure,
Le ridicule de nos mœurs !
Dans le Tableau le plus fidele ;
Dont chacun fournit le modele,
L'utile s'unit au badin ;
Une scrupuleuse décence,
Et de Menandre & de Terence ;
Vient annoblir le brodequin.

Ciel ! quelle fiction pompeuse,
Quel spectacle, quels nouveaux jeux ;
La scene devient fabuleuse,
Elle adopte le merveilleux.
Melpomene à ces jeux préside ;
Circé, Medée, Argine, Armide,
Tour à tour y suivent ses loix.
La Muse avec elles rassemble,
Et confond quelquefois ensemble ;
Les Dieux, les Héros & les Rois.

Elle emprunte de l'harmonie
Les accords les plus ravissants ;
La voix à ces accords unie,

Caractérise ses accens.
Du vrai les sons ont l'apparence,
Les sens cédent sans résistance,
Au pouvoir d'un charme éclatant.
L'Enfer s'irrite, le Ciel gronde,
Les Aquilons soulevent l'Onde,
On croit voir tout ce qu'on entend.

La voute de l'Olympe s'ouvre,
J'apperçois l'immortelle cour;
Un nouvel objet je découvre,
C'est le Palais du Dieu du jour.
Mais quoi tout a changé de face,
Un instant fait naître à sa place,
Des Forêts, des Champs spacieux,
Des Fleuves, des Cités antiques;
Par quels prodiges magnifiques,
L'Univers est-il en ces lieux?

C'est Terpsicore qui s'avance,
Je la reconnois à ses pas.
Aimable Muse de la Danse,
Que tu vas m'étaler d'appas!
Tantôt Bachante furieuse,
Tantôt Nayade ingénieuse,
Tout est peint dans tes mouvemens.
C'est de toi que naissent les graces,
Et, de mille façons, tu traces
L'image de nos sentimens.

Du Dramatique souveraine,
France, dont le génie heureux,
Orne les rives de la Seine,
Des Théâtres les plus fameux;
Qu'avec moi l'Europe s'empresse,
A venir applaudir sans cesse,
Ces inimitables travaux!
Dignes fruits des plumes divines,
Des Corneilles & des Racines,
Des Molieres & des Quinauts.



HISTORIETTE.

IL est dangereux de braver l'Amour. Il ne manque pas de moyens de se vanger ; & quand il pardonne aux uns, il fait son plaisir de punir les autres. On va connoître la vérité de ce que je dis, par ce qui est arrivé depuis quelque tems à deux Cavaliers qui s'étoient flatés également de pouvoir toujours demeurer maîtres d'eux-mêmes.

Ils avoient tous deux du bien & de la naissance ; & comme les titres sont aujourd'hui fort communs, l'un se faisoit appeller Marquis, & l'autre ayant un aîné qui ne lui laissoit que le second rang, avoit pris le nom de Chevalier. Ils s'étoient connus dès leur bas âge, & ayant beaucoup d'esprit l'un & l'autre, ils avoient lié insensiblement une amitié fort étroite : cependant leurs caracteres étoient extrêmement opposés. Il n'y avoit rien de plus enjoüé que le Chevalier, & le Marquis étoit fort mélancolique ; mais ils avoient tous deux beaucoup de raison, & c'étoit assez pour entretenir leur amitié malgré l'opposition de leur humeur. D'ailleurs, l'enjoûment de l'un n'avoit rien d'évaporé,

& la mélancolie de l'autre étoit une mélancolie douce qui avoit son agrément. Ainsi il ne faut pas s'étonner si leur union subsista toujours. Ils se quittoient rarement, & faisoient ensemble la plûpart de leurs visites. Les Dames qui étoient le plus en réputation d'avoir du mérite & de l'esprit, souhaitoient de les connoître, & l'un ne faisoit aucune habitude en quelque lieu que ce fût, qu'il n'y menât son ami. Tous deux faisoient le plaisir des plus belles Compagnies.

Le Marquis, tout mélancolique qu'il étoit, disoit les choses d'une maniere douce & insinuante, qui ne manquoit point à faire effet; & le Chevalier, toujours vif & enjoüé, brilloit tellement dans la conversation, qu'on ne se lassoit jamais de l'entendre. La plus ordinaire réflexion qu'ils faisoient, étoit sur l'aveuglement qu'ils voyoient en beaucoup de gens qui étant fort amoureux, donnoient dans le mariage. Ils concevoient bien qu'on pouvoit chercher à plaire à une jolie personne, & aller même avec elle jusqu'à un certain dégré de passion; mais ils ne pouvoient comprendre que l'on s'oubliât assez pour vouloir se faire un devoir indispensable du plaisir d'aimer; & ce qui cessoit d'être l'effet d'une volonté entierement libre, n'ayant rien qui les touchât, ils plaignoient les malheureux qui en se faisant maris,

étouffoient l'amour qu'ils prétendoient ſatisfaire. Ces réflexions les conduiſoient à de plaiſantes ſatyres ; & comme ils les laiſſoient ſouvent échapper, on les regardoit ſur le pié de gens avec qui il ne falloit prendre aucun véritable engagement. Cela étoit cauſe qu'on écoutoit leurs douceurs, comme des paroles dont l'arrangement marquoit de l'eſprit, ſans qu'elles fiſſent nulle impreſſion ſur le cœur de celles à qui elles s'adreſſoient. Cependant en s'examinant eux-mêmes ſur l'averſion qu'ils croyoient avoir pour le mariage, ils ſe demanderent pluſieurs fois ſi malgré toutes les proteſtations qu'ils faiſoient d'y renoncer, ils ne ſeroient point un jour aſſez fous pour s'engager tout de bon, & faire comme les autres. L'idée qu'ils ſe firent de la ſervitude où ils ſe mettroient, les effraya tellement, qu'afin de ſe garantir de ce qu'ils enviſageoient comme le plus grand de tous les malheurs, ils réſolurent de ſigner un Billet double, par lequel ils arrêterent que celui des deux qui ſe marieroit le premier, payeroit mille piſtoles à l'autre. Ce Billet fut accompagné d'un fort grand ſerment de ne ſe faire là-deſſus aucune grace, & de ſe traiter à la rigueur.

Deux ans ſe paſſerent, ſans que l'un ni l'autre eût lieu de ſe repentir d'avoir ſigné le Billet, mais ils tomberent enſuite entre les

mains d'une jeune Veuve qui ayant sçû qu'ils passoient pour être incapables de s'attacher, se mit en tête de leur donner de l'amour. Il lui parut qu'il y alloit de sa gloire, & ce motif qui flatoit sa vanité lui fit tout mettre en usage pour venir à bout de son dessein. Elle étoit belle, & toute pleine d'esprit. C'étoit de quoi embarasser les plus insensibles. Jugez si le soin qu'elle voulut prendre de leur paroître agréable, pût demeurer long-tems inutile. Elle avoit l'adresse de s'accommoder à leur caractere; & si le Chevalier trouvoit dans son enjoûment un rapport d'humeur qui le charmoit, le Marquis remarquoit dans ses manieres je ne sçai quoi de piquant qui lui faisoit croire qu'un peu de mélange de gayeté avec sa mélancolie, le rendroit heureux.

Ils s'apperçurent bientôt de la victoire qu'ils lui laissoient remporter; & ce qu'il y eut de rare, c'est que l'un ni l'autre ne pénétra dans les sentimens de son ami. Il est vrai qu'ayant connu leur foiblesse, ils en eurent honte, & que pour s'en garantir, ils virent la jeune Veuve beaucoup moins souvent qu'ils ne voyoient plusieurs autres Dames; mais le tems étoit venu où ils devoient aimer nécessairement, & si la précaution de n'être pas assidus à rendre des soins à cette aimable personne, éloignoit

tous les ſoupçons qu'on eût pû avoir qu'ils en fuſſent amoureux, ils ne retournoient jamais chez elle ſans ſe ſentir & plus convaincus de ſon mérite, & plus fortement touchés de ſa beauté.

Le Marquis voulant connoître comment ſon cœur étoit diſpoſé pour lui, lui dit en termes tendres & paſſionnés ſans ſe déclarer entierement, tout ce qui pouvoit lui faire comprendre qu'il avoit deſſein de lui propoſer un mariage, & la Dame lui ayant répondu aſſez favorablement ſur cette ouverture, il auroit été plus loin, ſi le Billet des mille piſtoles ne l'eût arrêté. Il crut que c'étoit aſſez qu'il pût s'aſſurer de réuſſir s'il parloit plus clairement, & mit toute ſon application à chercher quelque moiien de rendre le Billet nul. Cependant il laiſſa prendre les devans à ſon ami.

Le Chevalier trouva dans la Veuve un tour d'eſprit ſi peu ordinaire, tant de grandeur d'ame dans ſes ſentimens, & une bonté de cœur ſi engageante, qu'enfin ne pouvant plus réſiſter à un amour qu'il contraignoit depuis ſi long tems, il fut plus hardi que le Marquis, & ſans s'embaraſſer du Billet, il demanda à la Dame ſi elle voudroit conſentir à l'épouſer. Comme en s'étudiant à lui donner de l'amour, elle n'avoit pas fermé les yeux ſur ſes belles qualités, & que dans

la secrete disposition où son cœur étoit, cette proposition ne lui pouvoit être que fort agréable, elle la reçut avec beaucoup de plaisir. Ainsi ne s'agissant plus que d'en venir à l'effet, le Chevalier en montra un empressement inconcevable, & la pria seulement de vouloir traiter l'affaire sans en rien dire à personne qu'après la conclusion. Elle souhaita d'en sçavoir la cause, & le Chevalier lui expliqua ce qui s'étoit fait entre lui & son ami, dont il vouloit empêcher les raisonnemens qu'il emploiieroit pour le détourner du mariage.

La Dame lui sçut bon gré de ce qu'il avoit si peu de peine à lui sacrifier les mille pistoles, & jugea que cette seule raison avoit retenu le Marquis, qui sans cela lui auroit parlé plus ouvertement. Elle trouva pourtant à propos de ne dire rien au Chevalier du commencement de passion qu'il lui avoit fait paroître, & fut bien aise qu'il demandât le secret, puisqu'elle évitoit par là tout ce qu'auroit pû tenter le Marquis pour rompre l'affaire. On fit venir un Notaire ami, & deux jours après la Veuve partit pour la Campagne, où le Chevalier devoit aller l'épouser. Dès le lendemain de son départ, il alla chez le Marquis, Tuteur d'une niéce que le frere aîné du Chevalier recherchoit en mariage. Il avoit le consente-

ment de la plûpart des parens, mais celui de l'oncle Tuteur lui étoit absolument nécessaire, & le Chevalier s'étoit engagé à l'obtenir dans toutes les formes où il devoit être. Il lui en avoit déja parlé trois ou quatre fois, & lorsqu'il le pressa de finir, parce que son frere s'impatientoit du retardement, le Marquis lui répondit qu'il alloit faire ce qu'il souhaitoit, pourvû qu'il lui accordât une autre chose, qui étoit de déchirer le Billet des mille pistoles.

Le Chevalier qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une demande qui lui étoit si avantageuse, lui dit en riant qu'il le vouloit empêcher de tomber dans le malheur dont ils avoient parlé tant de fois ensemble; mais le Marquis prit la chose d'une maniere toute sérieuse, & lui ayant fait entendre que le consentement qu'on lui demandoit dépendoit uniquement du Billet à rendre, il le pria de ne point chercher de qui il pouvoit être touché, ajoutant qu'il demeureroit peut-être dans la résolution de ne s'engager jamais, mais qu'il lui fâchoit de n'en pas avoir la liberté. Quoique le Chevalier n'eût aucun soupçon qu'il aimât la jeune Veuve, il ne voulut rien approfondir. Les deux Billets furent déchirés, & chacun demeura libre de faire ce qu'il voudroit. Le Marquis fit force vœux pour le retour de la Dame

à qui il prétendoit offrir sa fortune, & le Chevalier alla la trouver. Il lui dit en arrivant qu'on l'avoit mis à couvert du payement des mille pistoles, & elle se mit à rire sur ce qu'elle voyoit bien qu'il ne tenoit plus qu'à elle de se marier avec le Marquis. Elle n'eut pourtant aucune tentation de manquer au Chevalier, pour qui son cœur étoit prévenu. Elle l'épousa peu de jours après, & cette nouvelle mit le Marquis dans une douleur inconcevable. Il s'accusa d'avoir travaillé lui-même à se détruire, & croyant que son ami n'eût songé à la jeune Veuve, que depuis que les Billets avoient été déchirés, il étoit au désespoir de n'avoir pas prévenu ce coup, en lui déclarant en ce tems-là qu'il avoit dessein de l'épouser. Le Chevalier en le revoyant, le laissa dans son erreur, & après lui avoir dit qu'il avoit eu tort de ne se pas expliquer, il ajouta que s'il étoit malheureux, ce seroit à lui qu'il s'en prendroit. On assure fort qu'il n'a encore eu aucun sujet de se repentir, & selon les apparences, il n'en sçauroit espérer que des suites fort heureuses.

L 6

L'ARTICHAUT ET LA LAITUE.

FABLE.

DE la beauté d'une Laituë,
L'Artichaut fut un jour épris ;
Chacun en son espéce, ils étoient fort bien pris.
Laituë étoit assez menuë,
Elle avoit la peau belle, & le sein bien placé.
Jambe courte, & de peur des crotes
Le nez quelque peu retroussé.
Si l'autre l'aima de la sorte,
Je ne sçaurois dire pourquoi ;
Elle avoit ce je ne sçai quoi
Capable d'inspirer la flâme la plus forte.
Un beau visage est tout ce qu'il faut à l'Amour ;
Un bras de moins, une main seche,
Un dos en voute, un pié trop court,
Une taille avec une breche,
De l'embonpoint comme une meche ;
Si le visage est d'un beau tour,
S'il a ce doux brillant aux Belles ordinaire,
Rien ne peut l'empêcher de plaire.

Artichaut, du grand air, bien taillé, plein de feu,
Plaisoit à tout le monde, & ne plaisoit pas peu;
Moins blanc, mais droit comme chandelle;
Civil au dernier point, & toujours sans chapeau,
La jambe belle, & le pié beau,
Jugez si sa voisine auroit été cruelle.
Quoiqu'elle eût beaucoup de froideur,
Elle avoit l'humeur douce, & même assez de tendre;
Mais loin de pénétrer les mouvemens du cœur,
Il falloit les lui faire entendre.
Artichaut séchoit sur le pié,
De voir que sa piteuse mine
N'inspiroit pas à sa voisine
Quelque sentiment de pitié.
Il rompit donc un jour silence,
Et les larmes aux yeux (il venoit de pleuvoir)
Belle à qui jour & nuit je pense,
Etes-vous de ma flâme à vous appercevoir?
Un légitime mariage
Est l'unique remede aux peines que je sens.
Ah, si nous étions en ménage,
Que nous ferions de beaux enfans!
Il pouvoit parler plus long-tems,
Mais il n'en dit pas davantage;
Et la Belle prudente & sage,
Lui dit qu'il en falloit informer ses parens.
Artichaut trop certain par là de sa prudence,

Ne fut pas des plus satisfaits ;
Car son dessein étoit d'en avoir par avance,
(Sauf en cas de besoin à l'épouser après,)
Quelque faveur de conséquence.
Je ne sçai s'il avoit raison ;
Mais une femme à la maison,
Quand on en peut trouver en ville,
Est un meuble assez inutile.
S'il l'eût fallu pourtant, il auroit consenti
A signer pardevant Notaire ;
Mais la Belle espérant quelque meilleur parti,
Empêchoit tous les jours qu'on ne conclût l'affaire.
Elle différa tant à répondre à ses vœux,
Qu'enfin le tems qui tout consûme,
Rendit son teint moins vif que de coutume,
Et mit du blanc dans ses cheveux.
D'ailleurs les Railleurs disant d'elle
Je ne sçai quelle bagatelle,
Faisoient courir le bruit d'un commerce secret
Avec un Chou du voisinage ;
Et l'on ne pouvoit pas croire qu'elle eût du lait,
Et qu'elle eût toujours été sage.
Artichaut n'en avoit rien sçû :
Ce n'est pas la premiere affaire
Dont, sans qu'on s'en soit apperçû,
L'Amour ait poussé loin l'agréable mistere.
Cependant de Laituë enfin l'âge parut,
Mille cheveux blancs la trahirent,

Et si mal à propos le firent,
Que plus Artichaut n'en voulût.

☆

Fille qui tard fille demeure,
Par cét exemple apprend sans art
Qu'un moindre Parti de bonne heure
Vaut mieux qu'un bon Parti trop tard.
Envain après trente ans, Climene,
Affectez-vous de la douceur,
Si-tôt qu'une herbe monte en graine,
Elle est sans goût & sans saveur.

LA NAISSANCE LÉGITIME DE L'AMOUR.

Par M. DE VIN.

IL n'est point de bonheur d'éternelle durée.
La paix régnoit dans l'Empyrée,
Et l'on n'y connoissoit ni la peur, ni les maux.
Les Dieux y faisoient leurs délices

De goûter à longs traits l'odeur des Sacrifices
Qu'alloient sur leurs Autels offrir quelques dévots.
Et chacun, à sa fantaisie,
Plein de Nectar & d'Ambroisie,
Cherchoit sans embarras les jeux ou le repos ;
Lorsqu'avec ses Géans le superbe Encelade
Vint contre leur attente y planter l'escalade,
Et faire trembler dans les Cieux
Jusqu'au plus résolu des Dieux.
Jupiter, Jupiter lui-même
En eut telle frayeur, & les sens si perclus,
Que jettant, pour mieux fuir, & Sceptre & Diadême,
Il promit sa fille Vénus
A qui le tireroit de ce péril extrême.
Le cœur revint aux plus poltrons.
Mars, Apollon, Vulcain, tous trois amoureux d'elle,
Offrirent aussi-tôt leur service à la Belle,
Firent pour lors les fanfarons ;
Et flatés doucement par cette récompense,
Reprirent leur valeur, en prenant l'espérance.

✡

Envain la Gloire & le Laurier
Animent un brave Guerrier,
Sa bravoure souvent deviendroit languissante ;
Mais l'amoureux désir de plaire à de beaux yeux,

L'échauffe, la soutient, la porte en mille lieux,
Et la rend toujours agissante.
Le tendre Jupiter sçavoit à ses dépens
Ce que peut sur les cœurs ce beau désir de plaire.
Que n'avoit-il point fait? Que ne pouvoient pas faire
Ces Amans, ces Rivaux, qui pour être vaillans,
N'avoient même besoin que de leur jalousie?
Tous trois avec succès servirent leur Patrie,
Excités l'un par l'autre, à l'envi chamaillans,
D'assaillis qu'ils étoient, on les vit assaillans;
Ce prix de leur amour redoubla leur furie.
Aux endroits les plus dangereux;
Comme un simple Soldat, chacun vole, s'expose;
Tout branle, tout fuit devant eux,
Pour eux, venir, voir, vaincre, est une même chose;
Et tous ces hommes monstrueux,
Renversés sous les coups d'un redoutable foudre,
Qu'avoit l'ingénieux Vulcain
Inventé tout exprès, & forgé de sa main,
Furent enfin réduits en poudre.

✡

Jupiter eut quelque regret,
De se voir, pour un Dieu si laid,
Obligé, par serment, de tenir sa promesse.
Si fidéle à sa gloire, il en suivoit les loix,
Infidéle à sa Femme, il négligeoit ses droits;

Il couroit ici-bas de Maîtresse en Maîtresse ;
Et chacun sçait qu'un Souverain
Ne soupire jamais en vain.
Il pouvoit tout, son cœur honoroit une Belle ;
La plus fiere, la plus cruelle,
Se rendant par orgueil à ses vœux triomphans,
Des fruits de son ardeur & galante & féconde,
En dépit de Junon il peuploit tout le monde.
Mais sur tous ses autres enfans
Il aimoit la belle Déesse,
Il voyoit les justes dégoûts
Qu'elle auroit pour Vulcain, le prenant pour Epoux ;
Et sa paternelle tendresse
Avoit peine à forcer son cœur
A cette dure obéissance.

✡

Hé quoi ! s'écrioit-il en sa juste douleur,
Faut-il qu'il soit l'appui de ma Toute-puissance ?
Faut-il qu'en prenant ma défense,
Il ait de ses Rivaux effacé la valeur ?
Ah ! pourquoi le péril m'a-t-il fait rien promettre ?
Quoi donc, il sera dit qu'un serment indiscret
Contraindra Jupiter de mettre
Vénus entre les bras d'un Amant si mal fait ;
Et qu'immolant enfin cette pauvre Victime,
J'en ferai de ses feux un objet légitime !

Oui, ce doit m'être un point d'honneur,
Ma parole est irrévocable ;
Et, dût ma Fille en être inconsolable !
De la Nature humaine & le Maître & l'Auteur
Ne doit point à sa Créature
Donner un exemple odieux
De perfidie ; & de parjure.
Que diroient les hommes des Dieux ?
Oserions-nous après exiger & prétendre
Ce que dans un pressant danger
Soumis & pleins d'ardeur ils font vœu de nous rendre ?
Auroient-ils tort de négliger
Ce qu'ils nous ont promis au milieu de l'orage ;
Et les voyant ingrats sur le bord du rivage,
Aurions-nous bonne grace alors de nous vanger ?
Non, non, c'est une affaire faite.
Taisez-vous, ma tendresse, il n'y faut plus songer.
J'ai combattu long-tems, soyez-en satisfaite ;
Ce politique honneur est plus puissant que vous,
Et demain de Vénus Vulcain sera l'Epoux.

☆

C'est ainsi bien souvent qu'un pere sacrifie
Sa Fille à son propre intérêt,
Et par un dur Hymen la lie
A tel homme qui lui déplaît ;
Mais à son cœur forcé malheureux qui se fie !

Il ſe ſouvient toujours qu'on l'a fait conſentir ;
Son devoir eſt trop foible, il veut s'en reſſentir :
Et quiconque doit une Belle
A l'autorité paternelle,
Trouve qu'il a bien-tôt lieu de s'en repentir.

☆

Vénus, qui de ſon corps n'étoit pas la maîtreſſe,
En fille obéïſſante en fit ce qu'on voulut.
On ne diſpoſa pas ainſi de ſa tendreſſe ;
Jamais le ſot Vulcain ne pût
En tirer la moindre careſſe ;
Plus il ſe faiſoit beau, plus il ſe décraſſoit ;
Dans ſon juſte dépit plus elle s'aigriſſoit ;
Plus il avoit d'ardeur pour elle,
Plus elle étoit pour lui dédaigneuſe & cruelle ;
Pour ſes fades baiſers on n'eut que des dégoûts ;
On ſe ſouvenoit trop de cette violence,
Pour le laiſſer joüir de tous les droits d'époux ;
Les plus ſenſibles, les plus doux
N'étoient point de ſa connoiſſance.
On conſervoit toujours des deſſeins de vangeance,
Qu'aux dépens de ſon front la Belle exécuta,
Et ſon reſſentiment à tel point éclata,
Que de ſes prémiers feux ralentiſſant la force,
Ce malheureux enfin demanda le divorce.

☆

Le grand Jupin eut beau crier ;
Ce trop funeste mariage
Le rendit à la fin plus sage ;
Et peu content de ce prémier,
Qu'avoit fait malgré lui sa divine promesse,
Il ne voulut jamais se mêler du dernier ;
Et sa fille fut la maîtresse
De se faire un époux d'Apollon, ou de Mars.
L'un régnoit sur le Mont Parnasse,
Et dans un plein repos cultivoit les beaux Arts ;
L'autre toujours actif, au milieu de la Thrace
S'exerçoit aux Combats, à la Table, à la Chasse
Ennemi déclaré des tranquilles plaisirs,
Il suivoit en tous lieux ses turbulens désirs,
Et sans cesse agité des fureurs de la Guerre,
Avoit plûtôt en main le Sabre que le Verre.

*

L'un poli, doucereux, souple, adroit, & brillant ;
Se faisoit rechercher de la plupart des Belles ;
Et le tour que donnoit aux petites nouvelles
Ce Dieu grand voyageur, curieux & galant,
Charmoit jusques aux plus cruelles.
Il répandoit par tout un agrément secret,
Il assaisonnoit tout d'un feu sage & discret.
On ne s'en lassoit point ; le bon goût, l'air du monde,

Déridoient, égayoient sa science profonde ;
Il étoit de tous les Cadeaux ;
Sa Lyre ravissoit, sa voix étoit divine,
On ne le voyoit point sans quelques Vers nouveaux.
Il en faisoit comme *Racine* ;
Sa raillerie utile, & délicate & fine
Egaloit dans ses jeux celle de *Des-Préaux* ;
Pour tout dire en un mot, c'étoit le *Benserade*
Et le *Voiture* de son tems.
L'autre emporté, fougueux, brusque, fier & maussade,
Ne manquoit pas de partisans ;
Son humeur libre & familiere,
Son intrépidité, sa bonté, sa candeur,
Sa taille, sa mine guerriere,
Parloient tout haut en sa faveur.
Si de la politesse il négligeoit les charmes,
On l'admiroit d'ailleurs en un jour de combat,
Et jamais homme sous les Armes
Ne parut avec tant d'éclat.

✡

Enfin il étoit difficile
De ne se pas tromper entre ces deux Amans.
On préfére aujourd'hui les petits agrémens
Et le délectable à l'utile ;
Mais Vénus étoit trop habile

Pour se méprendre en cét endroit.
En gens mieux que personne elle se connoissoit;
Elle en sçavoit la différence,
Instruite par l'expérience,
Et cherchant le solide en ses tendres désirs,
Apollon lui parut aimer trop les plaisirs
Pour en donner beaucoup, & s'aimer trop lui-même,
Pour de l'Hymen s'embarrasser des soins.
Une femme qui veut qu'on l'aime,
Veut aussi qu'on soit prêt à remplir ses besoins.
Elle traitoit de bagatelle
Ce qu'il avoit de beau, de riche & de brillant;
Il n'étoit bon que pour Galant,
Mais pour époux non, selon elle.
Il falloit un autre talent.
Jamais avec sa Prophétie,
Sa Musique, sa Poësie,
Son Char, sa Médecine, & les autres emplois
Où l'attachoit la destinée,
Et peut-être son propre choix;
Jamais, à tant de soins son ame abandonnée,
Il n'auroit le loisir de s'acquitter des droits
Qu'exigeroient de lui l'Amour & l'Hymenée.
Trop clairvoyant d'ailleurs, pour n'être pas jaloux,
Il faudroit renoncer à la galanterie,
Se priver avec lui des plaisirs les plus doux,
Ou s'exposer à la furie

D'un fâcheux & terrible époux.
Sa beauté, sa délicatesse,
Faisoit encor juger à la belle Déesse,
Que sous les habits d'un Garçon,
D'une fille sans force il cachoit la molesse;
Cét air efféminé lui donnoit du soupçon.

✡

Un défaut de mauvais augure
Autorisoit sa conjecture;
Il n'avoit point de barbe. Enfin,
Au mépris du mignon & du charmant Blondin,
Ce choix tomba sur Mars, qui moins beau, qui moins fin,
Mais qui ne s'occupant que du soin de lui plaire,
Toûjours dans sa mâle vigueur,
Et pendant la paix sans affaire,
Lui feroit, dans sa vive ardeur,
Ressentir de l'Hymen la féconde douceur.
En effet, malgré l'Hymenée
Qui, souvent, en moins d'une année,
Trouble des cœurs unis les doux contentemens,
Ces illustres époux furent toujours Amans.
On ne parla point de divorce;
Et quoi que pût tenter sur eux
Du changement la trop flateuse amorce,
Sur leur constante ardeur elle eut si peu de force,
Que l'Amour, le plus grand & le plus beau des Dieux,
Fut enfin le fruit de leurs feux.

Le

☞ Le petit Poëme suivant est un pur jeu d'imagination. Voici le fond de la fiction : L'Hymen jaloux du pouvoir absolu de l'Amour, & de ce qu'il entreprend sur ses droits, a recours pour se vanger de lui au Dieu des Richesses. Le Destin fait voir à l'Hymen & à Plutus l'accomplissement de leur dessein. Les intrigues de ces Dieux donnent lieu à des mariages d'intérêt qui détruisent l'empire de l'Amour. Le petit Dieu conjure le Destin de lui découvrir les moyens de s'en vanger à son tour. Vénus le console, & l'assure que Comus, pris pour le Dieu des Parures, va remettre les cœurs sous ses loix. Ces deux Divinités fixent leur demeure dans le Palais. Les Modes y brillent. Les hommes qui viennent y chercher la Justice, s'y arrêtent avec complaisance. L'agrément des Parures attire Plutus même, qui aussi ennemi de la raison que l'Amour, est forcé de se partager entre lui & le Dieu du Mariage. Cupidon ainsi secondé, voit sa gloire rétablie ; il laisse à sa Mere & à Comus le soin de régner sur la Terre, & vole travailler aux Plaisirs des Dieux.

. . . . Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

LES MODES.
POËME.

DEs attraits du beau Sexe, adorateur ſincere ;
Curieux des plaiſirs qu'enfante l'art de plaire,
Des ornemens divers par l'Amour inventés,
Je chante l'agrément, & les variétés.
Pourrois-tu me blâmer, docte fils de Latone,
Toi qui dois à Cypris ta premiere couronne ?
Daphné te fit trouver les *Lauriers* prétieux ;
La Mode par ton choix les rendit glorieux ;
Et depuis, leur moiſſon, aux Muſes deſtinée,
Fait qu'on n'oublira pas la fille de Pénée.
Mais non, ſans rappeller ton cœur à ce témoin,
Mes tranſports, de ta gloire, intéreſſent le ſoin.
Les Filles d'Eurymone, à qui je rends hommage,
Paroiſſent m'aſſurer déja de ton ſuffrage.
Si l'art peut relever leurs charmes naturels,
C'eſt un nouvel encens brûlé ſur tes Autels.
Toi donc que les neuf Sœurs accompagnent ſans ceſſe,
Donne à mes Vers le tour & la délicateſſe ;
Sur mes rimes répands de tendres, d'heureux ſons ;
Et telles qu'à Segrais donne moi des leçons.

Deucalion à peine eut repeuplé la Terre,
Que les Enfans aîlés qui régnent à Cythere,
Dans le sein des Mortels répandirent leurs feux,
Et de tous leurs Captifs firent autant d'heureux.
La tendresse, & la voix de la seule Nature
Etoient de tous les nœuds la régle & la mesure;
Et d'aimer pour aimer la ravissante Loi,
Seule embrasoit les cœurs, seule engageoit la Foi.
Alors pour s'assurer d'une chaîne durable,
Les Amans ne cherchoient qu'un réduit favorable,
Où de leurs cœurs ravis les doux épanchemens
De la fidélité soutenoient les sermens.
La vérité régnoit; d'ombrages ridicules
L'essain ne troubloit point les Amantes crédules;
D'Amour l'heureux délire & la confusion,
D'un couple fortuné consacroit l'union.
L'Hymen, sans tyrannie exerçant sa puissance,
Des fideles ardeurs étoit la récompense;
Et lorsque des Amans il faisoit des Epoux,
L'amour, de leurs plaisirs éloignoit les dégoûts.
Loin qu'aux yeux des humains la raison attentive
Des rigueurs du devoir offrit la perspective,
Le naturel en eux en imprimoit les traits,
Et ne leur faisoit voir que douceur & que paix.
Tendres soins, feux constans, complaisances égales,

Soutenoient tour à tour les ardeurs conjugales;
La gloire de mourir également unis,
Laisse sans nul regret Philemon & Baucis.
Aux Dieux reconnoissans, que leur piété touche;
Un choix si généreux semble fermer la bouche.
L'âge n'affoiblit point en eux les sentimens;
Ce couple meurt bien moins en Epoux qu'en Amans.
L'univers retentit des douleurs d'Artemise,
Par la fidélité son nom s'immortalise;
Des exemples si beaux flattent les jeunes cœurs;
Et leur font de l'Amour pressentir les douceurs.
Trop heureux les Mortels, si cét aimable Empire
A l'Enfant de Venus eût eu de quoi suffire!
Est-ce à tort qu'on le peint un bandeau sur les yeux?
Son cœur, de la raison, est trop peu curieux.
Non content d'asservir l'un & l'autre hémisphere,
De voir fumer d'encens, Paphos, Gnide & Cythere,
D'un triomphe si vaste il se laisse enyvrer,
Et croit être le seul que l'on doive adorer.
Aux humains dont pour lui l'hommage se deploye,
Il montre les transports de sa maligne joye.
Dans la Cour de l'Hymen fait faire maints écarts;
Dissipe les esprits & distrait les regards,
Fait une Briséis † d'une épouse modeste;

† *Mynés son mari ayant été tué par Achille, elle se livra à lui, puis fut enlevée par Agamemnon qui fut obligé de la rendre.*

Au Dieu plein de douceur le peu d'encens qui reste,
Par l'Amour profané, ne brûle plus pour lui;
L'oubli de sa puissance augmente son ennui.
Cupidon aux brocards ajoûte les bravades,
Le targue, lui sourit, le saluë en gambades;
Et tout en semillant, sur lui décoche un trait,
Qui trompe son adresse, & tombe sans effet.
Ah! c'en est trop enfin, ma bonté qui se lasse
A mon juste courroux va bien-tôt faire place...
Connois-moi, dit l'Hymen, à son Cadet aîlé;
A ces mots jusqu'aux Cieux on le voit envolé.
Du fils de Jasion pénétrant la retraite,
Puissant Dieu, s'écrie-t-il, prevenez ma défaite:
Je péris! d'un Enfant l'agréable poison,
Des humains amolis enchaîne la raison:
Mais, sans nous attendrir sur ce malheur extrême,
D'un si vain aggresseur vangeons-nous par lui-même;
Que sous son nom Plutus fasse voir mon flambeau;
Offrons à l'esprit seul ce séduisant tableau;
Que dans le fond des cœurs votre intérêt s'imprime,
Que l'Amour épuré sans lui paroisse un crime.
Si d'une race à l'autre un tel art est transmis,
Que vous aurez d'enfans, & que j'aurai d'amis!
Employons & douceur, & politique, & ruse;
Imitons tous les airs du mignon d'Amathuse.

Sans chercher la raison déja trop loin de nous,
C'est le plus sûr moyen de servir mon courroux.
A votre honneur, au mien ce trait sera propice.
Vous donc qui maîtrisez l'orgueil & le caprice,
Vous pourrez en ce jour rétablir mon pouvoir,
Et briller avec moi pour flater le devoir.
Envelopés ainsi dans l'humaine foiblesse,
Nous bannirons bien-tôt une folle tendresse.
L'éclat de vos présens charmera tous les cœurs;
La beauté n'aura plus de vrais adorateurs.
Souffrez que dans vos mains je transmette ma flâme,
Joignez vos traits aux miens pour captiver une ame.
Que vos dons répandus sur la difformité,
Fassent baisser les yeux à la fidélité.
Que tout, en vous voyant, devienne corruptible;
Et puisqu'à la raison déja l'homme insensible,
Méprise de mes loix le joug & la douceur,
Que la cupidité seule embrase son cœur;
Qu'à l'Amour les déhors dérobent l'artifice
Du projet dont je suis l'auteur & le complice;
Paroissant lui céder le pouvoir absolu,
Bien-tôt par son orgueil il sera confondu.
C'est assez, dit Plutus, j'approuve une colere
A laquelle jamais mon cœur ne fut contraire:
Depuis long-tems ému du pouvoir de l'Amour,
Je tente contre lui mille efforts chaque jour.

Hélas ! combien de fois, l'esprit rempli de doutes,
Du Temple du Destin j'ai parcouru les routes ;
Contre le plus cruel de tous mes ennemis,
Rien jusques à ce jour ne m'est encor permis.
Comme la volupté dans tous ses jeux domine ;
Sa gaité contre nous est libre & plus maligne ;
Mais sans perdre de tems en discours superflus ;
Demandons au Destin ses ordres absolus.
A ces mots traversant les voutes azurées,
Des cent portes d'airain ils voyent les entrées ;
Eux-mêmes en tremblant abordent ce Palais.
Amis, dit le Destin, vous serez satisfaits.
De Saturne † à ces mots le caprice indomptable ;
De ce Maître des Dieux remplit l'ame implacable ;
Et du Livre fatal les éternels écrits
Firent naître en son cœur des plaisirs inouïs.
Il montre des humains la honte & la misere ;
De chaque passion le hideux caractère,
Sous d'immuables traits à ses yeux est offert.
L'arrêt qui fait sa joye, est l'arrêt qui nous perd.
Plutus, rempli du soin de sa rage envieuse,
En répand en tous lieux la semence odieuse.
L'ardente soif de l'or entre dans tous les cœurs ;
Et tous diversement les livre à ses fureurs.
Les Mortels peu flatés par les douces yvresses,
Sur les dons de ce Dieu mesurent leurs tendresses.

† *Saturne est ici pris pour le tems.*

De l'amant de Syrinx les rustiques chansons
Pour les Bergers errans sont de vaines leçons.
Déja l'on n'entend plus de musettes plaintives ;
On ne rencontre plus de Bergeres craintives.
Par tout l'intérêt prime ; & pénétrant les bois,
Dans la Cour de Diane il introduit des loix.
Quel spectacle à ses yeux ! ses Compagnes pudiques,
Victimes de l'Amour, embrassent ses pratiques,
Et des Lambris dorés le frivole appareil
Fait plus que la vertu de la Sœur du Soleil.
Le nombre trop fréquent des Vestales coupables,
Rend de leur feu sacré les loix peu respectables ;
Le culte de Vesta ne paroît qu'un abus,
Aux lascives ardeurs on ne l'oppose plus.
Les Amans peu touchés des graces naturelles,
Croyent trouver dans l'or des délices réelles ;
Le ver insinuant de la cupidité,
Comme un monstre, fait voir la médiocrité.
L'homme la craint, la fuit ; sa fierté ridicule
Du poison qui l'enyvre éloigne tout scrupule.
Les rangs sont confondus, nul hymen n'est honteux,
L'intérêt sans l'amour serre ou brise les nœuds.
Des trésors assemblés la parité commode,
A la plus riche taille égale la pagode,
La sagesse languit, & la difformité
Sous ce vernis trompeur prend un air de beauté.

De l'Amant de Psiché les fléches émoussées
Retombent à ses piés par Plutus repoussées.
Il s'en étonne, il pleure, & parmi ses sanglots
Son cœur plein de courroux, laisse échaper ces mots :
Toi par qui tout s'émeut, que rien ne rend sensible,
Destin trop rigoureux, par ta force invincible,
J'ose te conjurer, daigne me découvrir
Ce qui peut de l'hymen traverser le plaisir.
Offre-moi les moyens d'une juste vangeance.
Témoin de sa douleur Cypris vers lui s'avance;
Ah ! mon Fils, lui dit-elle, en lui serrant la main,
J'ai contre ton malheur un remede certain.
L'agréable Comus notre Dieu tutelaire,
Méprisé comme toi, va servir ta colere,
De plaire à la Jeunesse imposer le devoir,
Et par ses nouveautés rétablir ton pouvoir.
Les Modes que son goût sçait enfanter sans cesse,
Rameneront les cœurs au joug de la tendresse.
Joignant son art moi-même à mes traits naturels,
J'ai sçu rendre amoureux d'insensibles Mortels;
Mets à profit ses soins, que rien ne t'en sépare.
Tandis qu'à te servir son zéle se prépare.
Vole vers mon Epoux; de mille nouveaux traits
Que les coups assûrés secondent ses aprêts.
L'Amour part; & bien-tôt Comus & la Déesse,
Pour commencer l'Ouvrage arrivent dans Lutece.

Sous quel autre Climat, dans quelle autre Cité,
Ce couple curieux auroit-il mieux été!
Français, le seul penser de votre esprit volage,
Du succès à leurs yeux parut un sur présage.
Dans un ancien Palais où séjourne Themis,
Amathonte & le Dieu placerent leurs amis.
Les Mortels à l'envi guidés par l'avarice,
Venoient de toutes parts y chercher la Justice;
L'ardeur de l'intérêt que nourrissoit Plutus,
Ne peut les garentir des ruses de Venus.
Les Modes dont la pompe avec ordre s'étale,
A la Déesse même offre mainte Rivale.
Tout leur cede, & déja dans la simplicité
L'Homme croit qu'il n'est plus ni graces ni beauté;
D'un masque spécieux il devient idolâtre,
Le tein le plus grossier est de rose & d'albâtre;
Le jeune Amant frappé par un dehors si beau,
Quitte la blanche Ismene, & court à Celeno.
La Baleine est triée & prend diverse forme;
Souvent l'art sçait cacher une taille diforme †
Et de cercles †† tendus le quadruple contour
Sçait dérober aux yeux les effets de l'Amour.
Ce succès, de Venus augmente le courage,
Au Dieu de l'intérêt elle va rendre hommage;
Il voit que ses Sujets sont forcés de changer;
Tout ce que peut son cœur est de se partager.
Pour un fils de Crésus généreux & sans vice;

† Les Corps. †† Les Paniers.

Une indigente Agnés cesse d'être Novice.
L'or éblouït Hebé ; par les soins de Midas,
Sa fierté se confond dans les feux d'un repas.
Le Négociant brûle, & la Coquette habile,
En pillant ses trésors, sçait le rendre débile.
La Veuve surannée achete un Adonis.
Que de jeunes Amans par les Vieillards bannis !
Pour les volages cœurs que de jeux & de fêtes !
L'art même à la laideur ménage des conquêtes.
C'est en vain qu'à Plutus l'Hymenée irrité,
Reproche son caprice & sa facilité ;
Des traits de Cupidon la flâme ravissante
Ne laisse point son ame incertaine & flotante.
De la seule raison Hymen fait ses plaisirs ;
La seule volupté, d'Amour fait les desirs.
Fils † de Cerés, ton choix pourroit-il se suspendre ?
Au bien de t'asservir le dernier doit prétendre.
La raison l'importune, il l'a fuit comme toi,
Cette conformité fait ta premiere loi.
Tu l'adores ; déja les nouveaux traits qu'il lance
Par les soins de Comus emportent la balance ;
Je vois ses Partisans suivre tes Etendarts,
Et tu te joins à lui pour aiguiser ses dards.
Enfin l'Amour triomphe, & sûr de sa victoire,
A Comus, à sa Mere il en cede la gloire ;
Il reprend son effort, & parcourant les Cieux,
Va porter de ses traits la flâme au sein des Dieux.

† Plutus.

Ma

OBSERVATIONS NOUVELLES SUR LA VRAYE ELOQUENCE.

1. LA grande disette qu'il y a toujours eu de bons Orateurs, a souvent donné lieu de douter, si c'est un Art véritable que l'Eloquence, & s'il y a des regles pour l'acquérir.

2. On ne peut pas disconvenir, qu'il n'y ait une beauté réelle & positive dans l'Eloquence, par où elle exerce son empire, en faisant sentir sa vertu: mais on ne convient pas encore bien en quoi consiste cette beauté. Quelques-uns la mettent dans la justesse des pensées, d'autres dans la force & dans la noblesse des expressions: plusieurs dans la représentation vive des mouvemens & des passions. Ne pourroit-on pas bien mieux la faire consister † dans cette connoissance parfaite des bienséances, qui ne pense rien que de proportionné au sujet, faisant dire tout ce qui doit plaire, en supprimant tout ce qui peut choquer ?

† *Caput artis, decere.* Cic. de Orat. Lib. 1.

3. Ce que Socrate, qui étoit un si grand Maître dans l'Eloquence, comme en parle Platon, trouvoit à redire † dans l'Oraison qu'avoit fait Lysias pour le défendre devant ses Juges : & cette délicatesse qu'il eut à souffrir qu'il la récitât, fut l'effet de ce gout admirable qu'il avoit pour les bienséances : car il ne la jugea pas digne de lui ; & il aima mieux mourir sans défense, que de n'être pas défendu assez honorablement.

4. Mais comme cette Science paroît autant dans le geste, dans le ton de la voix, dans les yeux, dans le visage, & dans tout l'air de la personne, que dans le choix des paroles, & dans toute l'économie du Discours, elle est aussi d'une grande étenduë ; car non-seulement elle donne de la grace à tout ce qu'on dit, mais encore à la maniere dont on le dit.

5. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a rien de correct dans le dessein, rien de juste dans l'ordonnance, rien de droit dans la pensée, rien de beau dans les sentimens, rien de touchant dans les affections, rien d'heureux dans l'expression, ni rien d'achevé dans les autres parties de l'Eloquence, que par cét

† *Lysias qui tùm in dicendo præstantissimus habebatur cum Socrati defensionem scriptam attulisset, eâ uti noluit cùm bonam quidem, sed parum sibi convenientem judicasset.* Quintil. Lib. 11.

Art merveilleux des bienſéances. Ce n'eſt que par elles que tout plaît dans le Diſcours : parce que tout y eſt dans cette juſte proportion qui fait la ſouveraine perfection d'un Art ſi admirable.

6. J'ai vû dans ces derniers tems un Orateur qui, dans une aſſez grande médiocrité de génie pour l'Eloquence ſublime, cette Eloquence maîtreſſe des cœurs, devint un Prédicateur du premier ordre, par cette grande intelligence qu'il avoit des bienſéances qu'il entendoit mieux que les autres. C'étoit preſque là tout ſon talent, qu'il ſoutenoit par une grande netteté d'eſprit, & par une beauté & une étenduë de voix qui le faiſoit écouter. Et j'en ai connu un autre qui avec un grand talent pour la parole, ne touchoit point *les honnêtes gens*, parce qu'il n'avoit nul goût pour les bienſéances.

7. C'eſt cét Art qui ſeul ſçait repréſenter comme il faut la Nature telle qu'elle eſt : c'eſt-à-dire avec ce fond de vérité qui rend ſolide tout ce qu'on dit, & qui donne à la raiſon cette force & cette vertu, d'où ſe forme la perſuaſion.

8. La ſouveraine qualité qui doit régner en cét Art eſt un diſcernement exquis & un ſens droit qui doit ſe répandre comme un rayon de lumiere ſur tout ce qu'on penſe & tout ce qu'on dit, & d'où naît ce véritable

bon goût, & cette idée de perfection, que se font les génies extraordinaires : lesquels ne se laissent point ébloüir à ces bizarreries de goût singulier que les petits esprits recherchent pour se signaler par un faux merveilleux & par des manieres nouvelles & non communes, mais nullement naturelles. C'est aussi quelquefois l'envie qu'on a de se donner du succès & de paroître éloquent, qui empêche de l'être.

9. La voye sûre pour parvenir à ce comble de perfection, est le commerce fréquent avec les anciens Grecs & Latins des deux siécles où l'Eloquence a beaucoup fleuri, celui d'Alexandre & celui d'Auguste : on y trouve des modeles de cette perfection, seuls propres à l'inspirer, & le peu de tems qu'on donne à les étudier fait la rareté de ce talent.

10. Outre le génie qui doit être le premier fond de cét Art, il y a des secrets cachés qui en font la perfection, qu'il faut s'appliquer à pénétrer en les méditant, quand on cherche à se signaler par le Discours, & à porter la parole à ce comble de perfection qui fait le suprême dégré d'Eloquence.

11. Mais il arrive souvent que cette perfection n'est ni connuë de ceux qui l'ont acquise, ni bien enseignée par ceux qui y sont les plus grands maîtres : lesquels n'ayant

point d'autre regle ni d'autre guide que leur génie, plaisent sans sçavoir pour quoi : si ce n'est qu'ils ont un goût plus exquis pour les bienséances, que n'ont les autres ; sans sentir que c'est par ce goût qu'ils plaisent, ne pouvant rien dire que de beau & d'agréable, une proportion secrete de tous les traits du Discours avec le sujet faisant toute la grace, tout le prix & toute la beauté de ce qu'on dit. †

12. Après tout, dès qu'on a pû découvrir quelque rayon de cette raison cachée & de cét Art imperceptible qui sçait plaire sans manquer par les bienséances & par l'usage qu'on en fait : on pourroit dans l'Eloquence faire des démonstrations aussi certaines pour toucher l'esprit, qu'on en a trouvé dans la *Musique pour toucher l'oreille*, par des proportions d'une certaine harmonie, où l'on réussit à coup sûr.

13. Le souverain dégré de l'Eloquence qui consiste dans ce goût exquis du dessein & de la disposition naturelle du Discours, dans le choix des sujets nobles & élevés, dans l'expression parfaite des affections de l'ame, par les mouvemens & par les figu-

† *Demandez à Cicéron ce que c'est que ce Decorum qu'il a gardé, il vous dira qu'il n'en sçait rien.* Nihil tam difficile quàm quid deceat videre. *Cic. Libr. de Orat.*



res, & dans toutes ces graces qui font la beauté de l'élocution, n'est après tout que l'effet du génie qu'on a d'exprimer les bienséances dans toute l'étenduë de leur perfection, dont la seule ombre est capable de donner plus d'agrément au Discours, que tout le sublime de Longin dépourvû de ce secours.

14. C'est elle qui sçait faire le choix des matieres, des figures, des manieres & de toutes ces images agréables qui ne se font bien sentir qu'au bon sens & à la raison, & dont le choix ne se fait que par un rebut exact de tout ce que l'Orateur juge ne devoir plaire.

15. Ce n'est que par-là que Thucidide, Démosthene, Cicéron, Tite-Live sont parvenus à ce comble d'honneur qu'ils se sont acquis par l'Eloquence. Ce talent souverain qu'ils avoient de plaire, chacun dans son caractere, n'étoit dans le fond que la connoissance profonde qu'ils avoient de tout ce qui siéd dans le Discours. C'étoit plus leur cœur que leur esprit qui parloit; les graces reposoient sur leurs lévres, parce que l'Art des bienséances étoit gravé dans le fond de leur ame: ils ne disoient rien qui ne fût fait pour plaire, parce que dans la connoissance qu'ils avoient de la Nature, qui a toujours son beau & son mauvais côté, ils avoient un

goût admirable pour en faire le discernement, & ce goût n'étoit que la science de la bonne grace en toutes choses, & l'Art des bienséances.

16. C'est une grande leçon pour autoriser cét Art, que le jugement que fait Cicéron du Discours de Brutus au Peuple Romain sur la liberté, après la mort de César: rien ne manquoit, à ce qu'il prétend, que ce Pathétique † que demandoit la grandeur du sujet, dont cét Orateur ne parut pas assez plein, ni assez touché lui-même: tout fut beau, tout fut délicat, tout fut exquis dans son Discours: mais la bienséance du tems, du sujet, de la personne n'y fut pas gardée, dit Cicéron, avec tout le mouvement & toute l'ardeur que demandoit une pareille occasion.

17. Mais enfin pour conclure, tâchons d'expliquer ce que c'est qu'un Art si inexplicable, dont le fond est la fleur de la raison la plus exacte, le seul bon sens de l'Eloquence & la voye la plus droite pour aller au cœur. †† Sur quoi je n'ai rien à dire, qu'en général cét Art merveilleux des bienséances consiste à ne rien souffrir qui ne soit parfai-

† *Ego si illam causam habuissem, dixissem ardentius. Vides quæ sit persona dicentis.* Epist. 2. Lib. 15. ad Attic.

†† *Nihil potest placere quod non decet.* Quintil.

tement conforme au caractere de celui qui parle, à ceux à qui il parle, & la maniere dont il parle: c'est cette harmonie secrete, & ce rapport parfait de toutes ces parties, qui fait cette bienséance que nous cherchons, dont le détail seroit infini: & on se tromperoit de prétendre réduire en Art cette Science: on en feroit des Livres.

L'IDÉE DU VIDE.

ODE MÉTAPHYSIQUE.

Octobre 1738.

ARGUMENT.

L'On entend par le Vide une Etenduë ou un Espace sans matiére, qui n'est ni Esprit ni Corps.

Le but de ce petit Ouvrage est de prouver que l'Idée de l'Etenduë ou de l'Espace pur, ne nous est venuë que de la décomposition purement intellectuelle de la matiére; & qu'après avoir reconnu différens attributs dans l'essence de la matiére, il a plû à l'imagination humaine de considérer celui de l'Etenduë comme une substance séparée, quoique l'Etenduë n'existe physiquement & ne se trouve que dans les Corps.

Au ſurplus, l'Auteur eſt de très bonne foi; ce n'eſt ni l'eſprit ſiſtématique, ni le goût des Ouvrages Polémiques qui le conduit : il n'a pour objet que la recherche de la vérité.

TOI, dont l'amour ſeul m'inſpire,
Vérité, brille à mes yeux!
Muſe, apporte moi la Lyre †
Que tu plaças dans les Cieux!
Sur tes aiſles, docte Fée,
Transporte moi du Lycée
Au ſommet du double Mont;
Sévere Philoſophie,
Souffre que la Poëſie
De ſes fleurs orne ton front!

☆

Pour combattre encor le Vide,
Deſcartes, ſors du Tombeau!
Sans toi la raiſon timide
Auroit éteint ſon flambeau.
Il renaît ce Vide antique!
Eſt-il un Etre phyſique
Ou bien un Phantôme vain?
Quelque effort que l'eſprit tente,
Il ne ſe le repréſente
Que ſous l'image du Plein.

† *La Lyre d'Orphée Philoſophe Poëte a été placée entre les Conſtellations.*

Aux yeux eſt-il perceptible?
Les mains l'ont-elles palpé?
Ce n'eſt point un Corps ſenſible:
Quel ſens en feroit frappé?
La réflexion efface
Ce Tableau du pur Eſpace
Qui s'offre à l'Eſprit déçû;
Rien ne fonde ce Siſtême,
Ce n'eſt que dans le Corps même
Que l'Eſpace eſt apperçû.

☆

Sans l'Eſpace qu'il embraſſe
Le Corps ne peut ſubſiſter:
Sans le Corps ce même Eſpace
Ne peut jamais exiſter.
Le mobile, qui chemine
Avec ce qui l'avoiſine,
Change de place & de rang;
Mais l'effort qui le tranſporte
Avec lui toujours emporte
Son lieu, ſon Eſpace errant.

☆

Par une fiction pure
Ce Tout eſt décompoſé:
Dans le ſein de la Nature
Quel pouvoir l'eût diviſé?
Malgré ſa perſéverance,
Que je forme une ſubſtance
De l'Eſpace ſeulement;
Cette Subſtance nouvelle

Jamais exiſtera-t-elle
Hors de mon entendement ?

✡

Si l'eſſence n'eſt entiere,
Le ſujet n'exiſte plus :
Sans détruire la matiere
Diſtinguons ſes attributs.
Nous trouvons, en ſon eſſence,
Etenduë & réſiſtance,
Impénétrabilité, ...
Mais qui peut en reconnoître
Un attribut pour un Etre
Par la Nature enfanté ?

✡

Où quelque attribut ſe trouve
Je reconnois le ſujet.
Sans erreur l'Abſtrait me prouve
La préſence du Concret.
La Nature eſt mon ſeul guide :
Repréſentez-moi ce Vide
A l'infini répandu ?
Dans ce qui s'offre à ma vûë
J'imagine l'Etenduë
Et ne vois que l'Etendu.

✡

Sur une Doctrine vaine,
Platon, ce mortel Divin,
Fut ainſi par Diogene
Sifflé le verre à la main.

Voici maint objet palpable,
Je vois Gobelet & Table;
Mais, hélas, d'aucun côté
Je ne vois, mon Divin Maître,
La *Tableïté* paroître
Ni la *Gobéléïté*.

✡

La substance de ce Vide,
Entre les Corps supposé,
Se répand comme un fluide,
Ce n'est qu'un Plein déguisé.
C'est un Continu Physique
Qui sur tous les Corps s'applique
Sans distance & sans écart.
Concevez un Intervalle!
Cette distance Idéale
En est encore une part.

✡

La Grandeur indéfinie,
La quantité, les rapports,
Les nombres dont l'harmonie
Forme de si doux accords,
Tous ces Etres sans substance
Aux Corps doivent leur naissance;
Ils n'en sont que des extraits;
Et du sein de la matiére,
La Géométrie altiére
A tiré tous ses sujets.

✡

Vous direz, la Sphere est ronde;

Qu'au plus haut je ſois placé,
Un Dard au-delà du monde
Par ma main ſera lancé.
Illuſions de l'Enfance!
Il n'eſt ni lieu ni diſtance
Qu'au ſein du monde créé;
Admettant ce vain Problême
L'Univers hors de lui-même
S'étendroit à votre gré.

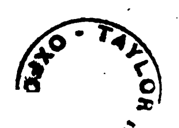
✠

Mais quelle yvreſſe vous guide?
Quoi! de la Divinité,
Dans les Abîmes du Vide
Vous noyez l'Immenſité!
Aux humains impénétrable
Elle eſt incommenſurable
Avec le Tems & le Lieu;
Vous confondez ſans lumiere
L'Eſſence de la matiere
Avec l'Eſſence de Dieu!

✠

Tombe, Subſtance incomplette,
Diſparois, fantôme obſcur!
La Nature te rejette,
Tu n'es point Eſpace pur.
Vide, chimere frivole
Que Deſcartes, de l'Ecole
Sçut heureuſement bannir;
Fuis, & qu'au néant ton frere,
La Phyſique plus auſtere
Daigne enfin te réünir.

Fin de la premiere Partie.



Cet




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

